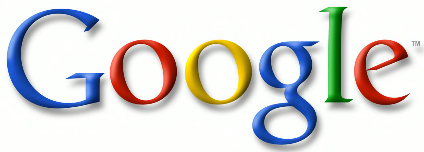






BRILLAT LE MENUISIER

Paris. — Imprimerie de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

KAUFFMANN

BRILLAT

LE MENUISIER

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1859

BRILLAT LE MENUISIER

CHAPITRE PREMIER

Le vent soufflait du sud-est et s'engouffrait par cette vaste et belle entrée que présente Paris au pont d'Austerlitz ; il sifflait en se brisant sur les arches qui découpent la Seine, agitait les bateaux amarrés sur la rivière, secouait les arbres effeuillés par l'hiver, tournoyait à l'angle du quai aux Fleurs et de la rue de la Barillerie, faisant grincer les girouettes que l'on voyait encore à cette époque sur les vieux pignons du palais de Justice ; la pluie, mêlée de gros flocons de neige, poussée par la rafale, fouettait les vitres du prétoire où siégeait le tribunal de police correctionnelle.

C'était à la fin d'avril de l'année 1835 : autour d'un grand poêle qui chauffait la salle étaient rangés quel-

ques habitués de l'audience; êtres étranges que l'on ne rencontre nulle autre part, auditeurs attentifs et de tous les jours de débats sans retentissement, de drames bien autrement sombres, cruels et fangeux, que les grandes causes déroulées devant les cours d'assises. Ces hommes savent le nom de tous les juges, de tous les avocats, les suivent dans leur carrière, se rappellent l'époque de leur début, les affaires qu'ils ont plaidées, les succès obtenus, les défaites; ils vivent dans cette atmosphère du Palais. Pourquoi? Est-ce désœuvrement? est-ce habitude? est-ce besoin de se mêler au mouvement de la société par le côté le plus triste, le moins poétique, le moins gracieux? Y a-t-il affinité entre eux et le juge, entre eux et l'accusé, entre eux et le défenseur? Mystère. C'est l'une de ces trois affinités qui les attire; demandez-leur laquelle, ils ne vous le diront pas : ils l'ignorent peut-être.

Ce petit noyau d'habitués composait à peu près tout l'auditoire; cependant, on voyait stationner çà et là, dans les coins les plus obscurs de la partie réservée au public, dissimulant sous la blouse de l'ouvrier leur profession de voleurs de nuit, de rôdeurs de barrières, quelques individus aux formes rudes et grossières, venus là pour assister aux jugements de ceux dont ils étaient les complices inconnus, voulant voir de leurs propres yeux comment se conduiraient leurs acolytes devant la justice, poussés peut-être aussi, à leur insu, par le désir de connaître les formes de cette justice dont ils auront un jour à subir les arrêts.

Les membres du tribunal venaient d'entrer lorsqu'on

amena à la barre un vieillard et un enfant, extraits de la prison de la Conciergerie, et qui prirent place côte à côte sur le banc des accusés. Il se fit un certain mouvement parmi les spectateurs; car il était évident que ces deux malheureux n'étaient ni des voleurs, ni des vagabonds de profession, et que des circonstances extraordinaires pouvaient seules les amener en pareil lieu. L'enfant était blond : il pouvait avoir de treize à quatorze ans; sa figure, d'un beau type, annonçait de la vivacité, de l'intelligence, et quand il levait sa charmante petite tête ses yeux brillaient pleins de limpidité. Il était tout honteux devant ses juges, et l'on sentait que c'était la peine qu'il éprouvait de se voir là et non l'hypocrisie du vice cherchant à intéresser par un humble maintien. Le vieillard pouvait avoir de soixante à soixante-cinq ans; il était chauve; de rares mèches argentées couvraient ses tempes et le derrière de sa tête. Ses traits amaigris révélaient une distinction que n'effaçaient pas les pauvres vêtements dont il était couvert, et dont l'usure se trahissait par des raies grisâtres accompagnant les coutures. Il s'assit péniblement en promenant autour de lui un regard calme, mais plein d'une résignation si douloureuse qu'elle était évidemment le résultat de longues souffrances.

Aucun des traits du vieillard ne se reproduisait sur la figure de l'enfant; il était visible, à la dissemblance de leurs allures, qu'ils n'appartenaient pas à la même famille, et l'on se demandait comment ces deux êtres, l'un aux portes de la tombe, l'autre au début de la vie, se trouvaient ainsi sous l'inculpation du même délit devant

le tribunal qui allait les juger ensemble; car leurs causes ne pouvaient être séparées.

Pendant que les juges prononcent sur le sort d'autres accusés appartenant à la classe de ceux qui sont tous les jours amenés devant eux, il est nécessaire de donner quelques détails sur cet enfant et ce vieillard si fatalement réunis, dont l'un sera le principal personnage de cette histoire, dont l'autre s'y reliera de plus loin, mais pourtant d'une manière intime.

Le plus âgé des deux personnages s'appelait Vernon; fils d'un négociant et négociant lui-même, il avait tenu dans le commerce de Paris une place honorable. Le succès avait couronné ses entreprises: il était riche, considéré, non point tant à cause de sa fortune qu'en raison d'une loyauté qui ne s'était jamais démentie et semblait faire partie de l'héritage de sa famille; titres de noblesse que le commerçant lègue à ses enfants. Tendrement aimé d'une femme qui avait été fort belle et lui avait donné deux enfants qu'il chérissait, M. Vernon était aussi heureux qu'il est donné à l'homme de l'être. Francisque, son fils, avait vingt ans; Louise, sa fille, en avait quatorze, lorsque, dans le commencement de l'année 1833, une affreuse banqueroute vint le frapper à l'improviste.

Ce n'était pas une faillite ordinaire, provoquée par les événements politiques de l'époque, amenée par les chances du commerce, mais une banqueroute frauduleuse, de celles qu'un fripon prépare de longue main et que ses commettants ne peuvent ni prévoir, ni prévenir. Le commerce parisien fut effrayé, stupéfait; les livres

du failli, qui s'appelait Beaunoir, se trouvèrent parfaitement en règle ; des opérations évidemment fictives pour ses créanciers y étaient enregistrées avec un luxe de précautions destinées à égarer la justice. Malgré la bonne volonté et le zèle des magistrats, la loi atteint rarement les fripons habiles. M. Vernon fut complétement ruiné, et, au moment où il allait comparaître devant la police correctionnelle, son spoliateur, après avoir vécu au milieu de toutes les jouissances de la richesse, après avoir vu la foule se presser dans ses salons, sans demander d'où venait l'or qu'il dépensait, M. Beaunoir, partout accueilli, fêté, honoré, était mort en laissant à son fils unique une fortune considérable.

Cette banqueroute devait avoir pour Vernon des conséquences plus terribles encore que la perte de ses biens. Il fit d'énergiques efforts pour se relever, mais il n'y put parvenir; la secousse avait été trop forte. Il ne déposa pas cependant son bilan comme il aurait pu le faire à l'abri du coup qu'il venait de recevoir; il liquida ses affaires et vendit tout ce qu'il avait pour tenir ses engagements. Par un scrupule honorable, sa femme ne crut pas pouvoir profiter du bénéfice de la loi qui lui permettait de sauver sa dot; elle la livra aux créanciers et vendit jusqu'à ses bijoux, jusqu'à son linge, pour payer les dettes de son mari.

Tout fut soldé jusqu'au dernier sou ; mais la famille du négociant resta sans ressources, sans crédit, incapable de reprendre les affaires. Quelques mois après, Mme Vernon, accablée par la douleur, par ce qu'elle appelait la honte de sa position, succomba au milieu de

vives souffrances; sa mort fut si prompte que son mari soupçonna que le poison avait abrégé ses jours; mais n'osant pas acquérir une affreuse certitude qui aurait encore augmenté ses chagrins, il ne demanda pas que l'on fît l'autopsie de sa malheureuse femme, et il l'accompagna au champ d'éternel repos en essayant de s'abuser sur les causes de son décès.

L'aîné des enfants de M. Vernon, Francisque, ne put supporter le coup qui venait brusquement changer son existence; il entrait dans la vie soutenu par la richesse qui lui ouvrait toutes les portes, et tout à coup, cet aide venant à lui manquer, il s'abandonna à un sombre désespoir, ne comprit pas le devoir qui lui était imposé de soutenir son père et sa sœur; emporté par le désir de quitter la France, où tout lui parlait des malheurs qui avaient frappé sa famille, il courut s'engager dans un régiment nouvellement envoyé en Afrique, où la guerre était alors fort active. Depuis lors, Vernon n'avait plus entendu parler de son fils.

Resté seul avec sa fille, le vieux négociant essaya de trouver un emploi. Partout on préfère les jeunes gens, plus actifs, plus souples, plus dociles au commandement; cependant on eut égard à ses malheurs, à sa position, et un commerçant de Paris lui donna une place de commis dans ses magasins. Ce n'était plus la fortune, ni même l'aisance, c'était à peine le pain de chaque jour péniblement acquis, secrètement arrosé d'amères larmes.

L'avenir de Louise était pour M. Vernon une préoccupation constante; la pauvre enfant avait vécu dans la

richesse; elle était habituée à satisfaire ses mille petites fantaisies de jeune fille, à vivre sous l'aile d'une mère dont la bonté savait rendre tous les devoirs faciles, et elle se trouvait tout à coup réduite à la gêne, isolée depuis le matin jusqu'à l'heure où son père rentrait, à la fermeture des magasins, et à la tête du petit ménage qu'il lui fallait dès lors diriger. Louise se mit courageusement au travail et essaya d'aider son père. Du jour où la catastrophe avait éclaté, pendant que M. Vernon luttait pour rétablir ses affaires, Mme Vernon, qui ne s'abusait pas sur le résultat des efforts de son mari, fit apprendre à sa fille l'état de tailleuse en robes. Elle semblait attendre pour mourir d'avoir donné une profession à son enfant.

La pauvre Louise essaya donc de tirer parti de ce qu'elle avait appris; mais elle était bien jeune, bien faible; elle ne savait rien de la vie et des habitudes des ouvrières, ignorait les moyens de se produire; puis une enfant ne pouvait pas inspirer une grande confiance. Un changement si grand s'était opéré dans sa position qu'elle rougissait au moindre mot, aux moindres observations de ceux qui l'occupaient. Habituée à commander avec bonté aux domestiques de sa mère, elle ne pouvait se faire au langage tout nouveau pour elle des dames pour qui elle travaillait; aussi gagnait-elle fort peu de chose et tomba-t-elle bientôt dans un découragement profond.

Une circonstance particulière contribuait encore à rendre sa situation plus douloureuse; M. Beaunoir avait un fils de vingt-deux ans, beau diseur, ne man-

quant ni d'esprit, ni de grâce, hardi, un peu viveur, bien fait pour plaire à une jeune fille. Soit qu'il en eût eu réellement la pensée dans le principe, soit qu'il considérât sa demande comme un moyen propre à endormir la sollicitude du négociant, à lui inspirer une plus grande confiance, M. Beaunoir avait parlé à M. Vernon d'un mariage entre leurs enfants. Ces ouvertures avaient été bien accueillies, et il avait été convenu que Louise, belle brune bien formée, serait mariée à Beaunoir quand elle aurait atteint sa quinzième année. Il n'y avait plus que quelques mois à attendre : Louise s'était dès lors habituée à regarder Léon comme son futur mari, et une vive et pure amitié s'était établie entre les deux jeunes gens sous les yeux de Mme Vernon. Léon avait depuis longtemps perdu sa mère.

La faillite de Beaunoir père avait tout brisé; il ne pouvait plus être question de mariage entre la fille du négociant ruiné et le fils du banqueroutier enrichi, qui avait dès lors des prétentions plus élevées. Aux yeux de Beaunoir, la distance était trop grande entre Louise devenue pauvre couturière, habitant un galetas nu, et le jeune homme à qui tout souriait, qui allait briller avec la fortune enlevée à la malheureuse enfant. Léon ne reparut plus, et Mme Vernon, en s'endormant dans sa tombe, dut croire que sa fille ne le reverrait jamais. Il n'en fut pas ainsi.

Quelques mois après la mort de Mme Vernon, pendant que son père était au magasin de son patron, Louise entendit frapper à la porte de l'appartement où elle travaillait solitaire, mouillant son ouvrage de ses

larmes. Elle ouvrit ; en voyant Léon pâle, tremblant, agité, elle poussa un cri de surprise et d'effroi et repoussa vivement la porte ; mais il s'était avancé. Il entra, des larmes aux yeux, un air de douleur au visage, des paroles d'encouragement à la bouche, demandant pardon de la conduite ou plutôt des malheurs de son père. Louise était émue, mille pensées, mille sensations se heurtaient dans sa tête, dans son âme ; elle ne pouvait voir cette homme si intimement lié à tous les malheurs de sa famille ; elle le priait, le suppliait de se retirer à l'instant même. Léon, debout, n'osant prendre un siége qu'on ne lui offrait pas, se garda bien de parler d'amour ; mais il vit les yeux de Louise briller d'un éclat inaccoutumé lorsqu'il parla d'arrangements probables entre les deux négociants et de la possibilité pour M. Vernon de recouvrer une partie de sa fortune. Il avait trouvé le joint, il avait compris que la misère était la plaie la plus profonde de cette malheureuse famille, et il se retira en assurant Louise qu'il plaidait tous les jours auprès de son père pour obtenir une transaction que la loi n'imposait pas, tout étant terminé sous ce rapport, et qu'il allait redoubler d'efforts pour y amener son père.

Léon s'ouvrait ainsi la porte de cette maison ; il se présentait comme un sauveur, il apportait du moins l'espérance, la dernière consolation de ceux qui souffrent. Louise ne savait rien des affaires commerciales, des lois qui les régissent ; elle était ruinée ; le fils de celui qui l'avait dépouillée promettait d'agir pour lui faire retrouver une partie de son bien ; cela suffisait

pour mettre un peu de baume dans l'âme d'une enfant que la souffrance n'avait pas encore suffisamment instruite. La première pensée de Louise fut de dire à son père la visite de Léon ; mais à peine eut-elle prononcé le nom de Beaunoir que M. Vernon entra dans une fureur indicible ; chaque jour augmentait ses privations, ses douleurs, creusait l'abîme où il glissait ; jamais il n'avait ressenti plus vivement la perte de sa femme et de sa fortune, il n'avait point de nouvelles de son fils, et il traita si nettement, si hautement Beaunoir de voleur et d'assassin, que la pauvre Louise n'osa pas avouer la démarche de Léon, dans la crainte d'augmenter encore la colère de son père, qu'elle n'avait jamais vu dans un tel état d'exaspération.

Il y avait donc dès lors une sorte d'entente, une sorte de secret entre Louise et Léon, et il pesait au cœur de la pauvre enfant tremblant que son père rencontrât un jour chez lui son fiancé. Léon n'avait pas parlé de mariage ; cependant il avait laissé deviner par quelques mots habilement jetés que cette pensée était encore vivante dans son esprit ; sans prononcer le mot d'amour, il n'avait pas eu de peine à persuader à Louise qu'elle était vivement aimée de celui qui avait dû l'épouser. La pensée de cet amour survivant à la ruine, dès lors désintéressé, affectant la plus grande pureté, était une douce chose pour cette pauvre enfant qui n'avait plus de mère, plus de frère, qui vivait presque seule et dont le père, absorbé par ses chagrins, ouvrait rarement son âme aux douces émotions du foyer !

Louise n'eut pas la force de fermer la porte de sa de-

meure à Léon, qui se montrait amoureux avec respect, tendre sans impatience ; il était réellement épris, il ne mentait pas quand il parlait d'amour, il eût volontiers épousé Louise, si son père l'eût permis. Mais lorsqu'il se hasarda timidement à pressentir celui-ci sur ses intentions à cet égard, un bruyant éclat de rire et quelques durs sarcasmes sur la misère et l'abaissement de M. Vernon lui coupèrent la parole. Léon avait les désirs de l'amour, il n'en avait ni le courage ni la générosité ; il fut lâche devant son père, auquel il n'osa pas rappeler le passé ; il se tut, et il mentait lorsqu'il apportait à Louise des promesses qui entretenaient ses espérances.

Ces visites secrètes durèrent quelques mois ; le père et la fille gagnaient peu, leur misère était profonde ; mais quelques détours qu'eût pris Léon pour faire accepter à Louise des dons présentés sous forme de restitution, Louise avait noblement refusé, répondant avec une simplicité pleine de force et de raison :

— C'est à mon père que M. Beaunoir doit rendre ce qu'il lui doit.

La jeune fille avait donné son cœur ; elle avait gardé sa vertu, son honneur, sa dignité.

Léon changea d'allure ; soit qu'il se fût instruit au contact des jeunes gens qu'il fréquentait, soit que le désir lui inspirât de la ruse, il avoua à Louise que son père mettait encore obstacle à leur mariage, et, au milieu de longues hésitations, de promesses solennelles de respecter la jeune fille, de refréner les aspirations de son amour jusqu'au jour où il pourrait hautement la

nommer sa femme, promesses mêlées de larmes et de serments, il présenta une fuite comme le moyen le plus sûr et le plus prompt de vaincre la résistance de son père qui n'oserait pas refuser après un éclat.

Louise se révolta à cette idée, et repoussa énergiquement cette proposition.

— Laissez-moi, dit-elle à Léon ; ne perdez pas dans l'opinion publique celle dont vous voulez faire votre femme. J'attendrai que votre père se ressouvienne du passé et montre plus de justice ; jusque-là, cessez vos visites.

Mais Léon se savait aimé ; il revint, persuadé qu'il était attendu ; alors, sans reparler de la proposition que Louise repoussait, il se mit à discourir de l'avenir ; il énuméra longuement, avec un art infini, tous les plaisirs, toutes les séductions dont il entourerait sa jeune épouse bien-aimée. Il peignit tel qu'il le rêvait le luxe de son appartement ; la soie, le bronze, le marbre, les fleurs, il faisait tout miroiter aux yeux de la pauvre enfant, qui n'avait qu'à regarder autour d'elle pour voir la différence entre son dénûment actuel et l'avenir qui lui était promis.

Au temps de la prospérité de sa famille, Louise avait souvent chanté devant Léon, qui aimait à l'entendre répéter les douces mélodies d'Auber et d'Hérold, qu'il avait écoutées avec bonheur à l'Opéra. Louise n'était pas une grande musicienne, un de ces prodiges comparés alors à Thalberg par des mères vaniteuses ou adroites en quête d'un mari, une de ces jeunes filles présentées comme des génies hors ligne, chez lesquelles l'inspira-

tion s'éteint le lendemain du mariage, qui deviennent incapables de donner une leçon à leurs enfants et prennent la musique en horreur au souvenir de toutes les peines qu'on leur a imposées pour parvenir à leur faire une réputation d'un jour; c'était tout simplement une enfant qui avait le sentiment musical, une voix juste et du goût. Peu à peu, l'amour de la musique se développa en elle, à son insu; elle jouait et chantait avec bonheur quand elle était seule, comme d'autres lisent, dessinent, se parent, ou sommeillent en respirant des fleurs.

La ruine venue, et après la mort de sa mère, Louise avait un jour éprouvé un affreux serrement de cœur en voyant des commissionnaires emporter son piano, que son père venait de vendre dans un moment où la misère se dressait devant lui dans toute son horreur. En entendant les cordes se briser, l'instrument résonner sur l'escalier, comme pour lui jeter un adieu plaintif, Louise n'avait pas dit un mot, pas versé une larme dans la crainte d'attrister son père; elle comprenait l'impérieuse nécessité du sacrifice, mais elle n'en avait pas moins vivement souffert. Parfois, pendant les jours qui suivirent cette séparation, se rappelant un gracieux motif, ne songeant plus à rien de ce qui s'était passé, ne voyant pas ce qui était autour d'elle, absorbée par la pensée musicale, elle fredonnait, jetait quelques notes brillantes, s'approchait rêveuse de la place auparavant occupée par son piano chéri, étendait les mains pour les promener sur le clavier, et, ne trouvant que le vide, se réveillait brusquement de son doux rêve pour retomber

dans l'affreuse réalité. Alors elle pleurait si elle était seule; alors, si son père était auprès d'elle, s'il avait vu son mouvement, elle souriait, semblant vouloir se moquer d'elle-même, mais elle ne faisait que voiler sa douleur.

Léon, qui s'était aperçu de l'absence du piano et qui savait combien cette privation devait être pénible pour elle, lui apporta un jour une joyeuse et charmante chansonnette, cavatine d'un opéra nouveau, musique et paroles, et déroula le papier devant elle. Louise parcourut rapidement le morceau et fredonna quelques mesures.

— Oh! chantez, chantez cela, Louise! lui dit Léon, vous savez combien j'aime à vous entendre!

La jeune fille ne put retenir ses larmes, et, baissant la tête, elle murmura à demi-voix :

— Plus de piano!

— Je vous rendrai un jour, ma Louise, tout ce que vous avez perdu, tout ce que vous regrettez, dit le jeune homme.

Ce n'est là qu'un mince détail; mais il était nécessaire pour faire comprendre de quelles tentations reproduites sous toutes les formes Léon entourait la pure et belle jeune fille manquant de vêtements, ne pouvant par son travail subvenir à ses besoins, sentant qu'elle était une charge pour son père, n'ayant pas toujours assez de pain pour satisfaire son appétit.

La misère avait abattu ses forces, elle était à bout d'énergie; elle aimait Léon qui l'avait respectée jusque-là, qui l'assurait que M. Beaunoir céderait et compren-

drait la nécessité d'une réparation, que M. Vernon retrouverait par elle une position meilleure ; elle était torturée par l'absence d'une nourriture suffisante. Elle se laissa entraîner, ou plutôt emporter hors de l'appartement, hors de la maison, jeter dans une voiture, et un soir l'infortuné Vernon ne trouva plus que la solitude dans le misérable asile où il avait laissé sa fille le matin.

Quelques heures après, un commissionnaire apportait une lettre dans laquelle Louise avouait sa fuite, disait ses douleurs, ses espérances et les promesses de Léon. Vernon sauta à la gorge de cet homme, et, le tenant à la cravate d'une main rendue vigoureuse par la colère :

— Ma fille ! cria-t-il d'une voix vibrante, conduis-moi vers ma fille !

— Mais, monsieur, dit le commissionnaire, je ne connais pas votre fille, je ne sais pas ce qu'il y a dans cette lettre ; c'est un domestique qui me l'a remise en me recommandant de l'apporter tout de suite ; le reste ne me regarde pas.

Le malheureux Vernon courut chez Beaunoir père ; celui-ci était depuis quinze jours à Londres, où il préparait une grande affaire industrielle dont sa fortune lui rendait la conclusion facile. Ne pouvant obtenir aucun renseignement de ce côté, il se rendit dans les endroits que Léon fréquentait d'ordinaire : on ne l'avait pas vu, et ses amis ne dirent pas un mot qui pût faire penser qu'ils avaient connaissance de l'enlèvement. Vernon le chercha toute la nuit ; le lendemain, il continua ses

courses, ses démarches; il épia pendant plusieurs jours le retour de Léon chez son père, mais inutilement; il ne le vit pas et nul indice ne put lui révéler l'asile de sa fille.

Deux semaines s'écoulèrent ainsi; semaines de douleur, de larmes, de désespoir. Beaunoir père revint de Londres et la première visite qu'il reçut fut celle de Vernon. Alors il y eut entre le spoliateur riche, brillant, lancé dans les grandes affaires, et le spolié réduit à la misère, entre le père du ravisseur et celui de la fille enlevée, séduite, une scène des plus émouvantes, des plus pathétiques, mais malheureusement sans issue possible; car Beaunoir ignorait la retraite de son fils, qu'il n'avait pas trouvé à Paris à son retour.

La colère et l'indignation avaient jusque-là soutenu le malheureux vieillard; mais l'inutilité de ses démarches l'accabla et il tomba dans le plus sombre désespoir. La présence de sa fille, la conscience de la protection qu'il lui devait, lui avaient donné le courage de supporter son affreuse position; Louise perdue, déshonorée, le pauvre père s'affaissa sur lui-même; l'homme était vaincu. Sa vue était affaiblie par le chagrin, par le travail, par l'âge; ses yeux ne pouvaient plus guider sa main, qui commençait à trembler; il perdit le mince emploi dont il vivait et dut quitter la maison où il était employé; sa dernière ressource lui échappait. Il était réformé comme inutile. Le négociant chez lequel il travaillait lui paya ses appointements jusqu'au dernier jour; aux yeux de la loi, de la raison, il ne lui devait rien de plus. Si la société était assez mal organisée pour

laisser mourir de faim un homme qui avait travaillé toute sa vie, qui, frappé par la banqueroute, avait fait honneur à tous ses eugagements, n'avait pas voulu voler aux autres ce qu'on lui volait à lui-même, ce négociant n'était pas chargé de réparer à ses dépens les torts de la société.

Vernon ne murmura pas contre lui ; pressé par le besoin, il avait signé le concordat de Beaunoir, et avait touché la mince répartition qui avait été faite par les créanciers. Celui-ci était donc libéré vis-à-vis de lui aux yeux de la loi ; il ne l'était pas aux yeux de la conscience ; mais Vernon ne pouvait pas invoquer la voix déjà méconnue de ce juge suprême. Ce qu'il aurait arraché à Beaunoir par des obsessions aurait eu le caractère d'une aumône et il ne pouvait pas l'accepter.

Après avoir bien sondé la profondeur de l'abîme dans lequel il était peu à peu descendu, sans avoir rien à se reprocher, en résistant de toutes ses forces, en se cramponnant pour glisser moins vite, arrivé à n'avoir plus un sou, plus un morceau de pain, il quitta en pleurant la demeure où Louise l'avait abandonné et se dirigea vers la Seine pour en finir.

Horrible chose que le suicide calme, froid, résigné, accepté comme le seul asile ouvert à la douleur, qui n'a pas pour excuse l'exaltation de l'amour, la crainte du déshonneur, l'effroi de l'échafaud, mais qui apparaît comme une nécessité impérieuse, fatale ! Affreuse pensée que celle de l'homme qui se dit : Je vis, j'agis, je sens, et, dans un moment, la vie, le mouvement, la sensation, tout sera arrêté, brisé, éteint ; je ne serai

plus qu'un cadavre roulé par les flots, demain un objet de dégoût et d'horreur ! Il faut avoir passé par de longues tortures pour en arriver là ; ceux qui n'ont jamais souffert osent seuls condamner le suicide.

Il était grande nuit ; après avoir suivi la rue Saint-Honoré, Vernon traversa la place du Carrousel, d'où il sortit par l'un des guichets et marcha dans la direction du Pont-Royal, voulant descendre sur la berge, afin de dérober son action à tous les regards, certain que sur la rive droite, entre ce pont et celui de la Concorde, il ne trouverait ni bateau où s'accrocher, ni marinier qui croirait faire une bonne action en le rendant à une vie insupportable, impossible. Le quai du Louvre n'était pas très-brillamment éclairé ; des équipages nombreux le parcouraient avec rapidité, se croisant, coupant sa largeur, soit à la descente, soit à la montée du pont, et le malheureux s'avançait péniblement, affaibli par l'abstinence, les genoux tremblants, la tête baissée, absorbé par le désespoir dans ce moment suprême. Tout à coup il fut saisi par le bras, violemment ramené en arrière et presque arraché de dessous les pieds de deux chevaux attelés à une voiture qui allait infailliblement l'écraser. La voiture passa : quelque rapide qu'eût été le mouvement forcé du vieillard, une des roues cependant le toucha, le fit tourner sur lui-même et tomber. Sa chute fut heusement amortie par celui qui venait de le repousser si vivement.

Celui qui l'avait arraché au broiement de la voiture était un enfant de treize à quatorze ans qui, voyant le danger, avait agi avec une rapidité et une brusquerie

fort intelligentes. Il essaya de relever le vieillard, mais il n'était pas assez fort, et, ne pouvant y parvenir, il appela à l'aide. Quelques personnes s'approchèrent, soulevèrent le malheureux, le remirent sur ses jambes, l'approchèrent du bec de gaz le plus voisin afin de s'assurer s'il était blessé. Vingt questions lui furent adressées, comme c'est l'habitude en pareil cas, mais Vernon ne répondit pas ; il ne pouvait pas dire où il allait, ni indiquer la demeure qu'il venait de quitter avec l'intention de n'y pas revenir ; il jeta sur son sauveur, puis sur ceux qui l'environnaient, un regard si étrange, si douloureux, révélant si bien tout ce qu'il aurait pu dire qu'un frémissement courut dans l'assistance. En voyant ce beau visage amaigri, décharné, tout inondé de larmes, on comprit la misère, la faim, la volonté du suicide peut-être, et Vernon sentit en rougissant glisser dans sa main une petite somme d'argent, produit d'une collecte rapidement faite autour de lui. Il n'eut pas le temps de la refuser ; car tout le monde se sépara, s'éloigna, le laissant avec l'enfant qui l'avait sauvé et qui le soutenait encore en lui donnant le bras. On lui épargnait l'humiliation en lui donnant le secours. Il y a de bons instincts dans la foule, et une pensée généreuse y tombe rarement sans produire quelque fruit.

Cet accident, très-fréquent dans les rues de Paris et dont les témoins ne pouvaient pas comprendre l'importance, rompit tout naturellement le cours des idées de Vernon. Abasourdi par sa chute, étonné par ce concours de circonstances qui l'avait arrêté au moment du suicide, regardant avec curiosité cet enfant, dont l'action rapide

l'avait arraché à un genre de mort, précisément lorsqu'il allait en chercher un autre, ému de la bonté des passants qui avaient compris son infortune, honteux de l'aumône reçue, il marchait mécaniquement, sans trop savoir où il allait.

Silencieux tous deux, le vieillard sentant mille bruits bourdonner dans sa tête et l'enfant absorbé par une idée, arrivèrent ainsi sur le quai, désert à cette heure, qui longe la terrasse du bord de l'eau du jardin des Tuileries. Ils étaient absolument seuls, personne ne pouvait les entendre, lorsque le jeune garçon s'arrêta, et levant vers son compagnon de route des yeux pleins d'une profonde tristesse, lui dit d'une voix simple et déchirante en même temps :

— Monsieur, soyez assez bon pour m'acheter du pain ; j'ai bien faim.

Le vieillard fit un mouvement de stupéfaction, comme s'il était frappé d'un coup qui fit frissonner toutes les fibres de son corps, qui retentit dans la moelle de tous ses os.

— Toi !... toi aussi ! s'écria-t-il.

Et regardant le pauvre petit avec une douloureuse compassion, il ajouta en secouant la tête et en joignant les mains :

— Lui au début de la vie, moi aux portes du tombeau, et tous deux au même point ! Tous deux nous avons faim ! Qu'avons-nous donc fait, mon Dieu ! qu'avons-nous donc fait pour être ainsi traités par le sort ?

Cette révélation changea la douleur qu'il éprouvait

de sa propre situation en commisération profonde pour le petit être qui l'accompagnait. Tous deux rebroussèrent chemin, et bientôt, pourvus de quelques aliments achetés avec l'argent qu'on avait donné à M. Vernon, ils arrivèrent dans le quartier des Halles et montèrent à l'appartement que le vieillard avait quitté une heure auparavant et auquel il avait cru dire un éternel adieu.

Ce qui se passait lui semblait un rêvé fantastique dans lequel il jouait un rôle, lui, être passif, obéissant à une volonté supérieure, inconnue, dont il n'avait pas précisément conscience. Debout, il osait à peine marcher; un enfant étranger était là, à la place que Louise occupait quelques mois auparavant; et le vieillard fermait les yeux pour l'entendre sans le voir, comme s'il espérait s'abuser.

Onze heures sonnèrent à l'église de Saint-Eustache; ils avaient achevé leur modeste repas, dévoré avec appétit. Le vieillard compta les coups frappés par le marteau de l'horloge, et se tournant vers son compagnon, il lui dit :

— Onze heures !

— Onze heures, oui, répéta l'enfant.

Et tous deux se regardèrent. Le regard de Vernon voulait dire : Il est temps que tu partes, car ta mère s'inquiéterait de ton absence. Le regard de l'enfant signifiait : Ayez pitié de moi, ne me renvoyez pas.

— Où demeures-tu ? demanda le vieillard tout troublé.

— Je n'ai point d'asile, dit l'enfant ; laissez-moi, s'il vous plaît, coucher là.

Et il montrait le carreau.

— Quelle fatalité nous a donc réunis ? s'écria Vernon.

Et se levant, il le conduisit dans une toute petite chambre voisine, et lui montrant le lit de Louise :

— Tiens, dit-il, couche-toi là.

Et il rentra précipitamment dans sa chambre pour cacher à l'enfant les larmes évoquées par un affreux souvenir.

CHAPITRE II

Cet enfant, que le hasard avait jeté au-devant de M. Vernon au moment où celui-ci allait être foulé aux pieds des chevaux, s'appelait Jérôme Brillat. Son histoire est celle de beaucoup de pauvres petits malheureux nés dans la classe du peuple. Unique enfant d'un ouvrier forgeron, vif, spirituel, affectueux, il était tendrement aimé de sa mère, bonne et douce femme qui tenait son petit ménage avec un soin remarquable. Grâce à l'activité et à l'économie de Mme Brillat, la journée de l'ouvrier, jusque-là rangé et laborieux, jointe aux minces bénéfices que la femme trouvait dans des travaux d'aiguille, suffisait aux besoins de la petite famille, et s'il n'y avait dans la maison ni luxe, ni grande abondance, le nécessaire du moins n'y manquait jamais.

Par malheur, cette bonne mère tomba malade et mourut, jeune encore, emportant le regret de n'avoir pas

eu le temps d'élever son enfant, de lui donner un état qui pût le faire vivre de son travail. Pendant tout le temps qu'elle fut alitée, son petit Jérôme eut pour elle tous les soins qu'on pouvait attendre d'un enfant intelligent et dévoué, et il ressentit vivement le coup qui le frappait, bien qu'il fût loin d'en comprendre toute la portée et de prévoir les malheurs qui en devaient découler.

Lorsque la terre du cimetière fut pour jamais retombée sur la jeune mère, tout changea dans la maison dont l'ange gardien s'était envolé; Brillat aimait son enfant, et tous deux, le soir, après la journée de l'ouvrier, trompaient leur douleur en s'entretenant de l'épouse et de la mère qui n'était plus. Mais les soins manquaient: le repas n'était plus préparé, le linge blanchi et les vêtements raccommodés n'étaient plus prêts le dimanche.

On ne peut pas demander à ceux qui survivent un deuil éternel; cependant la paternité a des devoirs dont nul ne doit s'affranchir, dont l'oubli est non-seulement un délit au préjudice de l'enfant, mais encore un attentat contre une société basée sur la famille. Ce n'est qu'avec le plus grand soin que l'on doit prendre une seconde épouse, parce qu'on lui confie, en outre de son propre bonheur, celui de l'enfant qu'une autre lui a légué. Brillat obéit plus à un désir brutal qu'à un sentiment du cœur, et un jour Jérôme vit avec étonnement une femme inconnue, dont il n'avait jamais entendu parler, venir avec son père dans la maison, examiner tout avec curiosité, s'installer aux lieux mêmes où il avait vu mourir sa mère, puis se parer des hardes de la morte et des bijoux

modestes que celle-ci avait cru laisser comme un souvenir pieux à son enfant et à son mari.

Dès ce jour, plus de causeries intimes, plus d'épanchements du père à l'enfant; il y avait toujours entre eux une étrangère qui ne parlait pas le même langage, peu flattée d'entendre évoquer les souvenirs du passé et pour qui le présent était tout; concubine, elle n'apportait pas les vertus de l'épouse; peu sûre du lendemain, elle n'acceptait pas avec dévouement les charges de la femme à laquelle elle succédait sans la remplacer. Il n'y eut pas dans le ménage l'ordre et l'économie d'auparavant; le dimanche devint un jour de fête bachique où les deux conjoints allaient se griser à la barrière, laissant Jérôme enfermé dans la maison, privé de plaisir et d'exercice, déjà captif dans un âge où la liberté est un si grand bien, pauvre oiseau mis en cage, laissé parfois sans feu, obligé, quand il faisait froid, de se réchauffer sous la couverture de son lit, forcé d'attendre pour dîner le retour de ceux qui, revenant bien repus, ne songeaient pas aux privations de l'enfant.

Le dimanche paraissait quelquefois trop court, et le lundi voyait recommencer ces déplorables orgies qui absorbaient les gains de l'ouvrier. Propre et soigné jusque-là, Jérôme ne vit plus se renouveler ses vêtements; il porta bientôt des lambeaux, puis des haillons recouverts d'une blouse; heureux quand on voulait bien arranger pour lui les vêtements que son père ne pouvait plus mettre. Aux plaintes de l'enfant la marâtre répondit avec rudesse, puis elle passa de la rudesse aux mauvais traitements, aux coups, et les voisins durent plus d'une fois

s'interposer pour empêcher cette femme de torturer le pauvre petit. Celui-ci voulut faire intervenir son père, mais cet homme subissait déjà la domination de la concubine, qui représentait Jérôme comme un mauvais garnement, l'accusait à tout propos et menaçait invariablement de quitter Brillat dès qu'une discussion s'élevait dans le ménage au sujet du malheureux.

L'enfant fut sacrifié : un jour cette femme le chassa de la maison paternelle en lui défendant d'y jamais rentrer, en vomissant contre lui les plus horribles menaces dans le cas où il essayerait de revenir. Le petit malheureux ne savait rien ; on ne lui avait pas appris à lire, il ignorait tout travail, il ne connaissait personne, ne pouvait intéresser personne. Une pauvre voisine le recueillit quelques jours, mais elle était trop misérable elle-même pour se charger d'un pareil fardeau. Par ses conseils, il essaya de gagner sa vie en faisant des commissions, chance bien hasardeuse, en s'offrant sur les halles à porter pour les acheteurs de légers fardeaux, des pots de fleurs sur les divers marchés, des paniers de fruits à l'arrivée des bateaux aux ports du quai de la Grève et du quai des Ormes : mais partout, sur les halles, sur les marchés aux fleurs, sur les quais, qu'il voulût transporter du poisson, du raisin, des pommes de terre ou des fleurs, il avait à lutter contre des individus plus grands et plus forts que lui, s'opposant à ce qu'il travaillât parce qu'il n'avait pas de médaille, allant jusqu'à le battre en prétendant qu'il n'y avait pas trop d'ouvrage pour eux. Cependant il était parvenu à se faire quelques pratiques, moins peut-être parce qu'il était bon et doux que parce

qu'il ne discutait jamais sur le prix qu'on lui donnait. Pauvre petit paria qui commençait à sentir l'inégalité, même dans la classe infime où il se trouvait.

Quelques dames pourtant, frappées de sa bonne mine, de son air vif et intelligent, s'interposèrent plusieurs fois et signifièrent leur volonté de lui faire transporter leurs achats, mais c'était le petit nombre; on n'a pas toujours le courage de subir en public des discussions avec des portefaix gouailleurs et impolis. Peut-être que si Jérôme eût raconté son infortune, quelqu'une d'elles l'eût aidé à sortir de cette déplorable position; mais il ne l'osait pas, puis il eût fallu accuser son père, et jamais il ne l'eût fait.

Jérôme n'avait pas de domicile; il passait la nuit dans ces tristes repaires où l'on paye deux sous l'asile qu'on y trouve; quand, après avoir acheté son pain, il n'avait pas de quoi payer sa nuitée, il couchait dans les champs, dans les maisons en construction, s'arrangeant de son mieux sous des planches qui lui servaient d'abri; il allait sur la rivière chercher un petit coin obscur dans un bateau de charbon où ses membres grêles grelottaient de froid; dans un bateau de foin, où le lit était plus doux, heureux quand un petit mousse compatissant consentait à lui laisser partager le couloir pratiqué dans le foin entre les deux compartiments qui coupent le chargement par sa base, et que les mariniers de Bourgogne appellent le *canil,* c'est-à-dire loge à chien.

Un soir, bien fatigué, bien souffrant, ne pouvant plus tenir à cette affreuse vie qu'il menait depuis plusieurs mois, poussé par une dernière espérance, Jérôme re-

tourna à la maison paternelle, décidé à braver les menaces et les injures de sa marâtre, à se jeter au cou de son père, à le supplier de le reprendre, de le placer en apprentissage, de lui donner un état, ou du moins, s'il ne pouvait obtenir autre chose, de lui permettre de coucher à la maison. Sûr d'un asile, il s'ingénierait à vivre; il pensait que le récit de ce qu'il avait souffert toucherait celui qui avait permis qu'on le chassât, sans toutefois prévoir ce qu'il aurait à endurer. Mais il ne trouva plus son père ni sa concubine : ils avaient changé de demeure, renvoyés par le propriétaire, que leur inconduite ne leur avait pas laissé la faculté de payer. Les voisins ignoraient où ils étaient allés, ce qu'ils étaient devenus, et le pauvre enfant reprit sa vie de douleur et de misère.

En venant si souvent sur les bateaux, soit pour y chercher un abri, soit pour y demander quelque travail, il avait fini par être connu des mariniers, qui l'occupaient parfois à égoutter leurs barques ou à les garder durant la nuit. Lorsqu'il rencontra M. Vernon, il se dirigeait vers la rivière afin de coucher dans un bateau, décidé à aller le lendemain de port en port s'offrir comme mousse à tous les patrons qu'il trouverait sur les rives. Il n'avait rien gagné ce jour-là et il n'avait pas mangé depuis la veille. En voyant ce vieillard près d'être foulé sous les pieds des chevaux lancés au galop, il l'avait saisi violemment par le bras et ramené en arrière avec une force que l'effroi seul avait pu lui donner. Il accompagnait ensuite M. Vernon sans songer à lui-même; mais les souffrances de l'estomac s'éveillèrent plus cruelles après les efforts qu'il venait de faire et lui arrachèrent les pa-

roles qui émurent si profondément son compagnon. Ils avaient faim tous deux.

La somme produite par la collecte et remise à Vernon dura dix semaines, les deux malheureux ne mangeant que du pain, ne buvant que de l'eau, se couchant sans lumière, se passant de feu; le vieillard enseignait à lire à l'enfant et celui-ci continuait à se rendre sur les halles, sur les marchés aux fleurs, mal fournis durant l'hiver. Il apportait exactement ce qu'il gagnait, mais c'était fort peu de chose, et cela ne couvrait pas la dépense journalière des deux amis; Jérôme n'était encore ni assez grand, ni assez fort pour gagner suffisamment pour deux. C'était là son rêve, le but qu'il se proposait, regardant M. Vernon comme son père, heureux d'avoir trouvé en lui l'amitié, la sollicitude que son véritable père n'avait plus. Rêve d'enfant, but impossible à atteindre, en ce moment du moins, et dans les conditions où se trouvait l'enfant.

Un soir arriva où il n'y eut plus un centime dans le tiroir qui renfermait l'argent, où l'enfant n'apporta rien, car il n'avait rien gagné : les deux pauvres êtres se couchèrent sans manger. Le lendemain Vernon ne se leva pas; l'enfant sortit, mais sa figure hâve, où la souffrance était peinte, sa faiblesse évidente n'inspirèrent aucune confiance à ceux qui auraient pu l'occuper; il retourna au logis sans avoir fait aucun travail ni pris la moindre nourriture, et torturé par la pensée que son vieil ami était condamné à souffrir encore.

Il avait gravi l'escalier d'un pas lent et pénible; il arrivait haletant. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, Ver-

non tourna les yeux vers lui ; en voyant son désespoir et sa prostration, il poussa un sourd gémissement et laissa retomber sa tête : il avait compris.

Jérôme s'approcha du lit, et regardant le malheureux avec une tendre compassion, il sembla prendre une résolution suprême.

— Levez-vous, père, dit Jérôme en pleurant, levez-vous et allons-nous-en.

— Où veux-tu aller ? répondit le vieillard.

— Je ne sais pas, reprit l'enfant ; mais nous ne pouvons rester comme cela : levez-vous et sortons.

— Non, dit le malheureux, c'est fini, laisse-moi mourir, cela ne sera pas long ! Mieux vaut ici que dans la rue.

Et la fièvre l'exaltant, ses dents claquaient, il tordait ses membres sur son lit, essayant en vain de comprimer ses mouvements, de dissimuler ses souffrances ; mais bientôt, incapable de se maîtriser plus longtemps, il s'emporta en horribles imprécations contre ceux qui l'avaient réduit à cette affreuse extrémité, et ses rudes paroles firent sur Jérôme une impression profonde.

Bientôt l'enfant lui-même s'affaissa sur une chaise dans les angoisses de la faim. Écrasé par la souffrance, les yeux à demi fermés, il faisait aller sa tête de droite à gauche, la ramenait de gauche à droite par un mouvement incessant, comme s'il eût voulu secouer la douleur ou la fuir ; enfin, élevant ses pieds sur l'un des barreaux de la chaise, il appuya ses coudes sur ses genoux, serra ses bras croisés contre sa poitrine, comme si en se pelotonnant, en se faisant plus petit il rendrait la douleur

moins grande. Un moment après, ne pouvant supporter cette position, il descendit péniblement de sa chaise, s'assit à terre, appuya ses bras et sa tête sur le bord de la chaise et ferma les yeux; mais Vernon entendait ses gémissements, ses cris, qu'il n'étouffait qu'à moitié.

Dans le paroxysme de la douleur, Jérôme se leva, se mit à sangloter et à se plaindre.

— Va-t'en! lui cria le vieillard, va-t'en! tu trouveras quelqu'un qui aura pitié de toi; va-t'en!

— Mais vous, vous, qu'allez-vous devenir?

— Demain tu reviendras; tu me trouveras mort et tu le diras aux voisins, afin que l'on m'enterre.

— Non, non, la mort par la faim fait trop de mal; si vous souffrez autant que moi, ce doit être horrible; il vaut mieux se jeter d'une maison dans la cour ou dans la rue.

— Malheureux! ne fais pas cela.

— Venez, venez, je n'y puis plus tenir, s'écria Jérôme en tendant ses bras décharnés vers son ami.

Le vieillard se leva, regardant autour de lui s'il y avait encore quelque chose à vendre ou à porter au mont-de-piété; mais il n'y avait plus rien. Ils descendirent, marchant avec peine, suivirent la rue Montmartre, Vernon se laissant conduire sans proférer une parole, l'enfant regardant avec une convoitise inexprimable les boutiques de boulanger devant lesquelles ils passaient sans pouvoir y entrer.

Arrivés sur le boulevard, l'enfant, tenant sa casquette à la main, s'arrêta devant une dame qui passait avec

deux charmantes petites filles chaudement enveloppées de fourrures. Jérôme ne dit rien; mais ses yeux rougis par la souffrance, ses traits pâlis par la faim, l'aspect du vieillard, qui ressemblait à un spectre, en disaient assez; la dame, frappée de cette sinistre apparition de la misère, laissa tomber une pièce d'un franc dans la casquette de l'enfant. Celui-ci la saisit avec une rage de bonheur, et, rentrant soudain dans la rue Montmartre, les deux malheureux se dirigeaient vers une boulangerie, lorsque deux gardes municipaux leur barrèrent le passage, les arrêtèrent et les conduisirent au poste le plus voisin. La mendicité était défendue dans Paris et punie comme un délit.

Ils ne songèrent pas à opposer la moindre résistance; lorsqu'ils furent au poste, quelques explications de Jérôme firent comprendre leur affreuse position; l'un des gardes municipaux qui les avait arrêtés leur apporta du pain, et, la larme à l'œil, le leur vit dévorer. Il fut impossible de tirer une parole de M. Vernon; il était tombé dans une prostration physique et morale qui ne lui permettait pas de réunir deux idées et de prononcer deux mots. Lorsque son compagnon lui présenta le pain apporté par le garde, il le repoussa d'abord avec horreur; puis l'odeur du pain, le bruit que faisait Jérôme en mordant à belles dents ce qui allait leur coûter si cher, réveillèrent en lui l'appétit; il mangea en pleurant, avec peine, avec lenteur, suffoqué par la honte.

Quelques heures après, ils arrivaient dans une affreuse voiture à la préfecture de police, où leurs noms étaient enregistrés sur un fatal écrou; bientôt ils étaient déposés

dans une des salles de la Conciergerie. En entrant dans cette horrible prison, Jérôme se jeta dans les bras du vieillard.

— C'est moi, lui dit-il douloureusement, c'est moi qui vous ai entraîné, c'est moi qui suis cause que vous êtes ici, mon Dieu! me pardonnerez-vous?

—Ne parle pas de cela, pauvre enfant, je te le pardonne; tu es plus à plaindre que moi, répondit le vieillard.

Accablés par tant d'émotions, par la souffrance, ils se couchèrent. L'enfant s'endormit; l'homme, en proie à une douleur morale plus grande que celle de la faim, ne parvint pas à s'endormir, et on aurait pu l'entendre murmurer :

— Mieux eût valu mourir dans la Seine ou sous les roues de la voiture !

Quelques jours après, les deux malheureux comparaissaient devant le tribunal de police correctionnelle, où on les a vus au début de cette histoire, sous prévention de mendicité.

Quand vint leur tour, le président demanda au vieillard son nom et son âge.

— Je m'appelle Vernon et j'ai soixante-deux ans, répondit celui-ci.

— Êtes-vous parents l'un de l'autre? reprit le magistrat en désignant l'enfant assis à côté de lui.

— Tous les hommes sont frères, dit M. Vernon avec amertume; il n'y a pas entre nous d'autres liens de parenté.

— Nous allons entendre les témoins, dit le magistrat.

Les deux gardes municipaux s'avancèrent successive-

ment au pied du tribunal et racontèrent les circonstances de l'arrestation; du reste, ils ne connaissaient pas les accusés; c'était la première fois qu'ils les voyaient mendier. Cette déposition ne fut contredite ni par Vernon, ni par Jérôme.

— Ainsi, reprit le président, étrangers l'un à l'autre, vous vous êtes associés pour exploiter la charité publique; vous vous êtes réunis pour intéresser par le contraste de la vieillesse et de l'enfance.

Visiblement ému de cette supposition, M. Vernon répondit avec fermeté :

— Sans nous connaître, nous avons par hasard réuni deux misères; puis nous nous sommes aidés l'un l'autre, sans calcul.

— Vous avouez avoir mendié? dit le magistrat.

Le malheureux baissa la tête afin de dérober aux regards la rougeur que ce mot avait subitement provoqué sur son visage; il répondit ensuite, en faisant un visible effort :

— Oui, monsieur, moi j'ai mendié, mais non cet enfant.

—Vous savez que la loi défend et punit la mendicité?

— Je le sais, mais cet enfant l'ignore. J'ai voulu mourir, je ne l'ai pas pu. Ecoutez-moi quelques minutes, je n'abuserai pas des instants du tribunal.

Alors le malheureux raconta succinctement les événements décrits plus haut; arrivé à l'incident de la fuite de sa fille, il ne put retenir ses larmes et s'écria avec un accent déchirant :

—La misère, la faim, cette affreuse conseillère, lut-

taient contre la vertu... Infâme race, sois maudite! Louise devait être sa femme, elle n'aura été que sa maîtresse; j'ignore où il l'a cachée, je ne l'ai pas revue, je n'ai plus entendu parler d'elle; je n'ose pas y penser... Cela est affreux... Il n'y a pas de loi...

Tous les juges firent un mouvement.

— Pardon, reprit le vieillard en voyant l'effet de ses paroles, j'oubliais que je suis ici; je voulais dire que les lois n'atteignent pas ces crimes-là!

— Comment! s'écria le président, si vous vous fussiez adressé à la justice, elle eût trouvé votre enfant, elle vous l'eût rendue; aujourd'hui encore, déposez une plainte. et justice sera faite; le séducteur sera poursuivi et puni pour détournement de mineure.

— Oui, reprit M. Vernon avec amertume, on me rendra ma fille déshonorée; on ne forcera pas son séducteur à l'épouser.

— Il est riche, dit le magistrat, on le forcera du moins à donner à votre fille une indemnité qui vous mettra, elle et vous, à l'abri du besoin.

— Moi! s'écria le vieillard avec colère, moi, manger de ce pain-là, jamais! Mieux vaut mourir!

Et il retomba sur son banc.

Les magistrats, quoique bien habitués aux infortunes qui sont déroulées au pied du tribunal par les malheureux qu'on y amène tous les jours après les avoir ramassés dans les rues, dans les carrefours, sous les arbres qui leur servent d'abri, les magistrats étaient émus de ces malheurs si peu mérités; le président demanda à M. Vernon s'il n'avait aucune espérance d'être réclamé

d'anciens amis, offrant de remettre le prononcé du jugement à quinzaine, si d'ici là il pensait trouver quelqu'un qui voulût se charger de lui.

— Je vous remercie, dit le vieillard; dans quinze jours ce sera comme aujourd'hui; mes amis sont heureux et riches; je ne leur dois rien, et ils m'ont oublié; quelques-uns sont morts, je suis inconnu à leurs familles. Louise seule pourrait me venir en aide, et je ne veux pas de ses secours: je ne mourrai pas avec une pareille honte au front. Tout ce que je vous demande, c'est de vous informer de mon fils; je ne doute pas de son cœur, je veux savoir s'il est prisonnier ou si je dois le pleurer aussi. Mais qu'il vive, mon Dieu! qu'il vive! je lui lègue ici, devant vous tous, le devoir sacré de venger mon honneur outragé dans ma fille!

Ces dernières paroles produisirent une impression profonde, et l'audience fut un moment suspendue. A la reprise, le magistrat s'adressa à l'enfant. Celui-ci avait peu de choses à dire, M. Vernon ayant raconté tout ce qui se liait à sa cause depuis le jour où il avait rencontré Jérôme. Toutefois l'enfant raconta en termes touchants la mort de sa mère, son expulsion de la maison, la douleur qu'il avait éprouvée lorsqu'en revenant chez son père il ne l'avait plus trouvé, et les souffrances qu'il avait endurées.

— Ainsi, votre père ne vous réclame pas? demanda le président.

Le pauvre petit éprouva un frissonnement à cette question; il semblait comprendre que sa réponse allait décider de son sort, ou il le pressentait par une sorte d'intuition.

Il se tourna vers l'auditoire, promena sur lui un regard inquiet, interrogateur, puis reprenant tristement sa place :

— Je ne le vois pas, dit-il; comment voulez-vous qu'il sache que je suis ici ?

Son cœur déborda, et il ajouta en pleurant :

— Maintenant je n'ai plus d'autre père que ce brave homme.

Et il montrait M. Vernon.

— Vous paraissez intelligent, reprit le magistrat; savez-vous lire et écrire ?

— Je sais lire, répondit Jérôme, c'est lui qui me l'a enseigné.

Et il désignait encore son compagnon de souffrance.

— La cause est entendue, dit alors le président, le délit est avoué; Vernon, avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Faites de moi ce que vous voudrez, répondit M. Vernon en se levant une dernière fois. Au point où j'en suis, le sort peut tout prendre, je n'ai plus rien à lui disputer, ni ma liberté, ni ma vie; mais, au nom du ciel, ne condamnez pas cet enfant, il ne sait pas les lois. Il ignorait qu'un malheureux chassé par une concubine, abandonné par son père, n'a pas le droit de recevoir... pardon, de demander un morceau de pain qui l'empêche de mourir, et votre arrêt, messieurs, doit peser sur toute sa vie.

Le vieillard s'arrêta, et le magistrat, s'adressant alors à l'auditoire, dit à haute voix :

— Quelqu'un veut-il réclamer cet enfant ? Il est digne d'intérêt, et ce sera faire une bonne action.

Les audiences du tribunal de police correctionnelle de Paris ont souvent pour auditeurs des hommes qui n'ont rien de commun avec ceux dont il a été parlé précédemment; ce sont des avocats appartenant à des sociétés de bienfaisance, des chefs d'atelier qui cherchent un apprenti, de petits rentiers sans famille, de braves gens quêtant l'occasion de faire une bonne œuvre. Ils écoutent les débats, jugent aussi dans le secret de leur cœur, et, sans les connaître autrement, sur leur bonne mine, sur la recommandation des magistrats, en raison de leur malheur, réclament ces enfants délaissés, s'en font garants, les arrachent à la misère, à la flétrissure d'une condamnation, les rendent à la liberté, à la vie, réparant ainsi les torts des parents ou la cruauté du sort, et leur donnent une famille. Ce jour-là, on l'a vu, il faisait un temps affreux, la rafale balayait les quais et les places, le vent mugissait dans les cours du Palais, et si l'orage n'empêchait pas le tribunal de siéger, il retenait chez elles les personnes qui n'avaient pas d'affaires personnelles à débattre devant les juges. La bienfaisance a ses jours, ses heures. Aucune voix ne répondit à la voix du président; personne ne réclama le pauvre petit Jérôme. Cependant le tribunal, dans l'intérêt des prévenus, remit le prononcé du jugement à un mois.

Durant le temps qui s'écoula entre la première et la seconde audience, les magistrats ne restèrent pas inactifs: l'autorité judiciaire demanda à l'autorité militaire des renseignements sur Francisque Vernon, et bientôt des bureaux du ministère de la guerre arrivèrent les détails suivants : Quand le régiment dont Vernon faisait

partie était revenu en France, celui-ci était passé dans les zouaves, ne voulant pas revoir le pays témoin des malheurs de sa famille et qui lui rappelait trop de douleur. Décidé à rester dans la carrière militaire, espérant plus d'avancement en Afrique qu'en France, plein d'instruction et de courage, il était devenu sous-officier, avait pris part avec distinction à plusieurs affaires, puis un jour, après un combat acharné, n'avait pas répondu à l'appel. Cependant son corps n'avait pas été trouvé parmi les morts. Son caractère bien connu excluait toute idée de désertion; on supposait qu'il avait été pris dans une embuscade et emmené prisonnier dans l'une des tribus de la petite Kabylie; mais les Arabes gardaient alors peu de prisonniers et l'on ne conservait qu'une bien faible espérance de revoir le jeune sous-officier de zouaves. Tels furent les tristes renseignements transmis au tribunal.

Vernon, dans la position où il se trouvait, n'avait rien à attendre de ce côté : Louise seule pouvait réclamer son malheureux père; mais le vieillard ne voulut pas entendre parler d'elle. Vainement le pressa-t-on à cet égard : il se refusa à donner le nom de l'amant de sa fille, nom qu'il n'avait pas prononcé à l'audience par un dernier respect pour l'honneur de son enfant, dont il ne voulait pas afficher la honte. Rien à cet égard ne put vaincre sa résistance, son obstination; en vain lui parla-t-on d'un sort meilleur, sa répugnance se traduisit par de sanglantes paroles ; il préférait la prison à l'ignominie de manger le pain du séducteur de sa fille. Devant une volonté aussi ferme, aussi nettement formulée, il n'y avait

rien à faire. Les magistrats comprenaient bien que rendre à Louise le vieux négociant incapable désormais de travailler, ou forcer celle-ci à le recueillir chez elle, ce serait envoyer le malheureux au suicide auquel il avait déjà échappé une fois.

Les recherches relatives à Jérôme eurent moins de succès encore; on ne put retrouver son père dans cette immense ville aux faubourgs éloignés les uns des autres, où les ouvriers changent de quartier suivant les besoins du travail en même temps qu'ils passent d'un atelier dans un autre, ou enfin un homme qui ne tient à rien peut rester longtemps ignoré, si une conduite trop scandaleuse ne le décèle pas à l'autorité. Personne ne put donner de renseignements sur cet homme, et on crut qu'il avait quitté Paris.

L'affaire de Vernon et de Jérôme Brillat revint donc au temps fixé et le tribunal prononça. Il condamna le vieillard à vingt-quatre heures de prison et ordonna qu'à l'expiration de sa peine il serait conduit au dépôt de mendicité.

M. Vernon s'inclina en pleurant.

— Le sort le veut, dit-il, mon rôle est fini sur la terre, je m'éteindrai à l'abri d'un asile abject, flétri à mes derniers moments !... Les premiers jours de ma vie et ma conduite honorable dans les affaires ne faisaient pas prévoir cet horrible dénoûment.

Le tribunal acquitta Jérôme comme ayant agi sans discernement; mais, attendu qu'il n'avait point de parents, point de famille, que personne ne le réclamait, que le rendre à la liberté c'était le livrer à toutes les

excitations de la misère et du vagabondage, plus dangereuses pour lui et pour la société qu'une captivité momentanée, il ordonna, en exprimant des regrets d'être dans la nécessité d'agir ainsi, qu'il resterait quatre ans dans une maison de correction.

Les juges, évidemment disposés à l'indulgence et pleins de compassion pour des infortunes si peu méritées, n'avaient pu éluder les prescriptions du Code, ni trouver dans l'immense arsenal de nos lois rien qui leur permît de se montrer plus doux et de soustraire les deux malheureux à la fatalité de leur position.

Lorsqu'il entendit cet arrêt, le pauvre petit Jérôme se jeta en sanglotant dans les bras de son compagnon qui, lui aussi, fondait en larmes. Le président leur adressa quelques paroles de consolation, d'encouragement, leur promit qu'on apporterait à leur sort tous les adoucissements compatibles avec le régime des maisons où ils allaient être conduits; puis les agents de la force publique faisant le service de l'audience les ramenèrent en prison.

CHAPITRE III

Deux jours après leur condamnation, — c'était un dimanche, — le temps était devenu beau; un soleil radieux resplendissait sur la prison, comme s'il jetait une tentation aux captifs en les conviant à la liberté. Ses rayons se jouaient dans l'étroit préau et épuraient le peu d'air qu'il est accordé aux prisonniers de respirer dans ces demeures où les pas sont bornés de tous côtés par des murailles sombres et élevées, où tous les regards sont soumis aux regards des gardiens, où les paroles elles-mêmes n'échappent pas à leurs oreilles. Ce soleil dont on est si avare dans les prisons, qui a si peu d'espace à parcourir, si peu de temps à y briller, était un bonheur dont tous se montraient avides.

Fuyant le contact des autres prisonniers, pour la plupart dégradés par le vol ou de honteuses passions, et dont la présence et les discours étaient pour lui une

affreuse torture, le vieillard était assis sur un banc à l'écart, réchauffant au soleil ses membres souffreteux, refroidis par le séjour entre ces murs humides.

Le petit Jérôme se promenait seul, réprimant les pulsations de l'activité qui débordait en lui, s'asseyant, se relevant, tournant autour de ce banc, la tête penchée sur la poitrine, les yeux gros de larmes, adressant de temps en temps à son compagnon des paroles pleines de tristesse. Soit que ses pensées devinssent très-amères, que le souvenir d'un temps meilleur et à jamais perdu l'opprimât, soit que le soleil répercuté par les dalles agît sur son cerveau, le malheureux enfant éclata tout à coup en sanglots, jetant de sa poitrine haletante des mots entrecoupés et frappant avec désespoir les murailles de ses poings fermés.

M. Vernon se leva, courut à lui, l'embrassa et l'amena doucement sur le banc, près de lui, s'efforçant d'apaiser cette colère impuissante et de consoler ce désespoir stérile.

— Écoute, lui dit-il quand il fut parvenu à le calmer un peu, tu sortiras bientôt d'ici, tu seras réuni à des garçons de ton âge, parmi lesquels tu trouveras des amis, de bons camarades ; tu auras un lit pour dormir qui vaudra mieux que la terre ou la dalle des allées, mieux que le foin des bateaux, dans l'humidité desquels on contracte des maladies qui durent toute la vie ; tu auras du pain et la pitance tous les jours, à heure fixe, et tu sais ce que nous avons souffert quand nous en avons manqué, mon pauvre Jérôme. Je n'ai pas eu le temps de t'enseigner à écrire, là tu l'apprendras ; puis on te

donnera un état, et pour toi le travail sera un trésor; c'est lui qui sera ta sauvegarde dans l'avenir; par lui tu pourras te suffire, tu n'auras besoin de personne, du moins pour te nourrir, car dans la vie on a tous besoin les uns des autres. Est-ce que tu ne te trouveras pas bien heureux de tout devoir à ton travail, de n'être pas obligé de recommencer cette horrible vie que nous avons menée?

Les larmes de l'enfant cessèrent de couler; il avait écouté le vieillard sans faire un mouvement, mais à ces derniers mots il se leva d'un air boudeur et mutin, se plaça devant lui et lui dit en hochant la tête:

— Vous voulez me consoler, mais ça n'est pas possible, je comprends trop bien ce qui m'attend et le malheur que j'ai. Puisque les juges m'ont acquitté, pourquoi va-t-on m'enfermer pendant quatre ans? Quatre ans! ça ne finira jamais dans une prison! Est-ce que c'est ma faute si mon père m'a abandonné? Est-ce qu'on ne devrait pas le retrouver, le forcer à me reprendre, défendre à cette femme de me battre? On me punit et on ne dit rien à ceux qui ont fait le mal: est-ce que c'est juste, cela? Vous me parlez d'apprendre un état! Ai-je besoin pour cela d'être en prison? Est-ce que j'ai jamais refusé de travailler? Si j'avais pu gagner ma vie à faire des commissions, à porter des paquets, aurais-je jamais rien demandé à personne? On n'a qu'à me mettre dans une fabrique, dans un atelier, et l'on verra si je ne travaille pas de bon cœur. Je tournerais la roue d'une mécanique, moi, s'il le fallait; mais je ne veux pas être enfermé, et avec des petits voleurs, encore! Est-ce que j'ai

rien pris? Est-ce que j'ai fait un crime en demandant de quoi acheter un morceau de pain quand je souffrais de la faim?

— Enfant, reprit M. Vernon avec gravité, vivement frappé des paroles de Jérôme, dont l'intelligence se développait avec rapidité dans la souffrance, cette serre chaude de l'esprit, nous allons être bientôt séparés, écoute mes dernières paroles; ce sont en vérité les dernières, parce que lorsque tu seras rendu à la liberté j'aurai cessé de vivre et de souffrir; je ne durerai pas quatre ans, Dieu merci! Ce que tu me disais tout à l'heure est parfaitement juste, et ton malheur est grand; il ne servirait à rien de le nier, tu le comprends trop bien et je n'essayerai pas de l'amoindrir, je ne veux que te recommander la résignation à un arrêt auquel nous ne pouvons rien changer ni l'un ni l'autre; tu es le plus faible, mon pauvre petit, il faut te soumettre. Ce que tu peux me dire, à moi qui suis ton ami, le seul, hélas! garde-toi de le répéter à personne, on commencerait par se moquer de toi, ce qui t'irriterait, et tu passerais pour un enfant mutin et indigne de bienveillance. Les hommes sous la surveillance desquels tu vas vivre n'ont pas fait la loi : ils l'exécutent seulement, quelquefois en aveugles, quelquefois avec intelligence. Ils ne savent rien de ton passé; la bienveillance que les juges t'ont montrée, ils l'ignorent; dans quelles circonstances tu as été arrêté avec moi, ils ne le savent pas; tu es un enfant remis à leur garde, à leurs soins, voilà tout, et ils ne comprendront peut-être pas ce que tu souffres, toi qui as perdu une mère qui t'aimait; si le chagrin te rendait indocile,

ils te croiraient ingrat et ne chercheraient pas à améliorer ton sort. Il faudra donc te montrer reconnaissant de ce qu'ils feront pour toi.

— Reconnaissant ! s'écria Jérôme, reconnaissant pour ceux qui me garderont en prison ! Ce serait mentir; ah ! ce n'est pas là ce que vous m'avez appris !

— Non, non, dit vivement le vieillard, il ne faut jamais mentir; le mensonge dégrade l'homme à ses propres yeux. Mais souviens-toi bien que les personnes qui te donneront leurs soins te trouveront bien heureux de les recevoir, et qu'il est inutile de dire ses douleurs à ceux qui ne peuvent ni les guérir ni les consoler.

— Je ne comprends pas bien cela, dit l'enfant; mais vous êtes plus instruit que moi, j'ai confiance en vous, je tâcherai de suivre vos conseils.

— Oui, Jérôme; peut-être qu'en te montrant reconnaissant, studieux, appliqué, tu obtiendras de sortir quelquefois avec un employé de la maison.

— Oh ! ce serait pour aller vous voir, s'écria Jérôme en l'interrompant.

— C'est là ce que je voulais te dire, reprit le pauvre homme tout ému; tu m'as bien compris, tu es un bon cœur. Te voir est le seul bonheur que je puisse désirer encore, mais à une condition, c'est que je te verrai courageux et résigné. S'il en était autrement, tu ferais trop de mal à ton vieil ami.

— Cette idée-là me donnera des forces, dit Jérôme en embrassant le vieillard, qui désattristait son âme par de douces paroles.

En ce moment un gardien vint avertir les deux infor-

tunés que l'heure de partir pour leur destination était venue, que des gardes municipaux les attendaient, et bientôt le vieillard et l'enfant sortirent ensemble de cette affreuse prison. La bienveillance du parquet ne les avait pas abandonnés, et, grâce aux ordres du procureur du roi, on leur évita la honte et la fatigue de l'affreux panier à salade, qui n'avait pas encore été remplacé par la voiture cellulaire. Ils sortirent à pied, suivis à quelque distance par deux gardes municipaux; ayant une partie du chemin à parcourir ensemble avant d'arriver aux voitures publiques qui allaient mener l'un à Saint-Denis, l'autre dans les environs de la Villette, ils marchaient côte à côte, heureux de ce dernier instant où il leur était permis de revoir ensemble les quais, les monuments, de respirer à l'aise, de sentir les derniers rayons du soleil. Le grand air au sortir d'une prison! De pauvres plantes que l'on tire d'une serre humide et qui vont se raviver, s'épanouir au soleil! Jérôme oubliait le but de sa course; son compagnon sentait revenir des forces dans son corps usé. Ils ne songeaient plus à se dire adieu; le souvenir de la prison, du tribunal, avait disparu pour un moment; les gardes eux-mêmes, qui marchaient à quelques pas, étaient oubliés.

C'était au mois de juin, vers sept heures du soir; la foule, revenant des fêtes qui se donnent tous les dimanches dans la banlieue et enveloppent Paris comme l'enceinte continue, refluait vers l'intérieur à flots pressés, seulement séparés et sillonnés de loin en loin par les caravansérails roulants baptisés du nom d'omnibus, par quelques rares coucous, vieux débris du passé restés

debout pour attester les progrès du présent, par des équipages de toutes couleurs, de toutes formes, d'élégance diverse, que l'affluence contraignait à marcher lentement. Panorama vivant qui passait avec ses mille bruits, ses cris aigus d'hommes et de femmes s'appelant dans la foule, ses lazzi de loustics de carrefour, ses bruyants éclats de rire répondant à quelque pasquinade de farceurs montés sur des tapissières.

Plus ils avançaient, plus la foule grossissait, et les gardes municipaux, dans la crainte de les perdre dans la cohue, s'étaient rapprochés de leurs prisonniers, qu'ils avaient jusque-là laissé marcher en liberté. Le vieillard donna le bras à l'un, comme un père à son fils; l'autre tenait Jérôme par la main.

Ils étaient à l'entrée du faubourg Saint-Denis, lorsque soudain un cri aigu, arraché à l'âme, partit d'une voiture découverte qui allait au pas, conduite par un homme vêtu avec recherche, dans laquelle se trouvaient une nourrice, un tout petit enfant et une femme jeune, belle, mais dont les traits s'étaient subitement altérés.

— Arrêtez! arrêtez! cria-t-elle à celui qui conduisait la voiture et en touchant son épaule du doigt.

— Quoi! qu'avez-vous? dit celui-ci étonné en se retournant rapidement vers elle.

— Mon père! dit la jeune femme d'une voix convulsive; là, mais voyez donc, un garde municipal qui l'emmène... Sachez pourquoi.

— Vous êtes folle, dit celui qui tenait les rênes, en faisant un geste de stupeur.

Et il fouetta ses chevaux.

Louise arrêta son bras d'une main tremblante.

— C'est mon père, vous dis-je, murmura-t-elle : vous ne comprenez donc pas ?

Et alors elle tira vivement les guides. Les chevaux reculèrent, et, au risque de se tuer, sans prendre le temps d'ouvrir la portière, Louise s'élança hors de la voiture et se précipita au-devant du garde, auquel elle barra le passage.

— Où le conduisez-vous ? dit-elle d'un accent qui trahissait l'émotion et l'anxiété.

M. Vernon jeta un regard froid sur cette femme, et, sans proférer une seule parole, il détourna la tête et voulut passer outre ; le garde municipal le contraignit à s'arrêter.

— Où le menez-vous ? répéta Louise.

— Au dépôt de mendicité, répondit d'un ton sévère le garde, qui, habitué aux mœurs d'un certain monde, comprenait au delà de la réalité.

— Au dépôt ! Qu'a-t-il donc fait ? s'écria la malheureuse jeune femme pâle et haletante.

— Il a mendié, dit le garde en donnant à ses syllabes la lenteur d'un timbre.

— Mendié ! O mon Dieu ! mendié ! dit Louise avec stupeur, comme frappée de vertige... Puis, après quelques instants de silence, elle ajouta : — Monsieur, rendez-le-moi, je le soignerai, je fournirai à tous ses besoins ; j'ignorais...

— Adressez-vous à l'autorité ; c'est le réclamer un peu tard, maintenant qu'il est condamné, répondit le garde.

— Condamné ! lui ! pour avoir... Oh ! c'est affreux ! Qu'il a dû souffrir ! Mais non, c'est impossible, vous ne pouvez l'emmener, puisque je demande qu'on me le rende, puisque c'est mon père !

Et de ses deux mains entourant le cou du vieillard, elle couvrait de baisers et mouillait de larmes son visage et ses cheveux blancs, et lui disait doucement, comme une suppliante :

— Mon père, vous ne me quitterez pas, je ne veux pas qu'on vous emmène.

Et elle l'attirait à elle vers la voiture.

Le garde ne faisait pas d'opposition ; il savait quel intérêt le prisonnier avait inspiré au tribunal ; il était assuré de n'être pas réprimandé par l'autorité pour un acte d'intelligence, bien qu'il dépassât son droit ; au surplus, il était certain de retrouver cet homme chez sa fille, et il le laissait aller. M. Vernon fit un effort pour parler, car il était oppressé par cette scène inattendue ; il était anéanti, honteux et courroucé tout à la fois, en face de cette foule, de cette voiture et du séducteur de Louise. Détournant la tête, qu'il avait rejetée en arrière pour échapper aux caresses de son enfant :

— Cette femme se trompe, dit-il, je n'ai pas de fille ; si j'en avais une, elle ne serait pas dans cet équipage et je ne serais pas entre vos mains.

Alors, s'adressant à l'amant de Louise, qui avait mis pied à terre avec impatience :

— Poursuivez votre route, ajouta-t-il, et Dieu veuille que le garde qui me conduit au dépôt de mendicité ne mène pas un jour cette malheureuse dans une autre

prison et sur un autre char que celui-là... Puis, redressant la tête et élevant la voix, il dit au municipal avec fermeté :

— Marchons, monsieur !

La jeune femme, comme frappée de la foudre par ces terribles paroles, se renversa évanouie sur l'une des roues de sa voiture ; par un mouvement rapide, son amant l'enleva dans ses bras, la plaça dans la calèche, à côté de la nourrice qui la soutenait, remonta sur le siége, frappa ses chevaux et essaya de gagner une rue déserte. Le petit enfant souriait.

Bien que tout cela se fût passé avec rapidité, la foule avait entouré la voiture, la pitié se partageait entre le père et la fille ; cependant on faisait entendre des murmures, des imprécations ; peut-être eût-on arrêté les chevaux et porté malgré lui le vieillard dans la voiture, si l'attention de cette masse mobile n'eût été tout à coup détournée par une autre scène qui avait lieu à quelques pas de là et qui occasionna bientôt un rassemblement aussi considérable que le premier.

Une femme à moitié ivre, accrochée au bras d'un homme qui paraissait être dans une ivresse complète, grommelait contre la voiture et contre l'attroupement qui lui barraient le passage.

— Tiens ! disait-elle d'une voix avinée, il n'y a donc pas de police ici, qu'on ne peut pas circuler ?

Quoiqu'il suivît avec un vif intérêt tous les mouvements de son compagnon d'infortune, Jérôme tressaillit à cette voix bien connue, et regardant le couple auquel l'ivresse ne permettait pas de rien comprendre à l'évé-

nement qui arrêtait la foule, dégagea sa main de celle du municipal et se jeta dans les bras de l'homme en criant :

— Mon père ! mon père !

— Qu'est-ce qu'il dit donc, ce petit? murmura la femme ; connais pas!

L'homme, qui était ivre, regardait d'un air hébété, comme une brute privée de toute intelligence ; il était incapable de répondre. Jérôme, tout à la joie de retrouver son père dans un pareil moment, alors que toute espérance était évanouie, que la main du garde lui faisait sentir sa captivité, qu'il allait entrer dans sa nouvelle prison, Jérôme ne s'apercevait pas de l'état dans lequel était l'homme qu'il embrassait et qui ne répondait pas à ses caresses.

— Êtes-vous le père de cet enfant? demanda le garde à cet homme.

Celui-ci remua vivement ses paupières appesanties, comme pour chasser le sommeil, agita ses lèvres, essaya de balbutier quelques syllabes, n'y put parvenir et referma ses yeux à demi.

— Mon Dieu! mon père, lui dit Jérôme, qui comprit alors la réalité, reconnaissez-moi donc! dites donc au garde que je suis Jérôme, votre enfant, que vous me réclamez, que vous me garderez chez vous, que vous ne voulez pas que j'aille dans une maison de correction... pour quatre ans... Mais parlez donc!

Et il secouait cet homme comme pour chasser l'ivresse.

— Ah!... ah!... murmura l'ivrogne.

Il n'en put dire davantage.

— Une maison de correction... reprit la marâtre, qui avait conservé plus de lucidité dans l'esprit et dont les mauvais instincts se réveillaient. Tiens... pas bête... municipal, voyez-vous ce petit rusé qui voudrait vous échapper... en prenant ce brave homme pour son père... Pas mal... Et essayant d'entraîner son homme : — Allons, viens donc! dit-elle.

Jérôme trépignait d'impatience et de désespoir; il saisit son père par ses vêtements et s'y suspendit avec une sorte de rage. L'homme faillit trébucher; il ne se soutint qu'en poussant par un mouvement machinal une de ses jambes en avant, en en faisant un arc-boutant à son corps qu'il rejeta en arrière. C'était un automate, une mécanique capable d'agir, mais n'ayant pas conscience de ses actes.

— Vous ne pouvez pas m'avoir oublié, lui criait Jérôme, espérant amener une lueur de raison; c'est moi... Dites donc que je suis votre enfant, que ma pauvre mère est morte, que cette femme m'a chassé...

Et il se cramponnait aux habits de son père abruti par l'ivresse qui tachait ses lèvres d'une couleur bleuâtre, et que le souvenir de sa femme avait été impuissant à émouvoir.

La mégère repoussa rudement le pauvre enfant en disant :

— Veux-tu bien nous laisser tranquilles, petit vaurien!

— Petit... vaurien... balbutia l'ivrogne; laisse... tranquille...

— Mais, au moins, donnez votre adresse; que l'on puisse vous écrire, dit Jérôme en pleurant, et toujours attaché à lui; vous viendrez me chercher, vous ne me laisserez pas en prison.

— Il est enragé... ce gamin-là... mettez-lui une muselière... dit la femme en ricanant d'un air ignoble.

— Enragé!... Où?... s'écria l'homme, dont la peur remuait le vin.

Et il cherchait à fuir dans un accès d'effroi.

Cette scène ne pouvait point se prolonger; il n'y avait aucun éclaircissement à tirer de ces deux êtres, aucune explication à espérer. Le garde n'avait su d'abord auquel croire de l'enfant ou de la femme: ensuite, voyant les larmes et l'insistance de Jérôme, il avait compris qu'il disait vrai; mais son embarras n'était pas moins grand. Il regardait ce couple si bien appareillé, se demandait quel serait le sort du pauvre garçon dans la maison de tels parents et s'il ne valait pas mieux qu'il apprît un état, même dans une prison; d'ailleurs, la pensée du devoir dominait tout; il était chargé de conduire l'enfant à sa destination, il ne pouvait faire autre chose, sauf à rendre compte à ses chefs de l'incident qui venait de se produire. Dans ce but, il essaya d'arracher au père Brillat l'indication de sa demeure; celui-ci ne put pas, et sa compagne ne voulut pas la donner et feignit de ne pas comprendre ce qu'on lui demandait.

Alors le garde municipal fendit la foule, emmenant Jérôme qui se rongeait les poings de désespoir en pleurant à chaudes larmes.

— C'est pourtant bien mon père, dit l'enfant au sol-

dat, je ne vous ai pas menti. Qu'est-ce qu'il faudra donc faire pour qu'il me réclame? On pourra bien le retrouver maintenant, n'est-ce pas, puisqu'il est à Paris? Vous le reconnaîtrez bien, vous? Il faudra bien dire au président que vous l'avez vu, que je lui ai parlé.

Le garde hocha la tête, n'osant pas dire toute sa pensée, mais bien persuadé que Jérôme n'avait rien à attendre de son père; cependant, pour ne pas enlever toute espérance à l'enfant, il lui promit de faire un rapport sur ce qui venait de se passer et donner tous les détails. Quelques minutes après les deux prisonniers arrivèrent à la station où ils devaient prendre les voitures; c'était alors dans la rue du Faubourg-Saint-Denis. Là ils se dirent un triste et dernier adieu, et le vieillard murmura à l'oreille de l'enfant:

— Je n'ai plus de fille, tu n'as plus de père!

Chacun d'eux monta avec son gardien dans un coucou et arriva bientôt à sa prison, l'un probablement pour y mourir, l'autre pour s'y préparer à la vie. La foule, un moment attardée, s'écoula par les boulevards, par les grandes artères de Saint-Denis et de Saint-Martin, par les rues de Cléry et de Bourbon-Villeneuve, discutant à perte de vue ces deux graves questions : Est-ce bien le père de l'enfant ? Est-ce bien la fille du vieillard? La foule ne voyait rien au delà dans ces deux tristes épisodes d'une journée de fête.

Quant à Brillat et à sa concubine, les deux ivrognes regagnèrent leur logis en titubant; ils allaient cuver l'orgie, et le lendemain ils ne devaient plus se souvenir de la scène qui les avait un moment arrêtés sur le bou-

levard. Si la femme en eut une vague réminiscence, elle se garda bien d'en parler à Brillat dans la crainte d'éveiller en lui quelque amour pour son enfant; le lundi, la tête encore chargée des vapeurs de cet horrible vin bleu que l'on buvait dans les cabarets de la banlieue et sur les comptoirs de Paris, ils reprirent leurs travaux ordinaires, l'homme sans conscience, la femme sans remords de l'acte par lequel ils venaient de confirmer le jugement du tribunal et de condamner Jérôme à un emprisonnement de quatre ans.

Léon avait replacé Louise dans la voiture, y était monté, et fouettant ses chevaux, il s'éloignait aussi rapidement que possible par la rue Saint-Denis. Il tourna dans la rue Guérin-Boisseau, moins fréquentée que les autres, coupa successivement les rues Saint-Martin et du Temple, et alla se perdre dans les quartiers déserts du Marais, d'où il gagna l'île Saint-Louis qu'il habitait.

Revenue à elle, grâce au mouvement, au grand air, aux soins de la nourrice, Louise serrait convulsivement son enfant, qu'elle avait pris dans ses bras, livrée aux tristes pensées que cette scène avait fait naître, épouvantée de ce contraste, bouleversée par les paroles du garde. Son amant murmurait sur le siége des paroles de dédain et de colère sur l'événement qui l'avait donné en spectacle à la foule; Louise l'entendait, et, la tête penchée, elle s'efforçait de cacher ses larmes aux passants, en élevant vers son visage son fils qu'elle embrassait avec désespoir. La charmante petite créature, étrangère à tout ce qui se passait, tendait les bras à sa mère pour jouer avec elle, recueillait dans ses petites mains les

larmes de Louise et riait en voyant ses perles glisser à travers ses doigts.

La présence de cet enfant dans la voiture, à côté de Louise et sur les genoux d'une nourrice, avait exaspéré M. Vernon, en lui révélant brusquement la situation de sa fille, qu'il ignorait complétement; il voyait une dernière honte rejaillir sur son front, et, le long de la route, il ne fut plus occupé que de ce nouveau malheur. Il arriva pâle et tremblant au dépôt de mendicité, situé à Saint-Denis, au delà de la grande basilique, dans une rue qui, à cette époque, n'était que la grande route de Beauvais et d'Amiens. Il eut à peine la force de répondre aux questions d'usage que l'employé lui adressa avant d'inscrire son nom sur le livre éternel de la maison, cet autre écrou de la honte et de la misère qui ne s'efface plus jamais.

CHAPITRE IV

M. Beaunoir père avait dit vrai lorsque, à son retour d'Angleterre, il avait affirmé à M. Vernon qu'il ignorait ce qui s'était passé et où était son fils. Léon, en prévision d'un enlèvement où d'une fuite, certain que le père de Louise ferait d'actives recherches pour retrouver sa fille, dont il voulait dérober les traces, Léon avait loué une maison de campagne dans un site ravissant, sur la route du midi, au confluent de l'Yères et de la Seine. Il y avait installé deux domestiques, femme de chambre et cuisinière, qui débutaient à son service et ne connaissaient ni sa demeure à Paris, ni ses relations, ni même l'existence de son père ; leur avait annoncé la prochaine arrivée d'une jeune femme qu'il allait épouser et avait fait tout préparer pour la recevoir, absolument comme ferait un jeune mari.

En effet, par une belle et claire nuit, tout illuminée par

les étoiles, les deux amants arrivaient dans une chaise de poste prise à deux lieues de Paris, dans un village où la diligence les avait conduits, précaution qui avait pour but de dérouter les recherches. Jamais nuit plus belle ne semblait avoir éclairé de plus pures amours.

Léon avait acheté à sa maîtresse une véritable corbeille de noces, comme s'il eût voulu qu'elle pût s'abuser sur sa situation; il y avait joint un trousseau complet; car la pauvre enfant n'avait rien emporté de chez son père. Le contact de la misère, qui modifie parfois si profondément les traits du visage, n'avait pas eu le temps d'enlever à ceux de Louise la distinction et la grâce; la jeune fille s'était souvenue toujours, au milieu des angoisses, des leçons et des exemples de sa mère; elle se montra digne, mais bonne et douce, et rien ne pouvait faire soupçonner que cette adorable jeune femme était une fugitive qui avait abandonné la maison paternelle en compagnie d'un séducteur.

L'amour était vrai des deux côtés; Léon n'était pas encore arrivé à l'âge où le calcul dessèche l'âme, et la jeune fille ruinée était réellement pour lui la fiancée des jours heureux. Les excursions dans les sites pittoresques des environs, les promenades sur la Seine et l'Yères, sur les îles qui découpent gracieusement le cours de ces rivières, la culture des fleurs belles et rares qui ornaient son jardin, les soins d'une maîtresse de maison qui commence le rôle qu'elle doit remplir toute sa vie, occupaient des journées promptement écoulées. On se souvient de la douleur éprouvée par Louise de la privation de son piano; ce fut avec une vive joie, un bonheur

réel, qu'un jour, au retour d'une longue course, elle en trouva un semblable dans son petit salon, apporté pendant son absence, sans qu'elle l'eût demandé, sans que Léon eût rien dit qui fît pressentir ses intentions, et qu'elle pût, à travers les portes-fenêtres ouvertes sur le jardin, jeter les notes brillantes de sa voix limpide mariées au son de l'instrument.

Louise retrouva ainsi peu à peu ce qui avait disparu dans la mauvaise fortune. La promesse faite par Léon de respecter la jeune fille jusqu'au jour où le mariage viendrait légitimer leur amour avait été oubliée dans les enivrements du cœur; Louise avait cédé aux prières, aux larmes, aux serments solennels... elle comprit bientôt qu'elle allait être mère et acepta la maternité avec joie, comme un lien de plus entre elle et Léon. Celui-ci fit avec elle quelques visites dans les environs, et partout il la présenta comme sa femme; rien n'eût manqué au bonheur de Louise , qui comptait sur l'avenir pour réaliser les promesses de son amant, si le souvenir de son père ne fût venu souvent occuper sa pensée. Il avait été convenu entre elle et Léon qu'elle ne reviendrait à Paris que lorsque M. Beaunoir, vaincu par les instances de son fils, consentirait enfin au mariage; elle avait religieusement tenu parole, redoutant de rien faire qui pût troubler leur mutuelle tranquillité; mais Léon se trouvait dans la nécessité de faire d'assez fréquents voyages à Paris, soit pour ses affaires personnelles, soit pour seconder son père, qui, depuis sa faillite, avait quitté le commerce et s'était jeté dans les grandes affaires industrielles; Louise lui avait fait promettre de s'informer de

la position de M. Vernon, de sa santé; et, dans le cas où son travail ne suffirait pas à ses besoins, de trouver un moyen pour lui venir en aide, sans qu'il pût soupçonner la source du bienfait, sans que sa susceptibilité pût être blessée.

En ceci Léon n'avait pas tenu parole, redoutant qu'une démarche amenât une rencontre et une explication entre M. Vernon et lui; et mentant pour la première fois à Louise, il lui avait persuadé que son père ne manquait de rien au moment même où le malheureux en était réduit à la plus profonde misère. C'est au milieu de cette fausse sécurité que Louise vit arriver le terme de sa grossesse et mit au monde un garçon que Léon présenta à l'état civil comme le fruit d'une union légitime entre lui et Louise Vernon, sans que personne se doutât que le mariage n'était encore qu'une promesse et une espérance. L'enfant fut nommé Eugène, et Louise crut retrouver dans ses traits un mélange heureux de ceux de son amant et de ceux de son père.

Quelque temps après la naissance de cet enfant, Léon dut venir à Paris et y faire un assez long séjour; car son père se mourait et il ne pouvait s'en éloigner. Il recueillit son dernier soupir, lui ferma les yeux et éprouva une douleur véritable. Jusque-là il avait réellement songé à donner son nom à Louise, à la mère de son enfant; il avait pour tous deux un amour sincère et profond. La mort de son père levait tous les obstacles, et alors il envoya chez le négociant qui lui avait donné une place de commis, mais depuis longtemps il avait cessé d'occuper cet emploi; on indiqua à son commission-

naire la demeure de Vernon; il s'y rendit, le vieillard n'y était plus; M. Vernon avait disparu sans que l'on sût où il était, et comme on l'avait vu souffrant, se traînant à peine, on avait pris les angoisses de la faim pour les douleurs de la maladie, et on supposait qu'il avait été admis dans quelque hôpital.

Léon envoya dans les hôpitaux ouverts aux malades indigents, dans les hospices où l'on admet quelques vieillards; mais on ne trouva nulle trace de M. Vernon, qui avait été arrêté et emprisonné. Léon ne songea pas à s'adresser à la préfecture de police et se persuada que le père de Louise avait retrouvé son fils et avait quitté Paris pour se rendre auprès de lui. Il fit partager cette pensée à Louise, qu'il allait voir à la campagne où elle continuait d'habiter en attendant le résultat des recherches.

Cependant la mort de M. Beaunoir avait mis Léon en possession d'une fortune fort supérieure à ses prévisions, bien qu'il crût son père fort riche. Le règlement de ses affaires le mit de nouveau en relation avec d'anciens amis que l'amour lui avait fait négliger. Il s'aperçut qu'il était fêté, recherché en raison de la richesse qu'on lui connaissait, et, loin de prendre en pitié ceux qui se faisaient uniquement les adulateurs de sa fortune, il se mit à apprécier plus haut cette fortune qui lui valait ces adulations. Les parties de plaisir se succédèrent et Léon devint le point de mire d'une nuée de femmes jeunes et belles, filles faciles qui mesurent admirablement leur amour à la générosité de celui qu'elles tentent par leurs charmes et par leurs agaceries. Cet amour-là porte des

balances comme la justice; mais il trompe sur la qualité et frelate sa marchandise. La fidélité semi-conjugale reçut de dures atteintes. Dans ce monde que fréquentait Léon, l'honneur des femmes honnêtes était si hautement raillé, la croyance des maris dans la fidélité de leurs épouses tellement tournée en ridicule, le plaisir et l'argent qui le donne étaient présentés avec tant d'audace comme les seules divinités auxquelles l'homme doive un culte, que Léon commença à trouver que Louise était bien pauvre pour lui et songea avec quelque regret aux promesses qu'il lui avait faites.

Les affaires retenaient indéfiniment Léon à Paris; il n'avait plus de motif apparent pour laisser Louise à la campagne; il la ramena à la ville et la présenta encore comme sa femme à quelques personnes qu'il était dans la nécessité de recevoir. Elle fut bien accueillie, vivement appréciée; mais, dans cette vie nouvelle, elle ne tarda pas longtemps à s'apercevoir du changement qui s'était opéré dans les sentiments de Léon.

Ce fut pour elle non pas un coup terrible, mais un étonnement profond, quelque chose d'inconnu qui se révélait. Elle n'avait jamais songé, dans sa naïveté enfantine, que l'amour pût finir, qu'une promesse faite ne fût pas sacrée; elle n'avait jamais eu le moindre doute sur la sincérité de Léon; elle attendait avec la confiance la plus entière que les circonstances lui permissent de légitimer sans bruit, aux yeux de la loi, un mariage qu'elle regardait comme irrévocable et que tout le monde croyait vrai. Dans son inintelligence des passions, des fautes, des erreurs humaines, elle attribuait à des occu-

pations nouvelles, aux soucis des affaires, ce qui n'était que le résultat de la dissipation. Elle s'en expliqua avec douceur, plaignant Léon de la fatigue que lui imposait son nouveau genre de vie.

Il n'eut pas la générosité de la laisser dans son erreur, signifia qu'il entendait être libre et maître d'agir à sa guise, et qu'il ne voulait entendre, quelle que fût sa conduite, ni querelles, ni reproches. La pauvre femme comprit pour la première fois l'étendue de sa faute. Cette jeune mère, qui n'avait pas encore dix-sept ans, n'eut plus d'autre refuge que l'amour et le soin de son enfant.

Ce fut dans ces tristes circonstances que Louise, revenant d'une promenade en voiture avec Léon, rencontra son père à l'entrée du faubourg Saint-Denis, au moment où on le conduisait au dépôt de mendicité. Elle croyait son père loin de Paris, sinon heureux, du moins à l'abri de la misère, et l'on a vu quel effet produisit la révélation de son affreuse position.

Louise passa la journée dans les larmes, dans le désespoir, bourrelée par le souvenir, pleine de remords, accusant tout bas son amant de l'avoir trompée, n'osant pas lui en adresser des reproches dans la crainte d'une discussion sans résultat, obligée de renfermer sa douleur en elle-même. Alors elle regarda autour d'elle, se reprocha son luxe, sa richesse, son bien-être, en les comparant à la misère de son père. Ce fut une horrible torture dans ce cœur plein d'amour, d'angélique bonté, entraîné par des circonstances si fatales. Léon évitait ses regards, sa présence, honteux du mensonge qu'il

avait fait à Louise, craignant une explication, et irrité de ce qui s'était passé.

Cette journée si pleine d'émotions devait laisser de longs souvenirs dans l'âme de plusieurs acteurs de ce drame.

Durand toute la nuit sans sommeil, Louise chercha par quel moyen elle pourrait obtenir la mise en liberté de son père. Deux partis se présentaient à son esprit : aller trouver le procureur du roi, lui faire une entière confession, l'intéresser par le récit bien vrai des malheurs de sa famille, ou amener Léon à réclamer M. Vernon sans parler d'elle, sans faire connaître les véritables motifs de sa démarche. Elle hésitait entre les deux moyens ; elle était mineure, elle n'était pas mariée, et quoique sa conduite fût d'ailleurs irréprochable, qu'elle eût toutes les vertus de la mère de famille, elle ne se dissimulait pas que sa position exceptionnelle pourrait ne pas inspirer une grande confiance au magistrat. Ces considérations l'amenèrent à adopter le second parti, et elle s'en ouvrit à Léon.

Mais à peine eut-elle exprimé un désir que Beaunoir s'emporta, opposa la plus vive résistance et refusa de se mêler en rien de cette affaire. Elle insista avec énergie, essayant de faire comprendre à Léon ce qu'il y aurait d'odieux à ne pas venir au secours de son père ; celui-ci sentait bien ses torts et ceux de M. de Beaunoir envers M. Vernon, et, semblable aux hommes qui s'irritent contre les autres des fautes qu'ils ont eux-mêmes commises, il se montra d'une incroyable dureté. Lui aussi avait réfléchi depuis la veille ; on le croyait marié, il

recevait quelques négociants, des industriels, des hommes de bourse, il ne voulait pas que la présence de Vernon vînt réveiller des souvenirs éteints, rappeler la banqueroute de son père. Il ne sentit pas ce qu'il y aurait d'honorable à réparer le mal, et, dans le cas où sa conduite serait divulguée, combien il aurait conquis l'estime des honnêtes gens par une action toute simple et toute naturelle. Nous sommes un étrange peuple; nos livres prêchent la morale, nous faisons à certains hommes un grand mérite de n'être pas de malhonnêtes gens, nous exaltons bien haut des vertus qui devraient être communes, et nous n'avons pas le courage de laisser dans l'isolement, de payer de mépris ceux qui ne les pratiquent pas et foulent aux pieds tout principe et tout devoir; nous rendons facile l'immoralité.

Le vieux négociant ruiné était complétement oublié; personne ne songeait à lui; le dépôt de mendicité était une tombe d'où on n'irait pas le déterrer; mais son retour dans la société, chez Louise ou ailleurs, raviverait le passé; il y aurait des discussions entre le père et l'amant. Vernon demanderait, impérieusement peut-être, que l'union de Louise et de Léon fût légitimée, et Léon commençait à hésiter, à s'interroger, à se demander s'il pouvait épouser la fille d'un mendiant rencontré dans la rue sous l'escorte d'un garde municipal, condamné par la police correctionnelle.

Louise fit de vaines supplications et ne parvint pas à toucher cette âme déjà gangrenée, pétrifiée par l'égoïsme; il défendit à Louise de tenter aucune démarche pour faire sortir son père du dépôt, et comme elle insis-

tait vivement, tout étonnée qu'elle était d'une dureté dont elle ne comprenait pas les motifs, il s'emporta et s'oublia au point de la menacer de l'abandonner immédiatement s'il voyait jamais son père chez lui.

A cette menace, qui la remplit d'une stupeur profonde, instantanée comme un coup de foudre, Louise baissa la tête en sanglotant; mais immédiatement elle releva sa belle tête encadrée de magnifiques tresses noires, attacha sur Léon ses grands yeux ardents et étendit son bras à demi-nu, blanc et ferme, vers le berceau de leur enfant. Elle ne proféra pas une parole; elle ressemblait ainsi à une véritable statue de marbre. Léon, fasciné, mais humilié, baissa la tête à son tour.

Il n'y avait plus rien dans ce cœur; Léon n'éprouva ni entraînement ni remords; il se sentit amoindri, rapetissé, il se leva et sortit sans oser jeter un regard sur ces deux êtres dont il tenait le sort entre ses mains. Louise alors s'abandonna à toute sa douleur; une révolution s'était opérée dans ses idées, un abîme s'ouvrait sous ses pieds, elle le voyait. Jamais elle n'avait songé à la possibilité d'une séparation; la pensée même ne lui en était pas venue. Elle avait accepté Léon comme un époux, elle avait cru à ses paroles comme aux paroles du magistrat, comme aux paroles du prêtre; elle voyait maintenant se dresser devant elle le spectre de la honte, elle entendait résonner à son oreille la menace de l'abandon. Deux années ne s'étaient pas écoulées depuis que Louise avait quitté son père, et dans celui qu'elle avait cru plein d'amour, de dévouement, de générosité, elle ne trouvait pas un mouvement de pitié pour ce

malheureux vieillard, pas une pensée de justice et de réparation.

Il y a des âmes qui se trempent dans la douleur; Louise avait déjà bien souffert : à la menace de nouvelles douleurs elle s'arma de courage et de résolution, et bien que les sévères paroles de son père retentissent encore à ses oreilles, elle se rendit au dépôt de Saint-Denis, décidée à tout écouter pour embrasser son père, pour obtenir son pardon, pour s'entendre avec lui sur les moyens à prendre pour obtenir sa liberté. Elle ne portait plus sa riche parure de la veille; sa mise était au contraire de la plus grande simplicité, de manière à faire moins contraste avec celle de son père; les bijoux avaient disparu pour ne pas blesser les regards du malheureux Vernon, et, au lieu de prendre son léger et élégant équipage, elle monta simplement dans la voiture publique.

M. Vernon, de son côté, avait passé une nuit affreuse; il était plein de courroux de ce qu'il avait vu, il maudissait le hasard qui avait jeté sa fille au-devant de lui dans cette horrible situation; il eût broyé la tête de Beaunoir contre les murs s'il l'eût tenu à sa portée; en entrant le soir dans le dortoir où il devait coucher en compagnie des misérables hôtes du dépôt, son cœur s'était soulevé de dégoût et l'aiguillon du désespoir y était entré. Lorsque l'un des gardiens vint le prévenir qu'une jeune dame le demandait dans la salle qui sert de parloir, il répondit qu'il ne connaissait personne et refusa de s'y rendre. Cependant sa voix tremblait d'émotion, et il était intérieurement satisfait, heureux de cette démarche de

Louise, sachant bien que nulle autre qu'elle ne pouvait songer à le visiter.

Louise confuse, humiliée, l'âme froissée, déposa entre les mains du directeur du dépôt une somme assez forte, le priant de la faire servir à améliorer le sort de M. Vernon sans qu'il sût d'où venait ce secours, en lui persuadant qu'il avait inspiré de l'intérêt aux magistrats et que leur bonté l'avait suivi dans l'asile donné à sa vieillesse. Dans la crainte que son père refusât ce qu'il saurait venir d'elle, Louise ne dit pas au directeur qu'elle était la fille de M. Vernon.

Le lendemain, Louise écrivit à son père; il lut avec attendrissement sa touchante lettre; mais, quelle que fût l'horreur de sa situation, sa fierté l'emporta; il répondit en pardonnant, mais refusa de voir sa fille jusqu'à ce qu'elle fût l'épouse de Léon.

C'était pourtant un horrible séjour que ce dépôt de mendicité, un affreux bagne, moins les avantages du grand air et du soleil des ports de mer. Tout n'y est pas crime ; mais, à quelques exceptions près, tout y est ou dépravation, ou abrutissement, ou gueuserie raffinée, ou mensonge. Des vieillards qui ont croupi dans la mendisité et dans les bouges ignobles ouverts à leurs orgies, après la *journée* faite, car ils considèrent leur exploitation comme un travail régulier ; qui se sont couverts le corps de plaies factices au moyen d'onguents fétides inventés par des chimistes dégradés, par des médecins faisant profession de tromper les conseils de révision, par des misérables n'empruntant à la science que ce qu'elle a d'impur ; qui ont simulé des infirmités pour

exciter la compassion, ont été tour à tour muets, aveugles, estropiés, ont servi toutes les passions de ceux qui pouvaient les payer ; des vieillards, disons-nous, racontent avec un horrible cynisme toutes les ruses employées par eux pour extorquer l'argent des bonnes âmes, en se servant d'un dictionnaire à dégoûter la charité. D'autres vieillards, dont la vie s'est passée en débauches de toutes sortes, dont les yeux sont ternes et chassieux, les lèvres pendantes, les joues rouges, le nez bourgeonné, la face tachée de plaques cuivrées, l'intelligence à demi éteinte, dépeignent les phases de leur crapuleuse existence en termes d'autant plus affreux que l'aspect de la vieillesse ainsi dégradée inspire un profond dégoût. Des cadavres à moitié putréfiés parlant d'amours, de femmes et de plaisirs.

Voilà avec quel ignoble assemblage d'hommes le malheureux Vernon se trouva en contact, lui si honnête et si pur. Voilà tout ce que l'on put faire pour lui. Il entendait ce langage, la révélation de ces mœurs si étrangères à sa vie. Les vagabonds arrêtés ivres la nuit, ronflant contre une borne ou tombés sur le trottoir, exprimaient leurs espérances : ils seraient bientôt réclamés, ils avaient au dehors des amis, des affidés travaillant pour eux, qui parvenaient à intéresser des personnes charitables à l'intervention desquelles ils devraient bientôt leur liberté. Et, en effet, leurs espérances se réalisaient, grâce aux actives sollicitations de cette sorte d'association secrète qui lie entre eux les mendiants les moins dignes de la pitié publique ; et cette population du dépôt passait, se renouvelait. Ce n'étaient plus les mêmes hommes, les

spectres avaient changé de face, les voix d'accent ; c'étaient toujours les mêmes vices, les mêmes hontes. Le cœur de Vernon se soulevait d'horreur dans cette atmosphère impure ; mais immuable dans ses principes d'honneur, il n'accepta pas les offres que Louise renouvelait de temps en temps dans des lettres qui, sans révéler les craintes de la jeune mère, étaient cependant empreintes d'une profonde tristesse.

Vernon s'isola autant que possible de son affreux voisinage, fermant ses oreilles au bourdonnement qui se faisait autour de lui, essayant de vivre dans la lecture sans regarder ce qui se passait. Inquiet sur le sort de Jérôme, dont il n'avait pas entendu parler depuis qu'il était au dépôt, dont personne ne pouvait lui donner des nouvelles ; se le représentant aussi malheureux que lui-même ; n'osant pas lui écrire dans la crainte que sa lettre ne lui fût pas remise, il écrivit au directeur de la maison de correction dans laquelle était son jeune ami. Il rappelait le passé de tous les deux, les malheurs qui les avaient frappés, et demandait en termes touchants que Jérôme pût sortir un seul jour ; il voulait l'embrasser encore une fois, lui dire un dernier adieu, car il sentait sa fin approcher ; il voulait lui inspirer du courage, s'il en manquait, pour traverser l'épreuve qui lui était imposée.

Il ne reçut pas de réponse et Jérôme ne vint pas. Ce fut pour le malheureux vieillard une douleur poignante ; il ne doutait pas du cœur de l'enfant et il comprenait l'humiliation du silence de l'administrateur aux yeux duquel une lettre datée du dépôt, et signée d'un détenu,

ne méritait pas d'attention. Le chagrin et la captivité le tuaient ; il mourait sans regrets pour lui-même, ne pensant pas que la vie, telle que le sort la lui avait faite, méritât le moindre effort qui aurait pour but de la prolonger.

Isolé au milieu d'une tourbe fangeuse, jetant un regard sur son existence passée, certain qu'il n'avait point de faute à se reprocher et en expiation de laquelle il pût accepter l'horreur de sa situation, irrité de finir comme un maudit, comme un réprouvé, retranché de la société, tremblant sur le sort de sa fille, du mariage de laquelle il aurait accepté la liberté, qu'il n'osait ni appeler dans l'infirmerie d'un dépôt, ni interroger sur sa position, regrettant de ne pas lui donner un dernier baiser, il s'éteignit dans les tortures du désespoir. Honnête homme, il avait été volé et ruiné par un banqueroutier que n'avaient puni ni une flétrissure légale, ni le mépris public ; père, on avait enlevé et déshonoré sa fille ; vieux et pauvre, ses derniers moments s'étaient écoulés dans une compagnie abjecte, immonde, qui lui inspirait de l'horreur ; tous les ressorts de cette pauvre âme étaient brisés.

Quant à Jérôme, sa vie était moins affreuse ; il était environné d'enfants de son âge ; quelques-uns étaient aussi malheureux que lui, souffraient du même abandon de leurs parents, subissaient les conséquences de la même misère ; quelques autres, entraînés par le besoin, par l'exemple, si puissant sur de faibles natures, par des penchants mauvais, mais que l'on pouvait encore corriger, s'étaient adonnés au vol, soit isolément, soit en

bandes de petits gamins qui singeaient les voleurs de la capitale. Intelligences étiolées, facilement perverties par les propos, les encouragements de filous adroits qui les prenaient pour limiers ; les uns, en rentrant dans la société, devaient retrouver les mêmes excitations, sentir se réveiller en eux les penchants de l'enfance et aller peupler les bagnes ; d'autres devaient profiter des leçons qu'on leur donnait et racheter une première faute, dont ils n'avaient pu calculer la portée, par une vie entière de travail et de probité.

Jérôme avait tout d'abord parfaitement compris où il allait, avec qui il était condamné à passer quatre ans ; il était de ces êtres dont la raison mûrit promptement dans le malheur, et dans l'impossibilité de distinguer parmi ses camarades les bons d'avec les mauvais, il forma l'irrévocable résolution de ne se lier avec aucun. A l'âge où le cœur a tant besoin d'amitié, d'épanchements, il le fermait avec une volonté inébranlable. Tutoyé par tous, il disait *vous* à tous, bien décidé à ne se souvenir d'aucun lorsqu'il serait libre. Ce qu'il dut souffrir de cette sage résolution, si difficile à tenir dans un contact perpétuel, le pauvre enfant seul le sut. En dehors de cela, il suivit avec une religieuse ponctualité les conseils de son ami ; Vernon lui avait dit : Tu es le plus faible, il faut te soumettre ; il se soumit à la règle sans jamais murmurer contre elle. Avide d'apprendre, plein de bonne volonté, il se montra actif, laborieux, intelligent, et six mois à peine s'étaient écoulés, qu'il était classé parmi les meilleurs sujets ; c'est le terme dont on se sert dans ces maisons.

Privé de toute amitié dans cette foule, Jérôme reportait toutes ses facultés d'amour vers son compagnon absent ; il se berçait de l'espérance d'obtenir la permission de lui faire une visite, il se réjouissait de la joie qu'il lui causerait, il voyait s'épanouir dans sa pensée une heure de bonheur pour tous deux, et plein de cette idée, lorsqu'il pensa avoir inspiré toute confiance au directeur de l'établissement, après plus d'une année de travail, de conduite exemplaire, pendant laquelle il n'avait pas encouru une seule punition, il s'adressa au directeur et lui demanda naïvement, sans soupçonner le moins du monde que l'on pût songer à mettre obstacle à un désir si naturel, la permission d'aller, en compagnie d'un gardien, faire une visite à Saint-Denis. On la lui refusa nettement et sèchement. L'enfant, tout étonné, crut que l'on ne comprenait pas bien son attachement pour le vieillard et il se mit à l'expliquer avec chaleur, avec les accents d'un cœur qui, longtemps comprimé, froissé, s'ouvrait enfin. Le directeur le regarda, surpris de ses mouvements d'éloquence simple et touchante et l'interrompit au milieu de ses souvenirs

— Je sais, lui dit-il, je sais... Vernon, le vieux vagabond qui vous apprenait à mendier...

Jérôme poussa un cri de stupéfaction et de douleur, comme s'il eût été frappé à l'improviste par un poignard aigu ; ces affreuses paroles, si peu en harmonie avec ses propres sentiments, lui révélaient de quelle façon on jugeait son ami.

Le directeur ajouta avec une froide sévérité, plus irritante que la colère, qu'il était fâché de trouver de l'ingra-

titude où il avait espéré de la reconnaissance; qu'il avait jusque-là considéré Jérôme comme un bon sujet, heureux des soins qu'on lui donnait, ne cherchant pas à s'évader de la maison où on l'instruisait, où il apprenait un état qui le ferait vivre, et qu'il regrettait beaucoup de s'être trompé. Le pauvre enfant, si mal jugé par un homme qui n'avait pas le loisir d'apprécier le caractère et les qualités de tous les individus confiés à sa garde, protesta en pleurant de ses bonnes intentions, s'exprima avec tant d'énergie et de candeur que le chef de la maison le crut ou feignit de le croire, pour le consoler, mais n'en persista pas moins dans un refus imposé, lui dit-il, par les statuts de l'établissement. Ce fut le premier choc, la première déception, le premier déchirement qui ne lui permettaient pas d'oublier sa position.

Jérôme avait peu à peu, grâce à son aptitude, à son exactitude au travail, remarquées par les chefs inférieurs, conquis une certaine liberté; il avait pu, dans ses jeux, emporté par sa vivacité, franchir des limites imposées à tous sans être réprimandé; dès ce jour il s'aperçut qu'il était soigneusement surveillé; des barrières qu'il avait souvent passées ne s'ouvraient plus pour lui; quand il s'approchait en courant d'une haie qu'il eût sautée quelques jours auparavant aux applaudissements des gardiens, il voyait ces mêmes gardiens le suivre du regard avec inquiétude, s'interposer entre lui et le buisson, prêts à s'élancer sur ses traces s'il passait outre. Il comprit qu'on se défiait de lui, qu'on doutait de sa parole, de sa sincérité, et son âme toute naïve, pleine d'une séve généreuse, subitement endolorie, se replia

sur elle-même : un oiseau blessé qui ferme tout à coup ses ailes et s'arrête.

Abattu par ce coup imprévu, il rongea son frein, devint taciturne et sombre ; souvent, à ses yeux rougis, on aurait pu deviner qu'il avait pleuré en secret ; mais jamais, depuis la scène avec le directeur, on ne le vit répandre une larme, on ne l'entendit proférer une plainte, faire une réclamation ou demander une faveur, même la plus banale. Toute l'activité de cette ardente nature se porta vers le travail. Vernon lui avait dit : « Le travail te sauvera, » et il se cramponnait avec énergie à ce sauveur de l'avenir.

Divers métiers étaient enseignés aux jeunes détenus dans l'établissement, où l'on avait élevé des ateliers assez complets, bien tenus, dans lesquels on exécutait des ouvrages pour le compte d'entrepreneurs adjudicataires du travail des prisonniers, ou sur les commandes des marchands de Paris. Le nombre des métiers était assez restreint ; mais en général on laissait volontiers les jeunes détenus choisir la profession pour laquelle ils se sentaient le plus d'aptitude parmi celles qui étaient exercées dans la maison. Jérôme avait adopté l'état de menuisier ; il lui plaisait et il le faisait avec goût.

Dans les vastes ateliers des villes, dans ceux plus modestes des villages, la chanson est une des grandes distractions des ouvriers menuisiers. Ils chantent en coupant du bois, en ciselant la corniche, en sculptant l'ovale ou le modillon, en affûtant sur la pierre le ciseau de leur rabot, en dressant le liteau qu'ils élèvent des

deux mains horizontalement à la hauteur de l'œil. Légendes du compagnonnage, chants d'amour, hymnes de guerre, épopées du tour de France, couplets bachiques, adieux à Fanchon résonnent tour à tour dans la boutique et s'harmonisent parfois avec le bruit du marteau, qui fait sa partie sur un branche de chêne ou de sapin. Le grand poëme du *Paradis perdu*, résumé dans vingt couplets et chanté sérieusement par les compagnons, est la composition la plus étrange, la plus désopilante qui se puisse imaginer. Le travail paraît moins rude et la journée moins longue.

Dans les maisons de correction, assimilées aux prisons quant au régime, on ne chante pas en travaillant. On a imposé le silence aux détenus partout où le silence est possible; dans les ateliers, on a restreint la parole aux nécessités absolues; règle bien dure qui enlève une grande consolation aux malheureux prisonniers et dont le bon effet peut être contesté. Jérôme suivit la loi qu'il s'était imposée d'observer la règle et de ne pas se plaindre de sa sévérité; mais peu à peu il cessa de prendre part aux jeux de ses camarades dans les heures consacrées aux récréations; quand il eut remporté cette victoire sur lui-même, qu'il eut refréné ses aspirations, ses désirs, il ne répondit plus à leurs interpellations, et bientôt tous cessèrent de lui parler. On le croyait, on le disait fier et hautain, il n'était que froissé, mais il l'était vivement, profondément. Comme Vernon dans l'affreux asile de la mendicité, il vivait seul dans la foule des détenus de la maison de correction; mais du moins il lui restait le bonheur de supputer chaque matin le

nombre de mois qu'il avait encore à passer dans la captivité, qui décroissaient jour à jour.

Les derniers se passèrent dans cette fièvre que donne l'espérance d'être bientôt libre, fièvre qui appelle le sourire sur les lèvres, l'éclair dans le regard, l'épanouissement sur le visage. Le jour de la délivrance vint enfin; la porte qu'il avait passée et qui s'était refermée sur lui quatre ans auparavant se rouvrit devant lui. Il était entré le soir, on lui rendit la liberté le matin, le dernier jour comptant comme s'il était écoulé tout entier. Jérôme, âgé de près de dix-huit ans, quitta la maison de correction de la Villette, où il était devenu un excellent ouvrier, animé d'une reconnaissance profonde, et qu'il n'hésita pas à témoigner, pour les hommes qui lui avaient enseigné un état, doté d'une petite somme prélévée, pour lui faire sa *masse*, sur le fruit de son travail, dont le reste était passé en d'autres mains, mais qui lui permettrait de pourvoir aux besoins des premiers jours de chômage, et muni d'une lettre de recommandation que lui avait donnée l'entrepreneur de la menuiserie de la prison pour un maître menuisier de Paris.

Il sortit et se mit à marcher sur la route; mais la joie, le bonheur, la liberté, le grand air le suffoquaient; le sang battait ses tempes, tout semblait tourbillonner autour de lui; il s'assit sur une pierre placée au bord du chemin, regardant la prison qu'il quittait, sentant le prix du bien qu'on lui avait fait en transformant l'enfant abandonné en ouvrier habile, mais assailli par une pensée amère, se demandant, sans pouvoir le comprendre, pourquoi on lui avait imposé pour en arriver là une comparution de-

vant un tribunal, une condamnation et une captivité de quatre ans. Et ses larmes coulaient en s'éloignant de la prison comme elles avaient coulé lorsqu'il y était entré.

Avant de se rendre chez le menuisier pour lequel on lui avait donné une lettre, avant de s'être assuré d'un gîte pour la nuit, Jérôme se fit indiquer la direction de Saint-Denis, prit les sentiers à travers champs jusqu'à ce qu'il rejoignît la route, et arriva au dépôt après quelques heures de marche, le cœur plein d'anxiété, se rappelant les paroles prophétiques du vieillard : « Quatre ans! je n'irai jamais jusque-là! » voulant espérer encore qu'il le retrouverait vivant. Ses incertitudes furent bientôt fixées : Vernon était mort depuis un an ; il était enterré dans le cimetière de Saint-Denis. Ce qui restait de l'argent déposé par Louise entre les mains du directeur avait permis d'élever sur sa fosse une petite croix de pierre, dernière distinction qui apprit à Jérôme où il pouvait s'agenouiller pour adresser encore quelques paroles à un corps inanimé dont il pensait que l'âme veillait sur lui.

CHAPITRE V

Au sortir du cimetière, où il se promit de revenir quelquefois le dimanche, Jérôme se rendit chez le menuisier auquel il était recommandé et qui habitait sur le carrefour formé par la réunion des rues des Trois-Pavillons, du Parc-Royal et de Thorigny, en plein Marais. Sur le fond noir de son enseigne, on lisait en grandes lettres : VAUQUELIN, et au-dessous, en caractères plus petits : *menuisier;* à droite et à gauche, deux compas ouverts étaient entrelacés. Par la large porte de la boutique, tout ouverte, car on était en plein été, on pouvait apercevoir une huitaine de gros établis en chêne complétement garnis de leurs agrès : crampon de fer à dents de scie fortement incrusté dans la table et contre lequel s'assujettit le bois que l'on travaille; mandrin de fer à longue tête recourbée dont l'extrémité inférieure entre dans un trou percé dans cette même table épaisse de

plusieurs pouces, et qui, en s'inclinant dans ce trou sous les coups du maillet, produit une force suffisante pour que la partie supérieure, décrivant un angle droit, retienne fortement la pièce sur laquelle elle appuie; tour à vis placé sur l'un des côtés; dans la caisse qui occupe la partie inférieure, des rabots, des varlopes, des maillets, des équerres. Au mur étaient appendues des scies de diverses grandeurs, dont les lames de toutes dimensions répondaient à tous les besoins du travail, qu'il s'agît de scier droit ou de chantourner son bois. Dans un râtelier étaient suspendus, par des bandes de cuir, des ciseaux de fer finement trempés, à manches de bois, les uns larges et plats, les autres étroits et épais, dont la partie incisive, plus longue, pouvait fouiller plus avant dans le chêne ou l'érable; d'autres, enfin, affectant une forme demi-cylindrique et évidés dans une partie de leur longueur. Dans un angle, une large pierre à affûter était montée sur un bâtis solide, et au-dessus était un petit pot de terre à demi rempli d'eau dans laquelle trempait une spatule garnie d'un tampon de linge destiné à humecter la pierre. Du premier coup d'œil on pouvait s'apercevoir qu'on était là dans un atelier bien tenu et où rien ne manquait.

Jérôme n'appartenait à aucune des sociétés de compagnonage dans lesquelles sont répartis les ouvriers; on comprend bien que dans une maison de correction il ne pouvait être question ni du Devoir de liberté, ni des Gavots, ni des Renards; à peine avait-il entendu parler de leurs mots de passe, de leurs signes, de leurs assemblées, de leurs batailles; ce qu'il savait le mieux, c'est qu'il y

en avait un dans chaque ville chargé à son tour d'embaucher les nouveaux arrivants, c'est-à-dire de leur procurer du travail. Il trouvait sous ce rapport l'institution assez bien entendue et regrettait de n'avoir pas cette ressource; il eût préféré entrer dans une boutique par cette voie à la protection encore douteuse de la lettre dont il était porteur. Aussi, dans la crainte d'être mal reçu en présence des autres ouvriers, ne sachant trop quelle figure il ferait devant eux, lui qui était complétement étranger à leurs mœurs, à leur langage, il se borna à passer devant la boutique et attendit que la journée fût finie, l'atelier désert, pour trouver le maître seul.

Il erra dans Paris, marchant avec une sorte de timidité, comme un homme qui n'en a pas l'habitude, assourdi par le bruit, fatigué par ce panorama vivant qui courait devant lui, derrière et autour de lui, comme un tableau mobile au milieu duquel il était encadré. Puis, peu à peu, ne trouvant pas au bout d'une rue de mur qui lui barrât le passage, de haie gardée, de surveillant épiant ses pas, allant des rues sur les quais, des quais sur les boulevards, il sentit s'infiltrer dans ses veines un sentiment de bonheur inconnu, la douce joie de la liberté qui pénétrait par tous les pores. Il vit entrer des ouvriers dans une auberge; il reconnut, au compas qui sortait par la poche de leur pantalon de velours, qu'ils appartenaient au bâtiment, menuiserie ou charpente; il entra et dîna comme les autres, prenant là sa première leçon de tenue parmi ses confrères, écoutant les discours, regardant les costumes.

Le matin il serait entré chez maître Vauquelin timide et le regard baissé; le soir il y entra poli, respectueux, mais plein de confiance. Il avait vu les ouvriers lui sourire; ils l'avaient reconnu pour être de la profession à un mouvement d'épaules, à un coup de hanche particulier aux hommes de l'état. L'un d'eux, qui était au bout de la table, du côté opposé, l'avait interpellé :

— Eh! la Coterie, passez-moi donc le pot à eau!

Et lui, sans savoir que cela voulait dire camarade, compagnon, mais comprenant que cela s'adressait à lui, avait prestement fait circuler le pot vers le voisin, qui l'avait remercié. Il se sentait déjà de la famille.

Maître Vauquelin était un homme de cinquante ans, assez grand, à la figure ouverte, ardent au travail, habile dans sa profession, portant son chapeau légèrement de côté, non par crânerie, mais par une vieille habitude des compagnons de son temps. Il était seul avec sa femme, dans une petite pièce séparée de la boutique par une porte vitrée et éclairée par une fenêtre donnant sur la rue, lorsque Jérôme y entra. Après avoir salué par son nom le maître menuisier, il lui remit la lettre. Vauquelin y jeta les yeux, vit la signature, et reportant ses regards sur l'ouvrier, l'examinant avec rapidité, mais en même temps avec beaucoup d'attention :

— Ma foi, lui dit-il, le hasard vous sert bien; vous seriez venu avec toutes les lettres du monde que je ne vous aurais pas embauché, parce qu'on se défie toujours de ceux qui sortent de la Villette; à tort ou à raison, c'est comme cela. Mais j'ai rencontré votre entrepreneur dans la journée; il m'a parlé de sa lettre et de vous;

il paraît qu'il n'y a pas de votre faute et que vous êtes un bon travailleur. A la bonne heure! Prenez une chaise.

Jérôme s'assit et répondit aux questions du menuisier, et tout fut bientôt convenu entre eux; l'ouvrier fut embauché pour le lendemain.

— A propos, lui dit Vauquelin au moment où il prenait congé, ne parlez pas ici de la Villette, cela ferait mauvais effet parmi les autres; dites que vous venez de Normandie, de Bourgogne, du Dauphiné, de la Beauce ou de la Brie, d'où vous voudrez, et que vous avez fait votre apprentissage chez votre père; vous êtes fils de maître et vous n'êtes pas encore compagnon. Souvenez-vous de tout cela; vous vous épargnerez des explications désagréables et peut-être de sots quolibets que vous ne souffririez pas. Voilà qui est dit, venez demain; on commence à six heures.

Brillat dit bonsoir au bourgeois et à la bourgeoise et sortit, fort content de cette première entrevue. Une fois dans la rue, il se trouva embarrassé de savoir où il passerait la nuit, ne voulant pas aller dans quelque mauvais garni où sa présence pendant une seule nuit pourrait donner de lui une mauvaise opinion ou le mettre en contact avec des gens qu'il devait éviter. Il eut l'idée de retourner à l'auberge où il avait dîné et de s'informer. Cette fois encore le hasard le servit : il retrouva là le compagnon charpentier auquel il avait passé le pot à eau; celui-ci le pilota, le présenta dans la maison même, où il y avait précisément une petite chambre vide depuis quelques jours. Le lendemain il se rendit à l'atelier, fut

installé à son établi, reçut le travail à faire, se mit à la besogne en homme qui sait son métier, et le même jour, prévenu tout bas par maître Vauquelin, il demanda aux autres ouvriers, en avouant qu'il ignorait les usages de Paris, à qui il devait verser la somme qui constituait ce qu'on appelle payer la bienvenue.

C'est ordinairement le plus ancien ouvrier de la boutique qui est chargé de cette perception, et lorsque plusieurs bienvenues forment une certaine somme, tous les ouvriers se réunissent un dimanche et dînent ensemble, sauf à ajouter chacun sa part, si la somme est insuffisante. Les choses se passèrent comme de coutume : on dîna dans un cabaret hors la barrière, dans une salle à part; on but, on chanta, on parla de choses sérieuses et on dit des joyeusetés; on traita tour à tour de politique, d'école de dessin linéaire, de livres d'architecture, de vieux châteaux dans lesquels se trouvaient de beaux morceaux de menuiserie, du chef-d'œuvre du devoir de Nantes, de celui non moins remarquable des compagnons de Lyon et des bons vins dégustés sur le tour de France. C'était tout un monde de choses inconnues qui s'ouvrait devant Jérôme, qui entendait cela pour la première fois et s'apercevait avec chagrin qu'il ne savait rien. Dans la maison de la Villette on lui avait enseigné à écrire, à calculer et à travailler, et ces trois choses, il les faisait d'une manière remarquable. Il n'avait pas la moindre notion d'histoire, de géographie ; il entendait parler à l'atelier, du roi, des chambres et des ministres; mais il était dans l'impossibilité de se rendre compte de leurs attributions, de leurs fonctions. Cette ignorance

s'explique parfaitement par la vie qu'il avait menée depuis la mort de sa mère jusqu'au jour où il avait rencontré Vernon, et par celle qui lui avait été imposée dans la maison de correction précisément pendant les années que la jeunesse consacre ordinairement à l'étude.

Il aurait eu besoin d'un guide capable de le diriger dans les études qu'il pouvait faire seul; mais où le trouver parmi les ouvriers de l'atelier? Et il ne connaissait personne en dehors de ceux avec qui il travaillait. Il lui aurait fallu un ami; mais à qui oser faire la confidence du passé, à qui oser avouer son ignorance? Il vivait fort rangé; sa santé était belle; on voyait de temps en temps poindre les saillies d'un esprit naturel et jovial, mais souvent aussi il s'arrêtait, retenait le mot prêt à partir, dans la crainte de dire une sottise qui eût été joyeusement raillée, et il se bornait à écouter, se permettant seulement de relever quelquefois les contradictions; mais c'était uniquement dans le but de s'instruire, de se former une idée exacte des choses, et nullement dans le but de critiquer; il n'y songeait pas.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis qu'il travaillait chez Vauquelin, lorsqu'il s'aperçut avec étonnement que d'autres ouvriers, qui n'étaient ni plus forts ni plus habiles que lui, recevaient cependant un salaire plus élevé. Ne pouvant comprendre le motif de cette différence, après avoir cherché vainement la solution de ce problème, qui le constituait à ses yeux dans un état d'infériorité, il aborda un soir franchement maître Vauquelin.

— Bourgeois, lui dit-il, est-ce que vous n'êtes pas content de mon travail ?

— Mais si, mon garçon, répondit le menuisier ; si je n'étais pas content, je vous l'aurais dit. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Mon Dieu, c'est tout simplement parce que Dauphiné la Tremblade, Bourguignon le Bon-Enfant, qui sont les derniers venus dans l'atelier et qui font le même travail que moi, ont cependant dix sous par jour de plus.

— Mon ami, reprit tranquillement Vauquelin, il n'y a peut-être pas dix menuisiers dans tout Paris qui vous eussent ouvert leur atelier, malgré tout ce que vous auriez pu leur dire ou leur promettre ; vous pouvez essayer encore si vous voulez, mais je ne vous le conseille pas, vous en souffririez certainement. Si vous croyez que cela ne vaut pas quelque chose...

Brillat se rappela tout à coup les paroles de Vernon lorsqu'il priait les juges de ne pas condamner un enfant ; le passé pesait sur lui et on en profitait. Frappé de ce qu'il regardait comme une injustice, il leva ses grands yeux sur le maître et lui répondit avec beaucoup de douceur :

— Je croyais que tous les ouvriers honnêtes étaient égaux devant l'établi.

— Bon ! s'écria Vauquelin en le regardant d'un air ébahi et haussant les épaules : bon ! en voilà encore un qui va se mettre ces idées-là dans la tête ; les jeunes gens sont fous, ma parole d'honneur, avec ces lubies !

L'égalité devant l'établi, je ne connaissais pas encore celle-là.

Toute discussion était inutile; Jérôme le comprit dès les premiers mots, se résigna et ne répondit rien. Le lendemain il revint à l'atelier, reprit ses travaux comme s'il ne se fût rien passé entre le maître et lui, et sans que Vauquelin fît la moindre observation. Cependant cette scène pesa longtemps sur le cœur de l'ouvrier, qui ne pouvait pas faire connaître la cause de sa tristesse, trop grande pour n'être pas remarquée.

Dans le milieu de l'année 1840, des bruits de guerre agitèrent l'Europe et particulièrement la France. La question de l'existence de la Turquie était de nouveau soulevée; cette fois cependant ce n'était pas l'empereur de Russie qui menaçait la capitale des Ottomans; il ne s'agissait pas de la reconstitution d'un empire grec; la lutte avait éclaté entre la race turque, dont le sultan est le chef, et la race arabe, dont Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte, s'était fait le représentant. Le pacha avait pris les armes contre son suzerain, dont il voulait démembrer les États, réclamant l'hérédité dans sa famille de la vice-royauté d'Égypte et l'adjonction de la Syrie à l'Égypte, c'est-à-dire voulant de vassal se faire souverain. La trahison de l'amiral turc lui avait livré la flotte ottomane envoyée contre lui. L'Europe était divisée sur la question: nous n'avons pas à examiner ici les intérêts des diverses puissances, bien que cela pût fournir un chapitre fort curieux; nous nous bornerons à constater les faits qui se lient à notre histoire. L'Angleterre et la Russie voulaient maintenir l'intégrité de l'empire ottoman; l'Au-

triche et la Prusse s'étaient jointes à elles, et toutes quatré avaient conclu un traité connu, depuis, dans le monde politique sous le nom de traité du 15 juillet 1840. La France, au contraire, avait embrassé la cause de Méhémet-Ali, avait encouragé ses prétentions, lui avait promis secours au besoin. Les deux flottes d'Angleterre et de France étaient pour ainsi dire en présence dans l'archipel grec; l'escadre française, commandée par le brave amiral Lalande, qui avait la confiance de toute la marine, était impatiente d'en venir aux mains, et l'amiral se croyait certain d'une première victoire.

Aux premiers bruits de guerre, un enthousiasme étrange éclata en France; les vieilles haines des deux peuples anglais et français, que l'on croyait éteintes par vingt-cinq ans de paix, ou du moins grandement amorties par des intérêts communs aux deux pays, firent tout à coup explosion. En Angleterre on se crut menacé d'une descente et on organisa, sur les points favorables à un débarquement, des milices destinées à défendre les côtes; en France, les jeunes gens couraient s'enrôler dans l'espérance de marcher contre les Anglais; on ne parlait que de venger Trafalgar et Warterloo; sur les théâtres des grandes villes on demandait aux acteurs la *Marseillaise*, et le public chantait le refrain, qui se répétait ensuite dans les rues.

Le commerce et l'industrie n'ont pas de ces enthousiasmes guerriers, quelque légitimes qu'ils puissent être; ils s'effrayent, au contraire, fort promptement de tout ce qui peut troubler leurs relations, et le premier résultat de cet effroi est la supension des opérations et des tra-

vaux. Ils ne partagent ni les haines nationales, fruit d'événements, de malheurs, de conquêtes, de défaites, essentiellement passagers, transitoires, enregistrés par les annales, mais que les peuples feraient bien d'oublier; ni les exaltations politiques, qui ne permettent pas toujours de juger sainement. Le commerce et l'industrie, conquérants à leurs façon, envahisseurs sans bruit, sans effusion de sang, mais non moins rivaux de l'industrie et du commerce des autres nations, ne voient sur la carte que des débouchés ouverts ou fermés : ouverts, ils veulent qu'on les leur maintienne; fermés, ils demandent qu'on les leur rouvre; les seules expéditions qu'ils sollicitent, qu'ils voient avec plaisir, sont celles qui escortent les navires marchands sur des côtes jusque-là inhospitalières. Ne leur dites pas combien on a brûlé de cabanes ou coupé de pieds d'arbres, dites-leur combien on a débarqué et vendu de ballots de marchandises, voilà ce qui leur importe.

Or, la paix laisse les passages libres, la guerre barre les chemins; cela suffit, le commerce et l'industrie sont pour la paix. Payez-la du prix que vous voudrez, ils acquitteront l'impôt sans mot dire, pourvu que les affaires soient prospères. La Tamise, pour eux, n'est pas un fleuve ennemi, c'est la route industrielle de la France à Londres, route sillonnée à l'allée et au retour de matières premières et de produits fabriqués; le Rhin, pour eux, n'est ni français ni prussien : c'est un cours d'eau qui, d'un côté, communique au Rhône et par lui à la Méditerranée, à l'Océan, aux canaux de l'intérieur; de l'autre au Danube, et par lui aux frontières de la Tran

sylvanie, à la Servie, à la Roumélie, à la Valachie, aux contours de la mer Noire, aux premières côtes d'Asie. Ils s'inquiètent peu que la Turquie soit démembrée; l'Egypte n'en est pas une dépendance, c'est une contrée qui échange ses produits avec ceux de la France; ainsi de tous les pays. Ils s'arrêtent donc aussitôt que la guerre menace et impose le chômage aux fabriques.

Si tout cela se comprend quand il s'agit du commerce extérieur, on ne se rend pas aussi bien compte de l'évolution identique de la consommation intérieure. Des hommes, des familles qui n'ont ni capitaux engagés dans le commerce, ni intérêts dans les entreprises de transport, restreignent aussitôt leurs dépenses, suspendent ou ajournent leurs constructions, ou les changements projetés dans leurs demeures. C'est un coup qui frappe tout, à peu près sans exception. La menuiserie ressentit l'atteinte aussi bien que les autres industries; les commandes suspendues, le travail devenu moins abondant, maître Vauquelin réduisit les salaires de ses ouvriers, comme il arrive toujours dans de semblables circonstances; ceux-ci acceptèrent la réduction sans murmurer, obéissant aux nécessités du moment, subissant les conséquences de l'ébranlement général.

Cependant la guerre n'éclata pas : la flotte française, retenue par des ordres supérieurs dans le port de Salamine pendant que la flotte anglaise bombardait Beyrouth et Saïde et s'en emparait sur les Égyptiens, fut rappelée à Toulon; M. Thiers lui-même fut sacrifié et remplacé aux affaires étrangères par M. Guizot, à la présidence du conseil des ministres par M. le maréchal

Soult; le gouvernement français abandonna son allié et se prépara à entrer dans l'alliance des quatre puissances, qu'on appelait alors le *concert européen*, et il adhéra en effet au traité constitutif du 15 juillet 1840 en juillet 1841.

Le commerce reprit peu à peu ses relations, le travail son activité; les commandes revinrent à l'atelier; mais le maître menuisier ne se hâta pas de reporter le prix de la journée au taux d'auparavant. Quelques murmures sourds commencèrent à circuler dans la boutique ; enfin les ouvriers réclamèrent tous ensemble, et Brillat avec eux, ne voulant pas séparer sa cause de celles de ses collègues. Vauquelin se fâcha, déclara qu'il n'entendait pas qu'on lui dictât des lois chez lui, et, regardant Jérôme, lui demanda si c'était lui qui avait poussé à ce mouvement et s'il désirait être traduit devant les tribunaux comme chef de coalition. L'ouvrier pâlit et se soumit; la pensée de la prison glaçait en lui toute idée de révolte, même contre ce qu'il regardait comme une injustice. Quelques ouvriers quittèrent la boutique, un à un, sous divers prétextes; Jérôme resta, dominé par la crainte de ne pas trouver de l'occupation ailleurs.

Vauquelin n'était cependant pas un méchant homme; il ne songeait pas à faire des profits illicites sur la journée de ses ouvriers; mais la loi d'alors avait montré tant de défiance des ouvriers, elle les avait si complétement livrés à ceux qui les occupent, elle punissait avec tant de sévérité une résistance légitime à des prétentions injustes, les magistrats cherchaient avec une loupe si grossissante, dans un accord assez naturel pour n'être pas com-

biné, une ombre de coalition, la prison s'était si souvent refermée sur des malheureux qui voulaient vivre en travaillant, que Vauquelin s'était habitué peu à peu, comme beaucoup d'autres, à dominer souverainement dans sa boutique, à abaisser, à relever les salaires, lorsqu'il le croyait juste, sans vouloir qu'on lui fît à cet égard des observations. Les divers Codes qui ont puni les coalitions dans l'industrie ont établi des peines suivant la qualité des délinquants, admettant ainsi implicitement que la coalition des ouvriers est plus coupable et doit être plus sévèrement réprimée que celle des maîtres. Ce principe, qui n'était pas posé, a été consacré par des interprétations et a conduit à une répression rigoureuse; des ouvriers furent accusés de coalition, emprisonnés, si plusieurs d'entre eux avaient voulu en même temps maintenir le taux du salaire ou en avaient demandé ensemble l'augmentation, bien qu'elle fût légitime. Il en est résulté que les maîtres se sont cru, sur la réglementation des salaires, un droit que la loi ne leur attribue pas, la fixation du prix de la main d'œuvre devant être le résultat d'un accord entre les deux parties.

Jérôme entra dès ce moment dans une nouvelle phase d'existence. Calculant parfaitement toutes les chances de sa situation dans la société, il se vit seul, bien seul, ets e crut condamné à cet éternel isolement. Si je veux entrer dans le compagnonnage, se dit-il, apporter aux autres ma part de protection et d'aide, et en recevoir également, au besoin, aide et protection, il faudra avouer la vérité, et peut-être éprouverai-je la douleur et la honte d'être repoussé par des hommes dont je suis digne d'être

le confrère et l'ami. Si, en ma qualité d'ouvrier, je suis blessé par les prétentions du maître, je me vois forcé de séparer ma cause de celle de mes camarades, je ne puis pas, comme eux et avec eux, soutenir mes droits à mes périls et risques, parce que si nous étions arrêtés et accusés de coalition, mon séjour à la maison de travail serait sûrement invoqué contre tous et pourrait avoir quelque influence sur la décision des juges. Puis, continuant cet examen avec un cœur navré : Qui puis-je fréquenter ? ajouta-t-il ; les autres ouvriers, dans leur réunion, parlent du pays, du père, de la mère qu'ils ont laissés, de leurs sœurs jeunes et belles, de leurs promises ou de leurs fiancées ; et moi, je n'ai pas de sœur, mon père m'a chassé, abandonné ; je n'ai point de camarades d'enfance, sinon ceux de la Villette que je ne connais plus ; il n'y a pas de croix sur la fosse de ma pauvre mère, ils ont tout changé au cimetière, et je ne sais où elle est dans cet ossuaire ; il n'y a rien au monde, qu'une tombe à Saint-Denis, qui me rappelle une amitié... Eh bien ! puisque je suis condamné à vivre à part, arrangeons ma vie du mieux possible !

L'ouvrier se trompait ; il était d'une loyauté à toute épreuve, travaillant avec courage sans songer à faire perdre au maître la portion de salaire qu'il avait réclamée sans l'obtenir, combattant par sa bonne humeur la révolte de sa pensée ; il était jeune, beau garçon, élancé, bien pris ; la franchise était peinte sur son visage ouvert, son langage était doux, jamais sali par une expression déshonnête ; Jérôme n'avait qu'à tendre la main pour trouver des mains amies, ouvrir les bras

pour y recevoir quelque jeune fille, parler et dire ses peines pour intéresser. Il ne le fit pas.

Le travail et l'étude furent les seules choses qui lui semblaient ne pas le repousser; il s'y livra avec ardeur. L'hiver était venu; un professeur de dessin avait eu l'heureuse idée d'ouvrir, à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, une école de dessin linéaire pour les ouvriers; il fit circuler des cartes dans les ateliers de menuiserie, dans les chantiers de charpentiers; les leçons se donnaient le soir; Jérôme y alla un des premiers et étudia le dessin moyennant six francs par mois. Ce maître était un vieil original, railleur, caustique, sachant par cœur tous les vieux ponts-neufs un peu malins, toutes les satires de Boileau, qui paraissait être son auteur favori; car il ne manquait jamais d'appliquer tout haut aux travaux de ses élèves les maximes de l'*Art poétique*.

Une ligne qui n'était pas tracée droit ou se tordait à l'extrémité, une courbe mal décrite, un trait qui avait la prétention d'être vertical et qui penchait, appelaient aussitôt l'application de quelques vers du poëte. Jérôme était enchanté, il acheta un Boileau à l'étalage d'un bouquiniste pour quelques sous. Ce fut là son premier maître; il le dévora dix fois avec un indicible bonheur; il y puisa l'amour des livres, du théâtre, de la poésie; l'épître sur le passage du Rhin le rendit confus sur son ignorance en histoire et l'amena à l'étudier; enfin, double service que l'écrivain a rendu à bien d'autres, Boileau donna de la rectitude à son jugement, de la concision à ses paroles, l'habitude du mot propre à son langage.

Quand le temps était beau, le dimanche matin était souvent consacré au culte pieux de la tombe de Saint-Denis; ilvenait là rêver à sa mère, causer avec le seul ami qu'il eût connu, épancher ses douleurs, s'il en avait, repasser dans sa pensée les joies de sa vie nouvelle, comme si Vernon, qui dormait sous le gazon, pouvait entendre les confidences de cette pensée et s'en réjouir avec lui. Puis des courses à travers la campagne entretenaient la souplesse et la force de ses membres. Les musées l'attiraient et avaient pour lui un très-grand charme; il éprouvait un bonheur étrange au milieu des tableaux, qu'il ne pouvait apprécier, mais qui insufflaient dans son esprit l'amour et le sentiment du beau. Il vivait d'une autre existence à travers ces statues, ces bas-reliefs qu'il animait; ce luxe du dimanche était devenu un besoin; il s'y sentait grandir, transformer, et souvent il rapportait dans sa petite chambre du Marais des plâtres gracieux achetés chez les mouleurs de son quartier et qui lui rappelaient les jolies choses admirées au Louvre.

On comprend qu'avec de pareils goûts Jérôme n'allait perdre ni son temps ni son argent au cabaret; le bruit qui y règne lui faisait mal; les rixes et l'orgie lui soulevaient le cœur de dégoût, et c'était d'ordinaire dans les scènes émouvantes des théâtres du boulevard qu'il allait chercher les distractions du dimanche soir. Il écoutait avec attention, se laissait aller à un rire franc lorsque la scène était gaie ou bouffonne, aux larmes lorsque les situations l'attendrissaient, ne pensant pas qu'il dût résister à ses sensations, venu là, au contraire,

pour s'y livrer sans contrainte, sans lutter contre elles. L'usage de la blouse n'était pas à cette époque aussi répandu qu'aujourd'hui; les ouvriers menuisiers et charpentiers portaient alors dans leurs travaux la veste de velours vert que l'on appelait quelquefois la *carmagnole*, mais sans aucune allusion politique; ce vêtement, qui serrait les bras et flottait sur les côtés, avait plus de grâce que la blouse, laissait voir le linge et comportait une certaine propreté; le gilet et le pantalon ne pouvaient pas être en lambeaux, puisqu'ils étaient visibles. Le dimanche, la veste était plus propre, plus neuve; quelques ouvriers la remplaçaient par une veste à basques très-courtes appelée veste de chasse, ou par la redingote marron, olive ou noire. Cette dernière était en minorité, et on disait volontiers de l'ouvrier qui la portait qu'il faisait *son monsieur*.

Brillat portait la veste ronde en velours les jours de travail; le dimanche, il était vêtu de la redingote noire; ce vêtement lui allait bien; dans les musées, dans les théâtres, il avait pris des allures de bonne compagnie et portait ses habits avec une certaine distinction qui avait charmé maître Vauquelin et sa femme, au fond excellentes gens, malgré les discussions avec les ouvriers. Il y a partout des hommes qui ne pouvant pas faire la dépense d'un habit neuf, l'achètent dans les bazars où l'apporte le besoin, parfois l'inconduite; Jérôme n'avait pas pu se faire à l'idée de mettre un vêtement porté par un autre; il préférait le payer un peu plus cher et en avoir plus de soin; ce n'est là qu'un mince détail, mais il peint l'homme et son exquise dé-

licatesse. A l'amour du théâtre, auquel il ne consacrait que le dimanche, à l'amour des musées, qu'il pouvait satisfaire sans dépense; à l'amour des livres achetés à si bas prix chez des bouquinistes de cette bonne ville de Paris, où tant de bibliothèques s'éparpillent, Jérôme joignait un autre amour, celui du tir au pistolet: il aurait aimé la chasse s'il avait pu s'y livrer, mais il n'y fallait pas songer. La détonation des armes lui plaisait, il aimait l'odeur de la poudre; il y avait alors sur le boulevard Beaumarchais, que ne bordaient pas de splendides maisons, un établissement assez fréquenté, et dont le premier garçon, excellent tireur, démontrait le tir d'une façon remarquable. C'est là qu'un dimanche matin Jérôme fit ses premières armes assez maladroitement, riant tout le premier de sa gaucherie, et demandant au garçon comment il fallait s'y prendre pour tirer un peu moins mal.

— Pardieu! dit le garçon, ça n'est pas bien difficile; vous viendrez un matin, de bonne heure, vous me payerez à déjeuner et je vous démontrerai ça.

— C'est dit, répondit Jérôme; à dimanche prochain.

Il fut exact au rendez-vous, déjeuna avec son maître et prit sa première leçon; depuis, il retourna au tir assez fréquemment et finit par être d'une force assez respectable.

En dehors des nécessités absolues de la vie, les dépenses de Jérôme se bornaient au théâtre, au tir, aux leçons de dessin et à l'achat de quelques livres.

Tout cela n'était pas très-considérable; il gagnait d'assez bonnes journées, n'allait jamais au cabaret, ne

faisait jamais de débauche, et ne pensait pas que le lundi dût être la suite ou le repos d'une orgie du dimanche ; ainsi, le lundi comme les autres jours il était exact à l'atelier. Cette exactitude au travail, les manières douces et polies de Jérôme, son langage facile se ressentant de ses lectures, furent remarqués de maître Vauquelin; mais un autre fait le frappa plus encore. On travaille ordinairement à la journée dans les ateliers de menuiserie; cependant il est certains travaux plus difficiles qui demandent des ouvriers plus habiles, de vrais travaux d'art, que les pratiques payent naturellement plus cher qu'un travail ordinaire, et qui sont donnés aux ouvriers à prix fait. C'est ce qu'on appelle travailler *aux pièces*. Les ouvriers, encouragés par l'espoir d'un bénéfice fort légitime, récompense de leur habileté, salaire d'un savoir qui ne s'acquiert pas sans peine, les ouvriers travaillent avec plus d'énergie, et arrivent à augmenter le prix de leur journée. Tout le monde s'en trouve bien : l'ouvrier habile qui a gagné davantage, le maître à l'atelier duquel de beaux travaux donnent de la réputation.

Or, maître Vauquelin s'aperçut que Jérôme, soit qu'il travaillât à ses pièces, soit qu'il travaillât à la journée, déployait toujours la même activité et le même talent. Il s'était cru dans son droit en abaissant les salaires, en attendant son heure pour les relever, en menaçant les ouvriers de la police correctionnelle, lorsqu'ils avaient réclamé d'un commun accord, il voulut être juste en élevant le prix de la journée pour Jérôme; mais, ne voulant pas exciter de jalousie, il retint de temps en

temps le jeune ouvrier, au moment où il allait sortir avec les autres, pour achever une pièce qui pressait.

Brillat avait une assez belle écriture, orthographiait correctement, grâce à ses études, calculait vite et juste: il avait suivi avec assiduité le cours de dessin linéaire pendant tout l'hiver, avait très-bien profité des leçons du professeur, qui, enchanté d'un élève qu'il pouvait citer, lui avait, par-dessus le marché, appris à toiser les ouvrages de menuiserie, ce qui, du reste, n'est pas difficile, puisqu'il ne s'agit que des surfaces. Vauquelin, en voyant un jour son ouvrier tracer une épure sur une planche, écrire les dimensions, les calculer et lui présenter le tout, le regarda entre les deux yeux et hocha la tête avec satisfaction.

— Eh! eh! dit-il, vous ne m'aviez pas dit cela; vous dessinez bien, vous avez une belle main, vous calculez vite, ça vous ferait-il plaisir de venir de temps en temps, le dimanche matin, me relever quelques comptes et déjeuner avec nous?

— Certes, maître Vauquelin, je ne demande pas mieux, répondit Jérôme, tout fier et tout ému en même temps.

— Voyez-vous, reprit le menuisier, je n'ai pas toujours le temps; ce travail ennuie la bourgeoisie; puisque ça vous va, c'est dit; nous compenserons cela.

Dès ce jour, le prix de la journée de Jérôme fut augmenté d'un quart, il fut chargé de la direction d'une partie des travaux; il devint une sorte de contre-maître.

Il fallait que Vauquelin eût une grande confiance en Jérôme pour l'introduire ainsi dans son intérieur, lui

montrer ses livres, lui faire connaître le nom des personnes pour lesquelles il travaillait, le prix des marchandises et le prix des travaux exécutés. Il arrive quelquefois, en effet, que des ouvriers mis au courant des affaires de leur patron profitent des connaissances qu'ils puisent dans ses livres de compte, des relations nécessairement établies entre eux et les pratiques, pour enlever celles-ci à leur bourgeois, en offrant des rabais sur les prix, et s'établissent au détriment de celui qui a eu en eux une confiance trop grande. Pour éviter ce danger, les menuisiers font eux-mêmes leurs écritures ou ont des teneurs de livres étrangers à leur profession. Jérôme savait tout cela; aussi éprouva-t-il une joie très-grande en comprenant qu'il avait gagné la confiance, presque l'amitié de maître Vauquelin. C'était en réalité un bien précieux pour cette âme isolée, sensible à toutes les impressions.

CHAPITRE VI

Pendant que le malheureux Vernon s'éteignait au dépôt de mendicité dans un sombre désespoir, Louise voyait tomber de son front la couronne d'épouse qu'elle avait rêvée, s'enfuir tous les songes de bonheur qu'elle avait caressés. Son amour, sa beauté, sa douceur, l'observation rigoureuse de ses devoirs de mère, ne la sauvèrent pas de l'abandon. Beaunoir avait continué à fréquenter cette pauvre société d'hommes inutiles qui n'ont d'autre occupation que leurs plaisirs, d'autre dieu que leurs passions, bien qu'il ne leur ressemblât pas complétement. L'enjouement, le hardi langage, les folies des jeunes femmes qu'il voyait avec ses amis l'avaient dégoûté de Louise, devant laquelle il se sentait inférieur, mais ne lui avaient pas fait négliger le soin de ses affaires; il avait accru la fortune laissée par son père, et il songeait à l'augmenter encore.

Dans un court voyage qu'il avait fait à Bordeaux, il avait vu chez un négociant avec lequel il était en relation et chez lequel il avait été reçu, une jeune fille dont la beauté l'avait frappé, dont la fortune le fit rêver. Dès ce moment la perte de Louise fut résolue. Léon la connaissait trop bien pour n'être pas persuadé qu'elle ne consentirait pas à une séparation; qu'elle la subirait, mais n'y adhérerait jamais, à quelque prix que ce fût. Lui faire une proposition de ce genre, ce serait amener des explications, des scènes, provoquer des larmes qu'il verrait couler; son égoïsme se révoltait à l'idée d'un spectacle pénible, souverainement ennuyeux; il résolut d'agir brusquement. La bonne spécialement chargée du soin de l'enfant allait le promener, quand il faisait beau, dans les allées du Jardin des Plantes, quelquefois seule, quelquefois avec sa maîtresse. Il arrivait aussi de temps en temps que Léon venait les y rejoindre, jouait avec son enfant qu'il affectionnait alors beaucoup, puis revenait avec lui et sa mère à la maison.

Un jour la bonne vit arriver au Jardin des Plantes, où elle était avec l'enfant, son maître qui lui remit une lettre en lui recommandant de la porter immédiatement à son adresse et de retourner ensuite auprès de sa maîtresse. Cela était si simple, si naturel, que la bonne ne conçut pas le moindre soupçon; mais à peine fut-elle sortie du jardin par la grille de la place Walhubert pour gagner le pont d'Austerlitz, que Léon quitta le jardin par la petite porte qui ouvre sur le boulevard de l'Hôpital, à l'extrémité de la rue de Buffon, et monta dans une voiture de place qui se dirigea rapidement vers la barrière

d'Italie. La voiture s'arrêta à quelques lieues de Paris et revint vide, tandis que Léon et son enfant prenaient place dans la diligence de Paris à Lyon par le Bourbonnais et arrivaient quatre ou cinq heures après dans une campagne où ils étaient attendus par des parents de Léon; parents peu riches, pour qui la présence de l'enfant serait un bienfait et non une charge.

Deux jours après, Léon quittait lui-même la campagne, laissant son fils aux soins de ses parents, et se dirigeait sur Bordeaux, d'où il allait passer en Espagne, où il avait à s'occuper d'une affaire importante de ponts à construire et de mines à mettre en exploitation. A Bordeaux, il revit la jeune fille, cause innocente d'une catastrophe inévitable, mais il se garda bien de la demander en mariage; il voulait attendre que Louise eût disparu, que son fils fût oublié par ceux qui auraient pu donner des renseignements; pas un mot de lui n'instruisit Louise de sa résolution, il l'abandonna sans s'occuper de son avenir, sans se demander s'il y avait pour elle autre chose que la prostitution ou la mort.

Les mères comprendront les inquiétudes, puis les angoisses, enfin les douleurs poignantes de la pauvre femme voyant arriver le soir, la nuit, le lendemain, sans revoir ni son fils ni son mari, interrogeant cent fois sa domestique incapable de lui donner le moindre renseignement, envoyant partout, courant elle-même dans les maisons où, sans rien révéler, elle espérait apprendre quelque chose.

Beaunoir avait tout préparé avec une grande habileté pour cacher, pendant quelque temps du moins, son sé-

jour à Louise; il avait, depuis deux mois, loué un petit appartement dans la rue Saint-Lazare, près du chemin de fer de Versailles, et y avait installé un employé chargé de recevoir la correspondance, les visiteurs, de montrer les plans, les devis, les projets des entreprises; Louise l'ignorait; confinée dans son intérieur, elle s'était aperçue que les visites décroissaient; mais comme Léon passait plus de temps hors de chez lui, elle pensait que ses affaires avaient pris un autre cours. Elle fit tous les efforts imaginables pour retrouver les traces de son fils, mais n'y parvint pas; tout ce qu'elle put apprendre, c'est que Beaunoir était en Espagne et qu'il avait un bureau rue Saint-Lazare; elle lui écrivit à ce dernier domicile, pensant avec raison qu'on lui ferait parvenir sa lettre, mais elle n'obtint pas de réponse. Elle avait quelques amies, femmes de grands industriels, de capitalistes avec lesquels Léon était en relation d'affaires; on ne saurait peindre tout ce qu'elle souffrit quand ces jeunes dames, ignorant ce qui s'était passé, lui demandaient des nouvelles de son enfant et de son mari. Elle réussit à cacher sa douleur à quelques-unes; les autres la devinèrent sans la comprendre; bientôt on sut que Mme Beaunoir avait vendu ses chevaux, sa voiture, renvoyé ses domestiques; les visites devinrent plus rares. Enfin, un jour on ne la trouva plus dans son appartement de l'île Saint-Louis, qu'elle avait quitté sans laisser son adresse. Les meubles les plus beaux, les tentures, les glaces, avaient passé de son appartement chez un revendeur; Louise vivait de ces débris, incapable de travailler, absorbée par ses courses, ses démarches infructueuses, ses

chagrins. Elle arriva ainsi aux derniers degrés de la misère, mais préférant mourir que de chercher dans un nouvel amour, ou plutôt dans une nouvelle liaison, les moyens de soutenir son existence.

Quant à Beaunoir, il n'avait pas quitté l'Espagne, où ses affaires prospéraient; en correspondance directe avec le négociant de Bordeaux, il parlait souvent dans ses lettres de la jeune fille qui l'avait si vivement frappé, laissait percer vaguement ses intentions encore enveloppées de nuages. Cependant le négociant comprit, en parla à sa femme, qui s'en ouvrit à sa fille. Celle-ci ne dissimula pas que M. Beaunoir lui paraissait très-bon, très-aimable, qu'elle s'était aperçue de l'effet qu'elle avait produit sur lui, et que s'il agréait à ses parents, elle n'éprouverait aucun éloignement pour ce mariage; mais elle mit pour condition que l'on prendrait des renseignements sérieux et que, sans paraître comprendre les insinuations de M. Beaunoir, sans y répondre, sans y faire allusion en aucune manière, on attendrait une demande formelle, positive. La mère approuva complétement cette ligne de conduite et le négociant bordelais la suivit de point en point.

Beaunoir manœuvrait avec adresse : dans les lettres qui suivirent celle où il avait laissé percer ses désirs, il donnait des détails sur ses connaissances, sur ses liaisons; il citait les personnes honorables qu'il voyait le plus souvent, les maisons qu'il fréquentait le plus assidûment; en un mot, il indiquait, sans en avoir l'air, les familles auprès desquelles on pourrait obtenir des renseignements sur sa fortune, sa conduite, ses habitudes

depuis qu'il était en Espagne. Cette affectation à ne jamais parler de Paris où il était né, où il avait presque toujours vécu, n'échappa point à la famille du négociant, qui lisait les lettres en commun, c'est-à-dire à trois, car le négociant n'avait qu'une enfant, et s'il était très-disposé à ne pas gêner une inclination fort honorable, il tenait essentiellement à faire tout ce qui dépendrait de lui pour assurer le bonheur de sa fille. Enfin, quand Léon crut avoir parfaitement disposé le terrain, il demanda de la manière la plus pressante et dans les termes les plus flatteurs, la main de la jeune fille. Le négociant bordelais partit le jour même pour Paris, emmenant sa fille et chargeant sa femme de répondre à M. Beaunoir que, son mari étant absent pour quelques jours, elle le priait d'attendre son retour, lui seul pouvant décider dans une affaire de cette gravité. La dame écrivit; sa lettre était des plus polies, pleine de bonnes paroles, presque encourageante, tant cette famille était bien disposée et soupçonnait peu les antécédents de Léon.

Le négociant, en arrivant à Paris, se rendit chez un capitaliste intéressé comme lui dans l'affaire des ponts d'Espagne, amenant avec lui sa fille, qui fut immédiatement présentée à la jeune femme du Parisien. Ils furent engagés à dîner pour le jour même et, pendant que les deux industriels parlaient d'affaires, les deux femmes devisaient de mariage, d'amour, de famille, de toutes ces charmantes choses qui peuvent occuper l'esprit d'une belle jeune fille et d'une belle jeune femme. La Parisienne était une des dames qui s'était liée avec Louise; le mystère dont Beaunoir avait cru s'entourer

avait été bientôt percé, les domestiques renvoyés avaient parlé, la bonne des mains de laquelle Léon avait pris l'enfant s'était tout naturellement présentée chez les amies de sa maîtresse pour demander une place et, malgré les recommandations de Louise, avait tout raconté. On avait très-bien compris qu'un homme n'agit pas ainsi avec sa femme, et la jeune Parisienne, bien qu'elle aimât Louise et la plaignît de tout son cœur, ne pardonnait pas à M. Beaunoir de l'avoir mise en rapport avec sa maîtresse.

Pendant que le négociant de Bordeaux apprenait l'origine de la fortune de Léon, c'est-à-dire la faillite scandaleuse de Beaunoir père, sa fille était instruite de tout ce qui concernait Louise, de l'abandon cruel dont elle avait été victime, de l'enlèvement et de la disparition de l'enfant dont la mère n'avait pu retrouver les traces. Ces révélations foudroyantes produisirent leur effet; le dégoût succéda aux dispositions favorables, et quelques jours après le retour à Bordeaux du père et de la fille, Beaunoir reçut en Espagne une lettre très-froide, presque dure, qui renversait de fond en comble ses espérances, et ne lui permettait pas de revenir sur ce sujet. Il comprit que des renseignements qu'il aurait voulu faire prendre en Espagne étaient venus de Paris, et loin de rentrer en lui-même, de songer à adoucir le sort de la malheureuse Louise, il s'emporta contre elle, qui l'empêchait de contracter un brillant mariage. Quelques mois après, la jeune Bordelaise était demandée par un riche armateur de Bordeaux et l'épousait sans donner un regret ni un souvenir à Léon.

On se souvient que Jérôme, fidèle au culte pieux du

cimetière, allait de temps en temps faire une visite à la tombe de Saint-Denis, où reposait le vieux Vernon; par un beau dimanche du mois de mai 1841, la longue allée d'arbres qui traverse la plaine Saint-Denis se parait de ses premières feuilles, les fleurs commençaient à s'épanouir dans les champs, les oiseaux gazouillaient dans les branches pour saluer le printemps dans leur langue mystérieuse et pleine d'harmonie; Jérôme arrivait à pied par la route, léger, paré, serré dans sa redingote noire et le cœur rempli de ce baume inconnu qu'y versent les premiers beaux jours. Le retour des fleurs, la tiédeur de l'air, le vent du midi soufflant dans les cheveux et échauffant l'imagination, le gazon vert après de longs mois de neige et de pluie, suffisent souvent à la jeunesse, heureuse à si peu de frais. A peine arrivé dans la grande rue, le menuisier acheta un beau bouquet de roses destinées à la tombe qui en avait été privée depuis l'automne; car les ouvriers ne sont pas assez riches pour acheter les fleurs coûteuses de l'hiver. Il tourna à gauche de l'église, descendit par une pente assez douce vers le lieu de repos et franchit la grille. Il marchait à travers la végétation luxuriante de cette terre fertile et atteignait à un carrefour du cimetière en même temps qu'une femme pâle, maigre, proprement mais pauvrement vêtue de deuil, dont les pas défaillaient, qui ne marchait pas, mais se traînait, y arrivait par une allée opposée.

Dans ces jardins de la mort, dans ces asiles où la douleur qui survit vient pleurer sur la poussière de ceux qui ne sont plus, les visiteurs font peu attention les uns aux autres, car chacun apporte sa peine. Jérôme passait, l'âme

émue, sans rien dire; mais en voyant les fleurs qu'il portait à la main, fraîches, à peine épanouies, les yeux de cette femme se ranimèrent et brillèrent d'un étrange éclat; elle jeta sur les roses un indicible regard de convoitise et de douleur poignante, et un soupir sortit convulsivement de ses lèvres tremblantes. Il y avait dans ce regard, si rapide qu'il eût été, tout le souvenir d'un beau passé qui s'était enfui, tout le tableau de l'abaissement présent. Jérôme, sans comprendre ce qu'exprimait le regard de cette femme qu'il ne connaissait pas, devina seulement la misère qui n'avait pas une fleur à donner à une croix, et soudain, sans rien dire, par une touchante inspiration, il partagea son bouquet en deux et lui en présenta poliment la moitié. Elle saisit les fleurs avec vivacité, tout à la fois rougissant, pleurant et balbutiant un remercîment qui ne sortait pas de sa bouche. Tout cela fut rapide comme la pensée, et Jérôme, attristé, suivait de l'œil cette pauvre femme, cherchant vers quelle tombe elle allait se diriger, lorsqu'il la vit avec effroi s'agenouiller sur celle de Vernon, vers laquelle il allait lui-même; il fit rapidement quelques pas, se plaça devant la malheureuse, regarda avec épouvante sa figure décharnée, puis se recula en murmurant :

— C'est impossible!

Cette femme ne vit rien du trouble de Jérôme, n'entendit rien; elle était à genoux, ses larmes coulaient et de sa bouche sortaient des mots entrecoupés de sanglots :

— Adieu... adieu... je vais mourir aussi... Pardonne... pardonne-moi, mon père!

Brillat se rappelait vaguement les paroles de Vernon

lorsqu'il avait raconté devant le tribunal le rapt de Louise ; ce qui avait le plus impressionné l'enfant, c'était la vengeance léguée au fils par le vieux père. Lors de la scène du boulevard, tout préoccupé de son père qu'il venait de reconnaître, il n'avait vu ni Beaunoir, ni Louise, ni la voiture d'où elle s'était élancée. Ses souvenirs confus bourdonnaient dans sa tête, il ne pouvait en croire ses yeux.

Louise, après avoir pieusement baisé la croix de pierre à laquelle les roses avaient été péniblement attachées, voulut se relever ; mais sa faiblesse était si grande que, malgré ses efforts, elle ne pouvait y parvenir. Jérôme, ému de pitié, s'approcha, la releva et la fit asseoir sur une pierre sépulcrale élevée de quelques pouces, en murmurant :

— Louise, pauvre Louise !

Mais dans ces paroles il y avait un doute, une sorte d'interrogation.

Louise leva sur lui ses yeux mourants :

— Qui donc êtes-vous, dit-elle, vous qui savez mon nom et qu'un souvenir ramène sur cette tombe ?

— Je suis un ami, reprit tristement l'ouvrier. Mais... pourquoi mourir, vous si jeune ?

— La misère nous demande-t-elle notre âge pour nous tuer ? dit la malheureuse avec amertume.

— La misère ! s'écria Jérôme tout bouleversé, ne sachant s'il rêvait ou s'il entendait réellement ; la misère !

— Oui... j'ai faim... voilà deux jours... dit Louise en faisant un horrible effort, arrachant les mots de sa poitrine.

Le jeune homme frémit, les douleurs du passé s'estampèrent soudain dans sa pensée.

— Elle aussi! murmura-t-il, elle a faim! Comme moi, le jour où j'abordai son père... comme son père, le soir où il voulait mourir! Cet affreux supplice ne finira donc pas! nous le subirons donc tous, les uns après les autres!

Il aida Louise à se lever de la pierre sépulcrale sur laquelle elle était assise, la força de s'appuyer sur son bras, et, soutenant sa marche, sortit lentement du cimetière avec elle, mesurant ses pas sur les pas de la pauvre enfant. Celle-ci le regardait avec étonnement, ne sachant ce qu'il voulait faire, obéissant à l'impulsion. Un quart d'heure après, ils arrivaient aux premières maisons de la ville.

— Bien! dit Jérôme, je vois ce que je cherche; encore un peu de courage, redressez-vous et dissimulez autant que possible votre faiblesse afin qu'on ne s'aperçoive de rien.

Elle obéit sans comprendre d'abord; mais bientôt il entra avec elle dans une auberge dont l'enseigne de fer-blanc, portant un beau Saint-Denis vêtu d'or et de pourpre, reluisait au soleil; il la fit asseoir, jeta un coup d'œil rapide sur les fourneaux, choisit ce qu'il voulait et commença à distribuer à Louise des aliments, les lui découpant, les lui présentant petit à petit, avec intelligence, dominant ses sensations, maîtrisant le choc de ses idées. Lui-même, pour encourager son convive, pour ôter à son action, aux yeux de l'aubergiste et des étrangers attablés autour d'eux, toute apparence de secours, lui-

même partageait le repas de Louise et y faisait honneur avec un appétit de vingt ans.

La nuit était venue, il fallait songer à la retraite, et les deux convives n'étaient pas sans quelque embarras vis-à-vis l'un de l'autre; ils gardaient le silence depuis un moment, ne sachant comment cette journée allait finir. Ce fut Brillat qui le rompit le premier.

— Habitez-vous Saint-Denis? demanda-t-il à Louise.

— Non, monsieur, j'habite à Paris, rue du Temple.

— Vous arriviez lorsque je vous ai rencontrée?

— J'arrivais; je suis partie dès le matin, je me suis traînée comme j'ai pu sur la route, me reposant contre les arbres.

— Vous ne pourriez pas faire de nouveau ce chemin à pied, nous allons prendre la voiture, et, si vous le voulez, je vous reconduirai chez vous.

— Que vous êtes bon, monsieur! reprit Louise. Mais c'est bien vous qui, depuis la mort de mon père, apportiez des fleurs sur sa tombe?

— C'est moi, répondit Brillat avec tristesse.

— Je voyais ces fleurs, et je me demandais qui pouvait prendre soin du tombeau d'un homme que tous avaient abandonné de son vivant.

Le menuisier hocha la tête, leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin qu'il aurait consolé les derniers jours du vieillard s'il eût été libre, mais il garda le silence. Louise continua :

— J'ai cru un moment que mon frère était revenu d'Afrique, que j'allais le revoir; je me suis informée, on n'a pas de nouvelles de lui.

Ces derniers mots furent prononcés avec un accablement profond ; il semblait que Louise dît adieu à une dernière espérance. Jérôme redoutait une explication; il avait senti les mains de sa compagne brûlantes, il voyait ses yeux animés par la fièvre, il avait hâte de la reconduire chez elle, où on pourrait lui donner les secours dont elle aurait besoin; il l'emmena et ils prirent place dans le coupé d'une diligence qui faisait alors le service entre Paris et Saint-Denis, et qui existe encore aujourd'hui, malgré la concurrence des omnibus et du chemin de fer du Nord. Ils étaient assis à côté l'un de l'autre, Louise dans le coin, tous deux gardant un morne silence, abîmés dans leurs réflexions. C'est ainsi qu'ils traversèrent la plaine, la Chapelle et arrivèrent à la station, dans le faubourg. Jérôme offrit son bras à la jeune femme; elle s'y appuya et ils se rendirent dans la rue du Temple, dans la demeure de Louise, au quatrième étage.

L'ouvrier menuisier, qui n'était pas habitué au luxe des appartements, qui se souvenait de la Villotte, de l'auberge enfumée où il prenait ses repas, de la boutique de Vauquelin, frémit cependant et sentit par tout le corps une sueur froide lorsque, à la lueur vacillante et douteuse d'une lampe de fer-blanc, il put voir l'affreux réduit de la malheureuse femme, née au milieu de la richesse, habituée à l'élégance, à la somptuosité. Des murs nus et tachés, dont le besoin avait un à un arraché tous les objets dont ils avaient été ornés. Il n'y avait qu'une chaise, une seule, dont la paille s'échappait. Ni linge, ni armoire, ni meubles, ni ustensiles de ménage,

rien de ce qui est impérieusement nécessaire, rien qui indiquât ni le travail ni l'oisiveté, rien. On sentait là une désolation implacable qui avait enlevé jour par jour jusqu'au dernier débris qui avait sans doute fourni un dernier morceau de pain. Il ne restait pas même un de ces petits miroirs valant à peine quelques centimes et que les femmes les plus pauvres gardent encore dans leur plus grande détresse, par un instinct impérieux de coquetterie. On comprenait qu'une femme tombée à ce degré de misère disait vrai quand elle parlait de mourir.

Jérôme était anéanti; Louise tremblait, travaillée par la fièvre ; son estomac, déshabitué d'une nourriture substantielle, ne pouvait assez promptement digérer les aliments qu'elle avait pris. Le sommeil pouvait seul la remettre ; Jérôme pensa que c'était le moment de se retirer.

— Il faut vous mettre au lit, dit-il à Louise avec un accent plein de timidité et de pudeur ; je vais vous quitter, je reviendrai demain. Et cherchant dans la pénombre une porte qui conduisît à une autre chambre : — Venez, ajouta-t-il, je vais vous aider à aller jusqu'à votre lit : où est-il ?

Louise, à ces mots si simples, parut sortir de sa torpeur ; on voyait une vive émotion sur son visage, dans ses yeux largement ouverts, sur ses lèvres tremblantes ; rassemblant ses forces, elle étendit la main vers l'angle le plus obscur de l'appartement :

— Là ! dit-elle avec une sublime résignation.

Jérôme s'approcha de l'endroit qu'elle lui indiquait et

vit avec une profonde pitié un peu de paille brisée recouvrant à peine le carreau; il n'y avait ni matelas, ni draps, ni couverture; rien qu'un peu de paille. Il sentit une larme mouiller ses yeux; mais il l'essuya rapidement du revers de sa main pour cacher son émotion à Louise; puis, se retournant vers elle :

— Prenez courage, lui dit-il, cette nuit sera la dernière que vous passerez de la sorte; je ne suis qu'un ouvrier, mais je n'abandonnerai pas la fille de mon ancien ami; je reviendrai demain; adieu, et, encore une fois, courage!

Il se retira; Louise se leva, l'éclaira de sa lampe jusqu'à ce qu'elle eût entendu son pied quitter la derniere marche de l'escalier, puis rentra. En posant sur la cheminée sa lampe, elle aperçut une petite somme d'argent que Jérôme y avait placée sans être vu.

— L'aumône! s'écria-t-elle le cœur navré, l'aumône!

Elle souffla sa lambe, s'assit sur la paille, puis croisant ses deux mains sur sa poitrine, elle s'étendit sur le côté en disant :

— Mon Dieu, que votre volonté soit faite!

CHAPITRE VII

Dans la journée du lendemain, Louise reçut, avec un billet de Jérôme, ce qui était strictement nécessaire au plus modeste ameublement; tout était propre et en bon état, sans être neuf, et sortait évidemment de ces grands bazars où se recueillent et se restaurent les meubles laissés par les vieillards qui s'en vont, par les jeunes fous qui se ruinent, ou vendus par les malheureux qui donnent pour un morceau de pain, dans les jours de chômage, ce que le travail a péniblement conquis dans les jours d'activité. C'était la pauvreté secourant la misère.

Le menuisier vint le soir, après la journée; Louise rougit en le voyant; elle le remercia avec effusion, mais elle était embarrassée, timide; elle ne savait rien de lui, ignorait quel triste lien l'avait attaché à son père et n'avait appris son nom que par le billet du matin. De son

côté, ainsi que nous l'avons dit, Brillat n'avait entendu parler d'elle qu'une fois, et il était trop jeune pour comprendre les mystères d'un âge plus avancé que Vernon révéla au tribunal ; il était en outre trop frappé de son propre malheur pour y prêter une grande attention ; il ignorait complétement l'existence de l'enfant de Louise. Ce ne fut qu'après avoir trouvé la jeune femme au cimetière, sur la tombe où il venait prier, que les vagues souvenirs d'un temps déjà bien éloigné vinrent se retracer plus exactement dans sa mémoire et qu'il se rappela le nom de la malheureuse.

— Comment vous trouvez-vous aujourd'hui, après cette triste journée ? demanda Jérôme avec intérêt.

— Mieux, beaucoup mieux, monsieur, je vous remercie, répondit Louise ; mais pourquoi toutes ces dépenses ? Je n'ai pas besoin de cela pour mourir.

— Mais pour vivre ? dit vivement Jérôme.

— Vivre !... vivre ! reprit la jeune femme avec désespoir ; oh ! oui, je voudrais vivre ; il est cruel de finir si jeune...

Son visage était inondé de larmes ; elle les essuya, et releva la tête avec courage :

— Vous ignorez qui je suis, quels événements m'ont jetée dans l'affreuse position où vous me voyez, vous ne me connaissez pas, il est juste que vous sachiez comment vous placez vos bienfaits.

— Je sais, ou du moins je comprends, dit Brillat, qui voulait lui épargner l'humiliation d'un récit ; il vous a abandonnée...

— Oui, monsieur, répondit Louise douloureusement.

Puis elle ajouta avec une énergie dans laquelle se révélait un peu de doux orgueil : Il n'y avait plus pour moi que la prostitution ou la mort... j'ai choisi la seconde... elle a été bien lente; mais les approches en sont cruelles, terribles, et hier j'ai manqué de courage en vous disant ce que je souffrais. Pardonnez à une femme d'avoir hésité au moment suprême.

— Je n'ai rien à pardonner, dit Jérôme d'une voix triste, moi aussi j'ai souffert la faim.

Mais aussitôt, chassant des souvenirs pénibles, il s'efforça de redonner du courage à cette âme brisée que la misère avait conduite à l'oubli de ses devoirs, mais qui gardait dans sa chute un profond sentiment d'honneur, qui eût mérité l'estime de tous, la considération générale, si Beaunoir eût été un honnête homme et l'eût épousée. Jérôme n'ignorait pas quelle démoralisation règne parmi les jeunes ouvrières sur lesquelles leurs parents ne veillent pas avec sollicitude, combien sont entraînées par leurs camarades de travail, à quelles sollicitations elles sont en butte chaque soir en rentrant de leurs ateliers; il entendait les autres ouvriers parler de leurs conquêtes, de leurs faciles amours; il voyait des jeunes filles les attendre à la fin de la journée et changer d'amant avec facilité, à la suite d'une discussion, d'une jalousie, ou tout simplement par caprice ; et une femme qui préfère la mort à ce genre de vie méritait à ses yeux, par cela seul, quelque considération. Mais ce qui influait le plus sur l'esprit de Brillat, c'est qu'il reportait toujours sa pensée sur lui-même; certain de n'avoir jamais fait de mal ni de tort à personne, il ne pou-

vait pardonner à la société la séquestration qui avait pesé sur lui pendant quatre ans, et il était assez disposé à attribuer à l'ordre social tous les maux qui se produisent dans la société ; sous l'empire de cette idée, il regardait Louise comme une victime et non comme un ange déchu. C'est en exprimant ces pensées avec beaucoup de délicatesse, en se servant de termes incapables de blesser même un ange coupable d'une chute involontaire, qu'il essaya de relever cette malheureuse à ses propres yeux. Il parvint ainsi à lui redonner de l'énergie, à ramener l'espérance dans son cœur. Toutefois ses souffrances étaient trop récentes, elle avait vu la mort de trop près, la veille même, pour se laisser aller longtemps à des abstractions ; elle aborda nettement la question matérielle de la vie.

— Vous m'avez sauvée hier, lui dit-elle, vous m'aidez aujourd'hui ; vous me relevez de la prostration où j'étais ; il faut maintenant que le travail pourvoie à mes besoins, et qui me donnera de l'ouvrage ?

— Que savez-vous faire ? répondit Jérôme ; de quoi pouvez-vous sérieusement vous occuper ?

Louise raconta comment elle avait appris l'état de tailleuse après la ruine de son père, ajoutant qu'elle avait continué depuis, mais pour elle seule, par distraction, par une sorte d'orgueil d'enfant, à s'occuper de travaux de ce genre et qu'elle croyait être devenue assez bonne ouvrière.

— Vous voyez bien que j'ai raison, dit Brillat, et que vous pouvez vivre honorablement de votre travail ;

mais, permettez-moi cette question, pourquoi n'y avoir pas pensé plus tôt?

— Je l'ai voulu, répondit Louise, mais le désespoir m'avait brisée, et je n'ai su à qui m'adresser pour obtenir du travail; je ne pouvais en demander qu'aux personnes que je connaissais, avec lesquelles j'avais vécu sur un pied d'égalité, qui toutes me croyaient mariée; je n'ai pas eu la force de leur faire un aveu qui m'humiliait et me faisait déchoir à leurs yeux. Folle de douleur, j'ai vendu pièce à pièce tout ce que j'avais, j'ai végété ensuite avec quelques sous de pain par jour, sans avouer à personne ma misère... jusqu'à hier.

Elle s'arrêta un moment, suffoquée par ses larmes; puis elle reprit :

— Maintenant que j'ai contracté une dette envers vous, monsieur, maintenant que vous m'avez donné du courage en me parlant de mon père, je vais travailler, je travaillerai. Serez-vous assez bon pour achever ce que vous avez commencé en m'aidant à me procurer de l'ouvrage, sans rien dire de ce que vous savez, sans parler de mes peines passées, en me présentant comme une ouvrière, comme la fille d'un ami?

Jérôme promit de faire, à cet égard, tout ce qu'il pourrait. Mais soudain la réflexion vint refroidir son beau zèle, et il comprit qu'il serait fort embarrassé pour remplir sa promesse. Il ne connaissait que la femme qui lui louait sa chambre, celle qui tenait l'auberge où il mangeait, et la femme de maître Vauquelin. Pour des motifs faciles à comprendre, il n'aurait voulu produire Louise ni dans son auberge, ni dans son hôtel, ainsi

qu'il appelait en riant son garni; c'eût été la décourager du travail dès les premiers jours. Le cercle de ses connaissances se rétrécissait singulièrement; il ne restait en réalité que Mme Vauquelin à qui il pût s'adresser. Quant à Louise, elle était complétement inconnue dans le quartier et dans la maison qu'elle habitait. Jérôme n'avait pas le choix des moyens, il promit de parler à la femme du menuisier, et il se retira.

Dès le lendemain, avec l'argent que lui avait laissé Jérôme, Louise achèta des ciseaux, des aiguilles, du fil, se mit à tailler des patrons dans du papier, à préparer enfin ses outils et sa main.

Brillat roula son thème dans sa tête toute la journée, et le soir il aborda Mme Vauquelin avec assez d'embarras.

— Bourgeoise, lui dit-il, je voudrais vous demander quelque chose...

— Qu'est-ce que c'est?

— Vous allez peut être me rire au nez et trouver que pour un homme je me mêle d'affaires qui ne sont pas de ma compétence.

— D'abord, reprit Mme Vauquelin, je ne vous ai jamais ri au nez et j'ai eu pour vous beaucoup d'amitié... et peut-être plus que vous ne pensez.

— Bourgeoise, répondit vivement Jérôme avec une visible émotion, j'ai bien vu que vous avez toujours été bonne pour moi et je ne m'y suis pas trompé; quand maître Vauquelin m'a donné ses comptes à faire et m'a pris pour contre-maître, j'ai compris que c'était à vous que je devais cela; aussi, voyez-vous, je vous suis bien

dévoué, et si jamais l'occasion se rencontre, je le prouverai bien.

— Eh bien ! mon ami, racontez-moi ce que vous avez à me dire.

— Voilà, reprit l'ouvrier ; vous avez de temps en temps besoin d'une tailleuse, j'en connais une qui ferait votre affaire et vous me feriez bien plaisir si vous vouliez l'occuper.

— Votre maîtresse, Brillat ?

— Non, bourgeoise, non ; je n'ai pas de maîtresse. J'ai vu cette demoiselle avant-hier pour la première fois, au cimetière de Saint-Denis, sur la tombe de son père, un bien honnête homme qui est mort bien malheureux, et pour lequel j'ai gardé une vive amitié.

— Elle est probe ?

— Si elle suit les leçons de son père, vous pouvez être sûre d'elle.

— Eh bien ! c'est bon ; aussitôt que j'aurai quelque chose à faire, je vous prierai de me l'envoyer.

— Merci, bourgeoise ; mais c'est que, voyez-vous... l'ouvrage ne va pas fort pour elle en ce moment... et... ça presse un peu.

— Ah ! je comprends ; je préparerai demain ce qu'il me faut, envoyez-la jeudi.

Jérôme poussa un soupir de joie ; puis, prenant congé de la bonne Mme Vauquelin, il alla porter cette nouvelle à Louise qui la reçut avec bonheur.

Le surlendemain, Louise arriva chez le menuisier de bonne heure, se mit à l'œuvre et s'acquitta de son travail avec un goût qui frappa Mme Vauquelin ; celle-ci,

qui avait l'intention de l'occuper seulement deux ou trois jours, la garda toute la semaine suivante, ne voulant pas, disait-elle, laisser échapper l'occasion de se faire faire des robes par une aussi bonne ouvrière. Louise était douce, complaisante, un peu timide, un peu dépaysée dans un monde qu'elle ne connaissait pas, et Mme Vauquelin ne fut pas longtemps à deviner une profonde douleur et une femme déclassée; mais elle respecta son secret, ne demanda pas à Jérôme la moindre explication. Elle fit plus, elle prôna son ouvrière, montra à ses amies les robes qu'elle lui avait faites, et, comme c'était le moment où l'on prépare les vêtements d'été, Mlle Vernon se trouva bientôt engagée pour une série de journées assez longue chez les connaissances de Mme Vauquelin et chez quelques-unes des pratiques de son mari.

Le plus difficile était fait. Louise ne conservait pas la moindre espérance relativement à Beaunoir, elle n'attendait plus rien que d'elle-même, mais elle aspirait à travailler chez elle, à se faire un atelier. Elle quitta son affreuse chambre du quatrième et descendit à l'étage au-dessous, où elle prit un tout petit appartement qu'elle meubla peu à peu avec goût, mais non avec luxe. Du jour où elle put recevoir chez elle les personnes qui l'occupaient, le travail y abonda; elle commença à aller moins souvent en journée, puis elle n'y alla plus du tout; puis enfin elle eut assez d'occupation pour prendre une apprentie.

La transformation ne s'accomplit pas sans larmes, sans regrets, sans retours douloureux sur le passé, dont la vie

avait été si différente de la vie actuelle, mais enfin elle s'accomplit et fut complète. Le jour où Louise put rendre à Jérôme ce qu'il avait dépensé pour elle fut un jour de bonheur pour tous deux : pour elle, qui s'acquittait honorablement ; pour lui, qui la voyait plus heureuse.

Du moment où Mlle Vernon reconnut que son labeur fournirait largement à ses modestes besoins, une douce joie entra dans son âme, la sérénité enveloppa son cœur ; la transformation de l'esprit était opérée, la transformation matérielle commença. Sa santé s'améliora ; peu à peu ses grâces naïves reparurent sur son frais visage. Elle rétrogradait dans la vie, se dépouillait de la vieillesse anticipée qui l'avait enveloppée un moment. Elle secouait son linceul. Il y a dans la jeunesse de si puissants germes !

Le souvenir de son enfant mêlait seul un chagrin secret à ses joies nouvelles. Dans l'état de misère où l'avait réduite l'abandon, elle avait compris qu'il serait inutile de s'adresser aux tribunaux, que les juges ne donneraient pas un enfant à une femme qui n'avait aucun moyen d'existence ; lorsque sa position fut devenue meilleure, elle consulta un avoué qui lui conseilla prudemment de se taire et d'attendre, parce qu'un procès aurait pour elle un fâcheux retentissement et ne servirait qu'à faire un piédestal à Beaunoir, assez généreux pour ne pas abandonner l'enfant en même temps que la mère. Au surplus, Léon était en Espagne, et une action en justice n'était guère possible dans ces conditions. Louise dut dévorer ce chagrin et réprimer les élans de son amour maternel.

Par un sentiment de pudeur que l'on comprendra, même après sa faute, Louise ne parlait jamais à Jérôme de l'homme qui l'avait trompée, jamais de son enfant; elle n'avait pas osé l'associer aux recherches qu'elle faisait pour découvrir l'asile où Léon l'avait caché; car elle ne supposait pas qu'il l'eût emmené en Espagne, où il n'aurait pu être qu'un embarras pour lui. Mais elle était impuissante à rien découvrir. Brillat, de son côté, par un sentiment de respect, de commisération pour le malheur, ne faisait jamais allusion au passé; les seuls mots prononcés par lui sur ce sujet l'avaient été le lendemain de la première rencontre, lorsqu'il avait dit à Louise : « Oui, je comprends, il vous a abandonnée. » Celle-ci le croyait instruit de tout, et, en réalité, Jérôme ne savait pas même le nom du séducteur, que Vernon avait obstinément refusé de nommer devant le tribunal, et il ignorait l'existence de l'enfant.

Jusqu'à ce moment, où il vit Louise matériellement plus heureuse, Jérôme avait été fort assidu; il venait assez fréquemment passer ses soirées auprès d'elle qui travaillait: lui, essayant de se montrer joyeux pour distraire la pauvre femme de ses chagrins; elle, se montrant gaie, par une sorte de reconnaissance, pour laisser croire qu'elle souffrait moins, pour qu'il pût s'applaudir de ce qu'il avait fait. Alors elle chantait quelquefois, d'une voix pure, les chansons de son jeune âge, se reportant par la pensée vers un temps meilleur, cachant soigneusement les souvenirs douloureux que ces chants éveillaient parfois. Le dimanche, ils se trouvaient de temps en temps vers le soir au cimetière, et quelquefois

Jérôme, qui n'avait pas renoncé aux seuls délassements qu'il aimât, la conduisait à l'un des théâtres du boulevard où ils mêlaient leurs larmes dans les scènes pathétiques du drame. Quand l'affiche n'avait pas de tentation pour eux, ils erraient dans la campagne, suivaient les bords du canal, qui sont fort jolis hors de Paris, devisant de mille sujets, ne parlant jamais d'un passé triste pour tous deux, ne songeant ni l'un ni l'autre à sonder les mystères de l'avenir. Louise avait de l'instruction, Jérôme un esprit prompt à saisir, à juger, et ces conversations avaient un charme puissant pour tous deux.

Mais quand il la vit plus forte contre la douleur, plus attachée à la vie que son travail lui faisait plus douce, Brillat crut devoir rendre ses visites plus rares; plus d'une fois il ne vint pas aux muets rendez-vous de la tombe de Saint-Denis, et il offrit moins souvent des distractions qui étaient devenues une sorte d'habitude.

Louise s'aperçut bien vite de ce changement dont elle ne devinait pas le motif, dont elle n'osait pas demander la cause; elle pensa que Jérôme craignait de la faire causer, de la compromettre par ses assiduités, elle lui en sut gré; mais, absorbée dans des pensées vagues, indéfinies, sans trop se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle déposait son dé sur sa table à ouvrage, piquait son aiguille à sa robe, se mettait à sa fenêtre aérienne d'où son regard, plongeant dans la rue populeuse, cherchait une forme connue, la taille élancée, svelte, la démarche légère de l'ouvrier. Puis, sans compter le temps qu'elle avait passé là, elle revenait presque avec tristesse reprendre son ouvrage, épiant le bruit des pas dans l'es-

calier, écoutant sonner l'heure à l'horloge de l'église voisine, jusqu'à ce que l'heure lui apprît qu'il ne viendrait pas.

De son côté, plusieurs fois Jérôme, en quittant l'atelier, s'était dirigé vers la demeure de Louise; puis, tout rêveur, fâché contre lui-même, il hésitait, et près d'arriver, se demandait tout haut : Pourquoi faire? Alors il se détournait, prenait une autre direction, et, malgré lui, revenait, passait et repassait dans la rue, levant la tête et devinant Louise à la fenêtre, grâce à la lumière de l'intérieur; et il retournait à son logis, mécontent et souffrant.

Louise entrait dans une phase tout à fait nouvelle, il s'opérait en elle une métamorphose; ce n'était plus la maîtresse de l'homme riche, vêtue avec une recherche luxueuse, parée de ces mille riens que la mode invente chaque jour pour satisfaire de charmants caprices, portant des diamants au bracelet qui serrait sa fine manchette de dentelle, des diamants dans ses cheveux, les epaules couvertes d'un riche cachemire. Ce n'était plus la malheureuse du cimetière, pâle, exténuée, mourant de faim, sous le dernier misérable lambeau qui lui restait de sa splendeur passée, manquant de linge, couchant sur un peu de paille éparpillée sur le carreau nu, quêtant une fleur pour la jeter en dernier adieu sur la tombe de son père. Du faste oublié, rien ne restait; de la profonde misère, tout avait disparu. Louise était une ouvrière jeune, dont la robe gracieusement coupée dessinait une taille pleine d'élégance et de souplesse, dont le pied s'encadrait mignonnement dans une étroite bot-

tine; ses joues avaient refleuri et leur doux éclat se mariait admirablement à de beaux yeux noirs dont le blanc était légèrement teinté d'azur et qui avaient une grâce expressive sous des sourcils noirs d'une courbe des plus pures. Des cheveux qu'eût enviés une Espagnole, bien plantés, bien soignés, tombaient sur un col flexible et un peu brun, ensemble qui donnait à sa beauté quelque chose de vigoureux sans nuire à la grâce.

Les hommes et les femmes, quel que soit leur rang dans la société, la manière dont ils y sont classés, subissent l'influence de l'éducation, des manières, du langage; la supériorité qui en résulte est peut-être la seule qui soit vue sans jalousie. Élevée avec soin, Louise avait une conversation attachante que rendaient plus agréable un esprit mûri à l'école du malheur, une voix douce, affectueuse, et une extrême réserve; elle était d'une probité sévère dans toutes ses relations de travail; aussi avait-elle bientôt gagné la confiance de toutes les personnes qui l'occupaient, et l'amitié sincère de quelques-unes. Ses affaires prospéraient; déjà elle avait quelques ouvrières et songeait à organiser un plus grand atelier.

Jérôme, qui n'avait d'abord éprouvé pour Louise qu'une pitié profonde excluant toute autre pensée, qui n'avait songé qu'aux moyens de l'arracher à la misère, s'aperçut un jour avec émotion d'une transformation dont il n'avait pas compté les phases. Il avait conduit Louise à Versailles, où jouaient les grandes eaux. Pour la première fois depuis son abandon, sa misère, celle-ci revoyait ces bois délicieux, ces magnifiques jardins, ces statues, ces galeries, toute cette grandeur qui frappe et

émeut l'imagination ; elle était heureuse, enjouée, légère comme une gazelle, puis passait tout à coup d'un de ses caprices d'enfant à une rêverie mêlée de souvenirs, et alors, appuyée sur le bras de Jérôme, elle n'osait pas le regarder ; le passé revenait à son esprit et l'oppressait ; car Versailles avait été, dans un autre temps, sa promenade favorite.

Comme ils quittaient le tapis vert pour prendre une des allées, un de ces jeunes gens, frelons de l'amour, qui, dans les promenades publiques, s'attachent du regard à la première jolie femme qu'ils rencontrent, se posa en Apollon devant eux, cambra sa taille, se donna de petits airs, les suivit, les devança, plongeant sur la jeune femme des regards qu'il essayait de rendre expressifs, lui envoyant à la dérobée de gracieux sourires. Fatigués de ce manége, ils franchirent la grille du côté de Trianon et s'engagèrent dans l'un des chemins du bois ; le frelon les suivit en chantonnant une romance assez insolente dans la circonstance.

Jérôme sentit battre son cœur ; la jalousie y entrait avant qu'il se fût douté que l'amour y était entré. Ce fut un éclair ; l'émotion qu'il éprouva fut poignante, il jeta à Louise un regard profond, interrogateur, plein tout à la fois de crainte et d'amour : elle comprit et répondit avec un accent de vérité qui ne laissait aucun doute :

— Je ne le connais pas.

Jérôme, rassuré, la tête haute, marcha droit vers ce personnage ; à son air décidé, celui-ci vit qu'il n'avait plus rien à faire là et il disparut dans le bois, comme

pour achever un petit bouquet de fleurs des champs déjà commencé.

Le reste de la journée se passa dans une sorte de ravissement; le cœur s'était ému, l'amour s'était révélé; sans se dire un mot de ce qu'ils éprouvaient, sans aveu, sans explication, ils s'étaient parfaitement devinés. Mais lorsque chacun d'eux fut rentré dans sa solitude ordinaire, ils réfléchirent sur ce qui s'était passé, sur leur situation, ils virent clair dans leur cœur, et leurs pensées n'étaient rien moins que joyeuses. Brillat n'avait jamais songé à être pour Louise autre chose qu'un ami désintéressé: une femme qui, jeune et belle, pouvait se résoudre à mourir de faim donnait de sa vertu une idée qui ne permettait pas de coupables espérances; au surplus, sérieusement honnête, il aurait cru outrager la mémoire du vieillard et manquer à un devoir sacré en demandant le prix d'un bienfait. Comprenant alors combien il l'aimait à son insu, il réfléchissait, il craignait que Louise, devenant sa femme, se souvînt du luxe, qui avait duré longtemps, beaucoup plus que la misère, qui avait été passagère. L'idée qu'il pourrait épouser une jeune fille pure et dont le cœur n'eût pas été défloré par un premier amour se présentait à son esprit; mais, défiant de lui-même, il s'exagérait le malheur de sa position. Quelle famille voudra me recevoir, m'adopter, moi qui n'ai point de famille? se disait-il douloureusement; quel père voudra me donner sa fille quand, pour recommandation, je lui dirai mon séjour de quatre ans dans une maison de correction? Et, s'animant peu à peu, il exhalait son chagrin en reproches amers contre la so-

ciété. Puis, reportant toutes ses pensées vers Louise : Qui sait, disait-il encore, si son premier amour est bien éteint, si elle n'établirait pas de comparaison entre le simple ouvrier et l'homme du monde, si elle ne reverra pas cet homme?... Comment elle supporterait avec moi les mauvais jours?... Et son esprit flottait incertain, indécis.

Louise, de son côté, regardait le passé avec tristesse; elle ne regrettait pas celui qui l'avait si indignement abandonnée, elle le maudissait de ce qu'il lui avait ravi son enfant, de ce qu'il l'avait trompée, de ce qu'il mettait entre elle et un honnête homme une fatale barrière. Égarée et non corrompue, elle avait suivi celui qui devait être son époux, lorsque, impuissante à pourvoir à ses besoins, frappée par le sort, elle avait entendu cet homme lui peindre toutes les douleurs de la misère qui commençait à l'assaillir, lui représenter une fuite comme le seul moyen de décider sa famille, à lui, à consentir à un mariage disproportionné sous le rapport de la fortune. Maintenant, instruite par l'expérience, elle comprenait l'inanité des promesses qui l'avaient séduite, tous les mensonges, toute l'infamie de Beaunoir; elle ne l'aimait plus. Elle comparait la conduite de l'ouvrier qui l'avait secourue par souvenir de M. Vernon avec celle de l'homme pour qui l'existence d'un enfant n'avait pas été un lien assez puissant, et la comparaison était favorable au menuisier. Jeune et belle, l'aisance avait relevé son cœur de la prostration, comme le travail avait relevé sa vie de la misère. Elle sentait que les facultés qui poussent tous les êtres à la recherche du bonheur n'étaient pas

éteintes en elles, et, désormais, adoptant sans retour sa vie présente, elle était invinciblement entraînée vers Jérôme. Aussi souffrait-elle quand il était moins assidu; elle se laissait aller à la pensée qu'il en aimait une autre; parfois aussi l'idée qu'il la méprisait entrait dans son esprit et alors elle souffrait d'une double torture : elle redoutait le mépris et elle était jalouse.

La journée de Versailles lui avait persuadé qu'elle était aimée; mais le passé se dressait entre elle et Jérôme; mais son enfant...

Un événement inattendu vint, au milieu de ces hésitations, changer la position de l'ouvrier.

Un dimanche matin, maître Vauquelin, sa femme et Jérôme, après avoir relevé et inscrit les travaux de la semaine, préparé les comptes à remettre, déjeunaient tous trois en causant des affaires de la boutique et des affaires du pays. Le déjeuner terminé, Brillat se levait, lorsque Mme Vauquelin jeta un coup d'œil à son mari.

— Ah! oui, s'écria maître Vauquelin; Brillat, restez donc encore un moment : femme, donne-nous donc une vieille bouteille.

Brillat se remit à sa place, Mme Vauquelin apporta la bouteille, le maître menuisier la déboucha, en vida dans les trois verres, et, au fumet qui s'en exhala, on sentit qu'en effet le vin était vieux, et si les grandes affaires se traitent en buvant d'excellent vin, l'affaire dont il allait être question devait être importante.

— Jérôme, reprit le menuisier après avoir dégusté son vin avec une satisfaction évidente, je vous ai fait dans ma boutique une assez bonne position, la bourgeoise y a

aidé et vous a vivement soutenu, parce que nous avons reconnu que vous êtes un honnête garçon. Vous m'avez bien secondé, vous n'avez pas cherché à me prendre mes pratiques pour travailler à votre compte, comme le font beaucoup d'autres; vous avez toujours pris les intérêts de la maison.

— Mais, bourgeois, du moment que j'avais votre confiance, c'était mon devoir.

— Sans doute, mais tous ne font pas de même. Je commence, voyez-vous, à n'avoir plus trente ans, Mme Vauquelin commence de son côté à s'ennuyer de rester toujours ici, où elle n'a pas grand plaisir; nous avons envie de nous retirer dans une petite campagne que j'ai achetée; nous n'avons pas d'enfant, et j'ai mis dans ma tête de vous céder ma boutique si l'affaire vous convient.

Brillat était tout ému de cette offre, à laquelle il était loin de s'attendre, et d'une perspective à laquelle il n'osait pas songer. Le rêve de tous les ouvriers est la maîtrise, c'est-à-dire la possession d'un atelier, le travail à son compte; mais il était trop jeune encore pour avoir entrevu la possibilité de le réaliser.

— Bourgeois, dit-il à Vauquelin, ce que vous me proposez là est bien beau, mais la boutique est bonne, et je n'ai pas de quoi la payer.

— Bah! bah! reprit le vieux menuisier, nous estimerons le bois, vous savez les prix, puisque vous tenez les livres, nous estimerons les outils, ce qu'ils valent dans leur état actuel, nous mettrons quelque chose pour la clientèle, nous ferons une cote mal taillée et vous payerez à la longue; je ne vous demande pas de billets à ordre,

je ne vous prends pas à la gorge, je vous donnerai du temps, que diable! je sais ce que c'est que d'être ouvrier.

— Si c'est comme ça, ma foi, je ne demande pas mieux! dit Jérôme.

— Oui, continua le menuisier, je me suis établi de la même manière: le fonds m'a été cédé par le maître chez lequel je travaillais, Bourguignon la Prudence, un rude compagnon dans son temps, je le vois encore quelquefois aux assemblées. Vous êtes mon meilleur ouvrier, comme j'étais le sien, suivant lui; je lui ai parlé de vous; quand même, il est payé depuis longtemps; il ne voudrait pas voir tomber la boutique, c'est lui qui l'a fondée et il s'intéresse à sa prospérité. Vous savez mieux écrire et mieux chiffrer que moi, elle ne dépérira pas entre vos mains. Est-ce convenu? Touchez là!

Brillat mit sa main dans celle de maître Vauquelin en signe d'adhésion.

— Vous faites là un trait que je n'oublierai de ma vie, lui dit-il avec effusion.

— Nous verrons à mesurer les bois et à estimer les outils cette semaine, puis nous passerons nos conventions sur le modèle des miennes, reprit le vieux menuisier.

Ils allaient quitter la table après avoir cordialement trinqué.

— Un moment, dit Mme Vauquelin, jai aussi quelque chose à vous dire, bien entendu que vous n'en prendrez que ce que vous voudrez.

— Ah! c'est vrai, dit le maître en souriant, je n'y pensais plus, la bourgeoise a aussi ses recommandations à faire; ça la regarde, ce n'est pas de mon ressort.

— Voyez-vous, Brillat, reprit la femme du menuisier avec l'accent d'un amour maternel et avec une bonhomie charmante, débiter son bois, aligner sa plinthe, varloper son panneau, puis toiser son ouvrage, comme vous savez faire tout cela, c'est fort bien, mais ça ne suffit pas. Quand vous serez dehors pour acheter vos bois, ou chez la pratique pour prendre vos mesures ou ajuster l'ouvrage, il faut quelqu'un pour garder la boutique, répondre au monde, vendre les copeaux et le petit bois, veiller à ce que tout soit en ordre, faire le dîner et le lit, raccommoder les chemises, et pour ça il faut vous marier : il n'y a pas de bonne boutique s'il n'y a pas une femme.

Jérôme, qui avait cherché vainement où Mme Vauquelin en voulait venir, et ne s'attendait pas à cette conclusion, devint rouge comme une cerise, hocha la tête, fit claquer sa langue contre son palais et poussa un soupir.

— Allons, allons, ajouta Mme Vauquelin, à qui rien n'était échappé, je vois que vous n'aurez pas de peine à trouver ce qu'il vous faut.

— Ah! dit Jérôme avec un nouveau soupir, il y a le pour et le contre; elle est bien belle, je l'aime, je ne lui ai rien demandé, je ne lui ai rien promis, je crois que je suis aimé, mais, mais, mais... il y a des choses! Tenez, bourgeoise, voilà.

Et ces derniers mots accusaient un grand effort.

Alors l'ouvrier raconta sans détour ce qu'il savait du passé de Louise, la rencontre du cimetière, ce qu'il avait fait pour la fille de son vieil ami, les circonstances qui avaient fait naître l'amour, les motifs qu'il avait d'hésiter.

— Il faut voir ailleurs, dit maître Vauquelin, tranchant d'un mot la question.

— Cela est grave, en effet, ajouta sa femme, il faut réfléchir et ne rien précipiter. Ecoutez, Brillat, Mlle Vernon a de l'ouvrage à me rendre cette semaine, je causerai avec elle, je l'engagerai à dîner pour dimanche prochain, nous ne serons que nous quatre, je verrai et je jugerai : mais jusque-là, promettez-moi de ne lui parler de rien, autrement je ne m'en mêle pas.

— Bourgeoise, vous êtes trop bonne, dit Brillat, je vous promets de ne pas lui en souffler mot.

Jérôme tint parole, et le dimanche suivant tous quatre se réunirent chez le menuisier, sans que Louise pût se douter de l'examen dont elle allait être l'objet. Le dîner fut animé par la gaieté de maître Vauquelin et de sa femme, et le soir, les convives sortirent de Paris pour se promener, formant deux groupes à quelque distance l'un de l'autre, devisant de l'avenir à des points de vue différents : les hommes parlant de travaux, des perfectionnements de l'art, des scieries mécaniques qui accélèrent le travail et diminuent la perte du bois, des nouveaux modes de placage, clinquant qui remplace le solide, le vieux menuisier apportant dans la conversation l'acquit d'une longue expérience, Jérôme l'ardeur d'un jeune homme à essayer des choses nouvelles, les deux femmes ne parlant ni d'étoffes, ni de modes, ni de coutures, mais perdues dans un monde idéal, dans les pensées qui touchent aux affections du cœur, dans les sphères vaporeuses de l'amour.

CHAPITRE VIII

Le lendemain de cette soirée qui décida du sort de Jérôme et de Louise, Vauquelin, sa femme et le jeune ouvrier se retrouvèrent après la journée dans l'arrière-boutique.

— Eh bien! bourgeoise, dit Jérôme avec une certaine anxiété, vous avez causé avec Mlle Vernon, vous avez jugé, qu'en dites-vous?

— Mon ami, dit Mme Vauquelin avec gravité, à tout péché miséricorde. Mlle Louise a été entraînée par la misère, qui lui était inconnue, par l'inexpérience, par un espoir qu'elle était fondée à voir se réaliser, puisqu'il existait des projets de mariage antérieurs à la ruine de son père, mais elle est honnête, elle a pour vous une grande estime, elle vous aime, elle sera sage et fidèle, soyez-en sûr, et sera une bonne ménagère. Elle a de l'esprit, de l'instruction; les personnes qui viennent cau-

ser de l'ouvrage qu'elles commandent aiment à trouver des ouvriers intelligents ; la confiance s'établit plus vite ; si on a de l'activité, de la probité, comme vous en avez toujours montré tous les deux, on prospère, et sur ses vieux jours on peut se reposer et vivre tranquilles.

Maître Vauquelin, sans rien penser de défavorable à Louise, sans rien articuler contre elle, ne partageait pas l'optimisme de sa femme. En sa qualité d'homme, il croyait fermement qu'un brave garçon, bien tourné, bon ouvrier, à la veille de s'établir, pouvait facilement trouver une fille qui n'eût rien à se reprocher, comme il disait dans son simple langage. Il sortit avec son ouvrier, et lui fit à ce sujet d'assez longues observations ; il laissa même entrevoir qu'il serait disposé à faire des démarches auprès des maîtres menuisiers, ses confrères, qui avaient des filles à marier, si Jérôme jetait son dévolu sur l'une d'elles.

Mais Brillat était amoureux ; les pensées de mariage avaient germé, les paroles de Mme Vauquelin étaient arrivées à point pour donner plus de vivacité à sa passion ; il demanda quelques jours de réflexion pour répondre aux propositions de maître Vauquelin. Puis il revit Louise ; elle l'aimait, elle avait compris ou du moins entrevu la vérité. Sa reconnaissance pour l'ouvrier était profonde, son attachement était sincère ; elle manifesta l'une et l'autre, sans le vouloir, par entraînement, heureuse d'un amour qui la réhabilitait ; et le mariage fut décidé.

Brillat, qui, depuis la scène du faubourg Saint-Denis, n'avait jamais entendu parler de son père, dont le con-

sentement lui était nécessaire, en vertu de la loi, pour contracter mariage, s'adressa aux tribunaux, fit constater l'absence en prouvant l'abandon réel dont il avait été victime. Le mariage fut célébré; maître Vauquelin et un jeune architecte qui avait pris Jérôme en amitié, dans ses fréquents rapports avec lui, furent les témoins du menuisier; Louise eut pour témoins les maris de deux dames pour lesquelles elle travaillait. Quelques jours après les mariés prirent possession de la boutique u menuisier, maître Vauquelin et sa femme se retirèrent à la campagne, à quelques lieues de Paris, en faisant promettre à Jérôme et à Louise de venir les voir quelquefois le dimanche.

Louise transporta son atelier de tailleuse de la rue du Temple dans une pièce qui touchait à l'arrière-boutique, pièce qui fut louée à cet effet, et dont on peut voir encore aujourd'hui les fenêtres basses et barraudées à l'entrée de la rue de Thorigny, presque en face de la rue de la Perle. Avec ce double élément de succès, les affaires du jeune ménage furent bientôt des plus prospères. Relevée à ses yeux, régénérée, et par l'amour qu'elle avait inspiré et par celui qu'elle ressentait, Louise était laborieuse et dévouée, digne de la bonne opinion que Mme Vauquelin avait conçue d'elle. Tout le passé était oublié dans le bonheur présent, abîme comblé et sur lequel croissent des fleurs.

Bientôt père d'un charmant petit garçon, dans les traits duquel il croyait retrouver ceux de M. Vernon, Jerôme s'enivra des douces joies de la paternité ; il était bon, expansif, ne grondant jamais, travailleur assidu.

Le petit enfant avait été mis en nourrice dans le village près duquel s'était retiré maître Vauquelin, et la femme du menuisier reportait avec bonheur sur l'enfant l'amitié toute maternelle qu'elle avait éprouvée pour Jérôme. Elle et son mari avaient gardé le silence le plus absolu sur ce qu'ils savaient, en sorte que Louise était entourée de la considération générale. Rien enfin ne manquait au bonheur du jeune ménage.

Les jours passent vite quand ils sont heureux, et offrent à l'historien peu de choses à raconter. Trois ans après leur mariage, Jérôme et Louise se promenaient, un soir, sur le boulevard du Temple, du côté du Jardin-Turc, causant avec abandon, aussi heureux qu'aux premiers jours, aussi amoureux que jamais, lorsque Jérôme sentit le bras de sa compagne frémir et le serrer comme dans un mouvement d'effroi ; lui-même, sous cette pression de Louise, éprouva une sensation indéfinissable, tant elle fut rapide ; électricité parcourant, agitant, occupant à la fois et dans la même seconde toutes les parties d'un corps, résultat visible d'une puissance mystérieuse qui échappe encore à l'analyse.

Etonné et craignant quelque danger pour sa compagne, Jérôme la regarda pour savoir ce qui avait produit ce mouvement: elle était impassible, marchait tranquillement, sans paraître songer à autre chose qu'au plaisir de la promenade ; seulement elle baissait les yeux ; il promena ses regards autour de lui, et ne vit rien qui pût expliquer ce spasme nerveux d'une si étrange puissance ; la foule passait comme à l'ordinaire, le gaz brillait, les théâtres, du côté opposé, ouvraient

leurs portes au public, personne ne semblait s'occuper de Louise ni de lui, qui s'en allaient bras dessus bras dessous comme deux amants, et le menuisier ne put pas se douter qu'un drame douloureux venait de se nouer.

Le soir, il trouva Louise un peu triste et préoccupée; mais comment s'en inquiéter? Elle lui parut plus aimable encore; il y avait dans ses paroles, dans ses caresses, l'expression ardente de la volonté qui la liait invinciblement à lui, comme la protestation d'une fidélité qui ne se démentirait jamais; le lendemain Jérôme n'y pensait plus; mais il n'en était pas de même de Louise; si le frisson avait parcouru ses veines, si elle était triste, c'est qu'après six années remplies par les événements que nous avons vus se dérouler, par de si longues souffrances que le bonheur couronnait enfin, après des années d'absence, d'abandon, d'oubli, son regard venait enfin de rencontrer le regard de Léon Beaunoir, et qu'elle avait senti menacés son bonheur, ses joies, son honneur peut-être, la tranquillité et le bonheur de son mari.

Dans ce regard qui s'était croisé avec le sien elle avait vu autre chose que de l'étonnement et de la curiosité, elle avait baissé la tête sous un souvenir pénible.

En effet, le mandataire de la société des ponts d'Espagne avait terminé les opérations dont il avait été chargé, et, après un séjour de six années dans les diverses provinces espagnoles, durant lesquelles il avait réalisé des bénéfices considérables, il était revenu à Paris, tout occupé de ses grandes affaires industrielles et pas le moins du monde de ses anciennes amours. L'affaire de Bordeaux l'avait vivement froissé; mais le temps avait

passé là-dessus et fermé la plaie. Très-bien posé par sa fortune, par la manière brillante dont il avait mené les négociations espagnoles, il ne songeait qu'à tâter le terrain, préparer de nouvelles opérations; puis si, entre une usine à gaz et une ligne de fer, il trouvait une riche héritière, rien ne l'empêcherait de contracter un brillant mariage.

Dans ces dispositions, il essaya de renouer ses anciennes relations dans le cercle des personnes sérieuses qu'il voyait avant son absence ; il fut accueilli avec distinction par les hommes comme un industriel capable ; mais, à son grand étonnement, il ne trouva chez les dames qu'un visage glacial. Quelques-unes d'entre elles, soit malignité, soit désir de connaître des faits sur lesquels on leur avait donné des renseignements incomplets, lui demandèrent des nouvelles de sa charmante jeune femme et de son enfant. Les avait-il laissés en Espagne ? ne les ferait-il pas venir ? ne comptait-il pas les rejoindre bientôt ? Qu'était-ce donc que ces mauvais bruits qui avaient couru après son départ ? Puis ces mille questions insidieuses dans lesquelles les femmes enveloppent un homme comme dans un filet. Les mailles semblent faites exprès pour laisser voir sa grimace.

Pris à l'improviste, ayant oublié Louise, ne se souvenant pas qu'il l'avait toujours présentée comme sa femme, ne se doutant pas que la vérité eût été connue, il balbutia et se jeta dans un réseau de mensonges dont on ne fut pas dupe. Les dames, qui ignoraient une partie des faits, n'eurent bientôt plus rien à apprendre. On pressentait qu'il cherchait une héritière et on faisait une en-

quête officieuse. On avait connu l'abandon et la misère de la mère ; mais la disparition mystérieuse de l'enfant laissait le champ libre aux doutes et aux suppositions les plus malveillantes.

Léon s'aperçut promptement que, si les comptoirs lui étaient ouverts, l'intérieur des maisons lui était soigneusement fermé ; que si les portefeuilles lui montraient de la confiance, les mères et les jeunes filles étaient peu disposées à chercher en lui un gendre ou un mari ; étonné de retrouver vivant le souvenir d'une femme bannie depuis longtemps de sa pensée, humilié des mensonges qu'il était amené à faire, blessé de la froideur avec laquelle il était accueilli quand le hasard le mettait en présence des dames, il cessa de rechercher ceux qui l'évitaient et se rejeta dans le cercle de ses anciens camarades de plaisir, des femmes légères, recrues toujours nouvelles, qui le reçurent à bras ouverts, espérant mettre au pillage les galions d'Espagne.

Par une singularité remarquable, et qui caractérise bien cet esprit injuste, Léon, au milieu de ses nouvelles folies, fut pris d'une irritation profonde contre Louise, qu'il avait si lâchement traitée. Au lieu d'imputer à lui-même, à la faute qu'il avait commise, le froid accueil reçu partout, il fit retomber sur elle la colère qu'il en ressentit. Harcelé ainsi par le fantôme du passé, il désira savoir ce qu'était devenue la femme abandonnée ; mais, n'osant confier la vérité à personne, il fut impuissant à rien découvrir. Louise avait disparu, quelque temps après son départ pour l'Espagne, du monde dans lequel elle avait vécu jeune fille avec ses parents, puis,

après une courte disparition, jeune femme avec son amant, que l'on croyait son mari; depuis lors on avait perdu sa trace.

Pensant alors que Louise, sans ressource, avait cherché dans de folles amours l'oubli de son premier amant, il eut la coupable idée de demander des renseignements aux filles qu'il fréquentait ; toutefois, par respect pour lui-même, il ne nomma pas Louise, prétextant que ces dames changent souvent de nom. Il se borna à faire son portrait, et comme cela arrive toujours, plusieurs fois on crut en reconnaître l'original ; tantôt elle était entrée au théâtre, tantôt elle était protégée par M. le comte de ***, par le banquier *** ; on l'avait vue au bois, fendant l'air, fièrement campée sur un cheval de race. Mais quand il voulut vérifier la vérité de ces assertions faites de bonne foi, il put se convaincre que l'on se trompait.

Léon n'était poussé dans ses recherches ni par une pensée de réparation, ni par une pensée d'amour, par aucun sentiment généreux; irrité d'abord, il n'obéissait plus qu'à une vague curiosité, car Louise ne pouvait plus jouer de rôle dans sa vie. Enfin, voyant l'inutilité de ses recherches, il cessa complétement de s'en occuper et l'oublia de nouveau.

Il se fatigua promptement de la société dans laquelle 'isolement et la colère l'avaient rejeté; elle ne convenait plus à ses goûts, devenus plus sérieux par le maniement des affaires; elle tranchait avec lés habitudes contractées par un séjour de six ans à l'étranger, où il avait dû voir des personnes honorables et se tenir dans une ligne de conduite capable d'inspirer la confiance ; une vie dissipée

pouvait influer sur son crédit et contrarier l'attitude qu'il voulait prendre sur la place. S'il ne renonçait pas aux amours, il les voulait secrètes.

M. Beaumoir père, après sa faillite, avait obtenu un concordat en vertu duquel ses créanciers avaient reçu vingt pour cent; le fils était quitte aux yeux de la loi, et Léon ne se demanda pas si l'honneur ne lui imposait aucun devoir. Sa fortune fort considérable était toute en portefeuille; il songea à en mettre une portion au soleil en achetant un immeuble à Paris; c'était une garantie, une sorte d'hypothèque morale donnée à ceux avec lesquels il traiterait de nouvelles entreprises si l'occasion s'en présentait; et comme la fièvre industrielle était alors dans toute sa chaleur, il comptait bien n'attendre pas longtemps.

Une autre pensée le poussait encore : la capacité électorale reposait alors sur la contribution directe; Léon ne se mêlait pas de politique, il appartenait à cette grande fraction d'hommes qui sont toujours du parti du ministre qui donne les concessions, peut élever ou abaisser les droits de douane en faveur d'une industrie ou d'une entreprise, et contracte les emprunts; cependant, comme dans les moments de crise il arrivait au pouvoir d'être parfois en quête de quelques voix, il était bien aise de faire valoir au besoin l'influence que pouvait donner la double qualité d'électeur et d'éligible.

Le boulevard Beaumarchais était encore planté d'arbres du côté Est. De loin en loin on commençait à élever les splendides maisons qui le parent aujourd'hui; Beaunoir acheta l'une d'elles, et tout à côté, séparée seulement par

un petit jardin, une autre maisonnette charmante, isolée dans la verdure, à peine achevée à l'extérieur, n'ayant que deux étages, et ornée, au premier, d'un large balcon de pierre. Cette seconde maison n'avait ni entre-sol, ni boutique; la porte d'entrée donnait sur le boulevard, ainsi que deux fenêtres qui encadraient la porte. C'est là que Léon voulait transporter son domicile et, s'il y avait lieu, établir ses bureaux. Le jardin, fort étroit à gauche et à droite de la maison, mais assez vaste au delà, allait jusqu'à la rue Amelot, à laquelle il communiquait par une porte.

Léon fit meubler avec élégance le rez-de-chaussée de cette petite maison et s'y établit d'abord, en attendant qu'il eût pris une décision à l'égard de son enfant, qui grandissait à la campagne, où il l'avait laissé depuis le jour de l'enlèvement, à l'égard du genre de travaux qu'il adopterait et de la maniere dont il monterait sa maison, question subordonnée aux deux précédentes; il était seul, laissant à la concierge de son immeuble contigu le soin de recevoir ses lettres et la charge de son petit ménage.

Un jour qu'il remontait la rue Saint-Louis, allant dans la direction de la place Royale, il fut frappé de la tournure élégante d'une jeune femme mise avec simplicité, mais avec beaucoup de goût, qui marchait à quelques pas devant lui en compagnie d'une jeune ouvrière chargée d'un paquet soigneusement plié. Une taille souple, bien prise, un pied délicieux faisaient pressentir une jolie figure, et, toujours disposé à se laisser entraîner par ces attraits tout-puissants sur lui, Léon suivait la taille et le pied, cherchant à voir la figure, lorsque, au détour que

fit la jeune dame pour entrer dans la rue du Parc-Royal, il reconnut Louise, plus belle, plus fraîche, plus resplendissante que jamais, et sous des vêtements qui ne décelaient pas une des femmes parmi lesquelles il l'avait fait chercher quelque temps auparavant. Il s'arrêta stupéfait, abasourdi; madame Brillat continua sa route sans l'avoir aperçu.

Revenu de ce premier moment d'étonnement, de saisissement, Léon la suivit de loin, sans trop savoir ce qu'il voulait et encore moins ce qu'il ferait s'il était reconnu, mais attiré par une force dont il ne se rendait pas encore compte. Arrivé à l'extrémité de la rue, elle tourna à droite et disparut à ses regards; il hâta le pas et la revit au moment où elle entrait dans la boutique du menuisier, sur l'enseigne duquel se lisait en grosses lettres le nom de Brillat, qui avait remplacé celui de Vauquelin. C'était en plein jour, il n'osait faire le guet sur l'étroit carrefour peu fréquenté, où il aurait été remarqué; il était au surplus trop habitué aux pourchas de l'amour, ou des plaisirs qui en usurpent le nom, pour n'être pas assuré de retrouver Louise, maintenant qu'il connaissait une maison où elle allait; il se jeta dans la rue des Trois-Pavillons, méditant ses moyens d'information, cherchant à deviner ce que Louise venait faire chez un menuisier et ne soupçonnant pas qu'elle fût là chez son mari.

Il marchait tête baissée, en proie à une émotion bien naturelle au retrouver inattendu de la femme trahie, de la mère abandonnée, à laquelle le liait encore, malgré lui, l'existence de son enfant, se demandant par quelles

phases Louise avait passé; incapable d'une pensée généreuse, il cherchait dans le cercle de ses amis lequel avait pu lui venir en aide, lequel s'était fait son protecteur. Il ne songeait pas à la revoir, car il calculait l'ennui des reproches qu'elle lui adresserait; il redoutait des scènes de larmes, et cependant il voulait savoir ce qu'elle faisait, connaître sa demeure, se faire juge peut-être de sa conduite. Toutes ces idées se heurtaient dans sa tête et ne lui permettaient pas de voir clair dans ses désirs, lorsque au milieu de cette rue presque déserte, il fut brusquement tiré de sa rêverie par une voix qui disait assez haut :

— Mon bon monsieur, n'oubliez pas la pauvre femme, s'il vous plaît; puis, la même voix poursuivit en chantonnant d'un ton léger et sur des notes rapides :

Mes bonnes âmes,
Aux pauvres femmes
Faites un petit présent
En passant.

Et comme si la mendiante n'eût pas douté du succès de sa double requête en prose et en vers, elle se leva du siége de pierre où elle était assise et Léon vit un bras sortant de la manche d'un peignoir blanc en laine grossière lui tendre une main assez potelée. Il regarda curieusement cette femme à laquelle il eût été impossible de donner un âge; son visage était bouffi, pâteux, mais ne portait aucune trace de souffrance; du reste, point de traits caractéristiques; sa figure était complétement encadrée dans une espèce de serre-tête noir qui couvrait le front et, des tempes, descendait le long des

joues, cachait les oreilles et serrait le menton; un voile noir en étoffe grossière sortait du collet de son peignoir, recouvrait toute la tête, s'arrêtant aux yeux; on ne voyait ni son front ni ses cheveux, et son visage ressemblait ainsi à un triangle irrégulier. Ses yeux cependant avaient une expression d'insouciance et de raillerie assez singulière, et qui contrastait avec cet extérieur de nonne. En effet, le peignoir de laine qui l'enveloppait était fermé par devant, du haut en bas, par des pattes et de gros boutons de la même étoffe, sans que nulle ceinture resserrât la taille.

En se voyant l'objet d'un examen un peu prolongé de la part de Beaunoir, cette femme baissa les yeux et inclina légèrement sa tête, ce qui ne l'empêcha pas d'allonger de nouveau le bras et de répéter son monotone refrain :

— N'oubliez pas la pauvre femme, s'il vous plaît.

Léon, qui avait attentivement regardé la pauvresse, tira de sa poche une pièce de cinq francs, la fit nonchalamment briller au soleil, et s'approchant de la mendiante, qui écarquillait ses yeux sur la pièce, il lui dit à voix basse :

— Cent sous pour vous si vous voulez aller dans la boutique du menuisier Brillat, sur le carrefour au bout de la rue, vous informer adroitement quelle est la jolie femme qui vient d'y entrer, vêtue d'une robe grise, coiffée d'un chapeau gris qui encadre de magnifiques boucles de cheveux noirs, savoir ce qu'elle fait, où elle demeure, et revenir me le dire.

A cette proposition, le visage pâteux de la mendiante

sembla s'animer, les coins de ses lèvres se plissèrent, ses yeux rirent, non de satisfaction, mais d'un rire de démon railleur plutôt que méchant, et qui tourmenterait des damnés en leur jetant des plaisanteries. Il était évident qu'il y avait dans sa pensée autre chose que l'espérance d'une bonne aubaine.

— Je le veux bien, mais... il n'y a pas mèche, mon bon monsieur, dit-elle en prenant un ton de familiarité singulier qui étonna Léon; en même temps, elle fit lentement de la tête un geste négatif; puis elle se mit à fredonner en agitant son bras gauche :

C'était Madeleine,
J'ai perdu mes pas;
C'était Madeleine,
J'ai perdu ma peine,
Elle ne veut pas.

— Allons, c'est une folle! dit tout haut Beaunoir, frappé de ce rapprochement de Louise et de Madeleine et voulant dissimuler son émotion.

— Non, monsieur, non, je ne suis pas folle, répliqua la mendiante devenue sérieuse.

— Voyons, reprit Léon avec un peu d'impatience, voulez-vous faire ce que je vous propose?

La mendiante parut réfléchir, mais ce ne fut pas long.

— Vous me donnerez cinq francs? dit-elle.

— Oui, cinq francs.

— Bien sûr? Et sa voix, en prononçant ces mots, avait changé d'accent, était devenue douce, attirante, voluptueuse, si on peut employer ce mot dans cette circonstance.

— Comment! bien sûr? s'écria Léon, indigné du doute.

— Pardon, monsieur, reprit cette femme; je vais faire votre commission : attendez-moi un moment, et soyez certain que je réussirai.

— Sa demeure surtout, dit Léon.

— Oh! soyez tranquille, vous la saurez, répondit la mendiante.

Elle s'éloigna, allant dans la direction de la demeure du menuisier, et dans cette rue peu fréquentée et sans bruit, on aurait pu l'entendre qui fredonnait en mar chant :

C'est Fanchon la folle
Qui n'a pas voulu
Aller à l'école
De Manon Frelu!

Mais Léon marchait en sens inverse, craignant qu'on le vît attendre la pauvresse dont il faisait sa messagère d'amour; il était d'ailleurs trop préoccupé de la rencontre de Louise et de ce qu'il espérait apprendre pour faire attention aux chansons de cette femme.

La mendiante aurait pu s'épargner la peine de quitter sa borne et donner immédiatement à Léon les renseignements qu'il demandait, car elle avait vu, une heure auparavant, Mme Brillat, qu'elle connaissait bien, sortir de chez elle dans le costume décrit par celui-ci. Elle recevait presque tous les jours l'aumône de Louise, qui lui donnait, en outre, des copeaux, du bois et des hardes. Il est vrai que si Fanchon brûlait les copeaux et le bois pour cuire ses aliments, on ne la voyait jamais porter

les hardes qu'on lui donnait, et qu'on la retrouvait constamment dans son peignoir de laine blanche. Elle pouvait donc satisfaire la curiosité de Léon; mais elle craignit qu'il ne tînt pas sa promesse s'il ne la voyait pas aller aux informations, et qu'il vît un refus dans une réponse obtenue si promptement.

Elle voulut donc gagner son argent en conscience et remplir ponctuellement la mission dont on l'avait chargée, sans s'inquiéter des motifs qui avaient porté Léon à la lui donner. Elle entra dans la boutique du menuisier, sous prétexte de quêter un peu de bois, et put voir Mme Brillat qui causait avec son mari dans l'arrière-boutique, dont la porte était restée ouverte. Elle ramassa lentement un petit faix qu'un ouvrier lia d'une ficelle et qui devait au besoin servir de preuve de son enquête, puis retourna à la rue des Trois-Pavillons, où elle retrouva Beaunoir lisant de vieilles affiches oubliées par les chiffonniers.

— Eh bien! fit celui-ci en s'approchant, avez-vous réussi?

— Oui, monsieur, complétement; j'ai vu de mes deux yeux la dame qui vient d'entrer chez le menuisier, en robe grise et en chapeau gris; elle demeure chez le menuisier lui-même, attendu que c'est sa femme.

— Sa femme! s'écria Léon; en êtes-vous bien sûre?

— Sûre comme je suis sûre que vous êtes... que vous êtes là qui me parlez.

— Merci, dit Léon en laissant tomber une pièce de cinq francs dans la main de la mendiante.

Cette femme regarda la pièce d'argent avec une joie

qu'elle ne songeait pas à dissimuler, puis reportant ses regards sur Beaunoir :

— Monsieur, lui dit-elle, vous êtes bien riche, vous; mettez une autre pièce et je vous en dirai plus long.

Il lui tendit une seconde pièce de cent sous en souriant d'un air moqueur.

Cette dame, reprit la mendiante, s'appelait Mlle Vernon, elle était tailleuse; il y a trois ans qu'elle est mariée avec M. Brillat; ils ont un petit garçon qui est encore en nourrice, même que le jour du baptême on a fait des largesses aux pauvres du quartier.

Beaunoir réfléchissait; et, voyant cette femme si bien disposée à parler, il ajouta :

— Qu'est-ce que M. Brillat? Est-il jeune, est-il vieux?

— C'est un beau jeune homme, répondit Fanchon; un bien beau jeune homme, très-instruit, à ce qu'on dit, très-amoureux et très-aimé de sa femme. Celle-ci est une bien charmante créature, bien bonne pour les pauvres.

— C'est tout ce que je voulais savoir, je vous remercie; on vous trouve ici quand on a besoin de vous?

— Ici, durant le jour, reprit Fanchon; après cela, le soir dans ma chambre, rue Payenne, 3, à deux pas d'ici; mais vous n'y voudriez pas venir; ça vous ennuierait aussi de me parler dans la rue, aux yeux des passants; si vous voulez me dire où vous restez... Où restez-vous? Près d'ici?

— De ce côté, dit Léon en indiquant du doigt la direction du boulevard; mais il s'arrêta soudain, dominé par une réflexion. Bah! ce n'est pas la peine, reprit-il,

si j'ai besoin de vous, je vous enverrai quelqu'un ou je viendrai.

Et il s'éloigna, laissant Fanchon un peu déconcertée de voir échouer sa tentative pour obtenir l'adresse du jeune homme. La mendiante se remit bien vite de son désappointement, retourna s'asseoir à sa place ordinaire, et d'un ton moqueur elle se mit à fredonner sur un air de gigue :

Gn'y a pas mèche,
Lantimèche,
Et ta flèche
Va passer
Sans blesser,
Sans... bles... ser !

Léon marchait lentement, plongé dans ses réflexions, gesticulant sans s'en apercevoir et répétant : Sa femme ! beau jeune homme ! bien amoureux ! bien aimé ! Fanchon le suivait de l'œil, et quand il fut arrivé à l'extrémité de la rue et qu'elle le vit tourner le coin de la rue des Francs-Bourgeois, elle entonna d'un ton un peu plus haut, sur l'air alors fort à la mode : *Jeune fille aux yeux noirs, tu règnes sur mon âme*, des paroles improvisées comme tout le reste, malheureusement terminées par un affreux calembour :

Les teinturiers m'ont dit que jamais couleur sombre
Ne valut quatre sous ; ça trompe l'œil le soir,
Ça rougit au soleil, ça s'éclipse dans l'ombre,
Et je n'ai jamais eu grand'foi dans le Beaunoir.

Elle accompagnait son chant de mouvements de corps et de dandinements de tête nonchalants et doux annonçant d'autres habitudes que celles d'une mendiante pé-

trifiée sur sa borne et qui, sans doute, n'eût pas été sans charme, si cette malheureuse eût été dépouillée de l'espèce de sac blanc et cylindrique qui l'enveloppait et lui serrait le cou jusqu'au menton..

Léon rentra chez lui tout préoccupé de Louise, ne se doutant pas qu'il eût été reconnu par la pauvresse, bien que les singulières intonations de sa voix et le ton de familiarité qu'elle avait affecté à deux reprises l'eussent passagèrement frappé. Bientôt Fanchon quitta la place qu'elle occupait dans la rue des Trois-Pavillons et se dirigea vers la rue Payenne avec une nonchalance qui, sans doute affectée dans les premiers temps, était devenue habituelle.

Arrivée à la maison qui portait le n° 3, elle gravit l'escalier assez beau qui montait du rez-de-chaussée au quatrième étage, puis continua son ascension par une espèce d'échelle de meunier assez étroite et heureusement garnie d'une main courante; elle se trouva bientôt sur une petite plate-forme ou palier en madriers et en planches de sapin, surplombant la cage de l'escalier, entourée d'une balustrade de bois, formant ainsi une sorte de tribune aérienne.

Deux portes ouvraient sur cette plate-forme et donnaient entrée dans deux anciens greniers dont le propriétaire avait fait deux chambres plafonnées et carrelées, réunies à l'intérieur par une porte de communication destinée à rester ouverte, si les deux chambres étaient louées à la même personne, et à être condamnée, si elles étaient occupées par deux locataires. Fanchon, qui s'était installée dans ce grenier depuis qu'il avait été

arrangé en logement, avait loué les deux chambres; toutefois elle n'entrait chez elle et n'en sortait jamais que par la porte la plus rapprochée de l'échelle, et l'autre restait constamment fermée. Ces chambres étaient éclairées chacune par une fenêtre ouvrant sur la rue Payenne, et avaient une vue charmante sur des jardins plantés de grands arbres, le côté opposé de la rue n'étant pas bâti; les jardins avaient fait autrefois partie de l'enclos d'un couvent.

La chambre par laquelle on entrait chez la mendiante semblait constituer tout son appartement; là se trouvaient son fourneau, son lit, sa table, son buffet, tout cela suant la misère, malgré un certain air de propreté. Un vieux tapis, ancienne portière décolorée, cloué sur le mur au-dessus de la porte et tombant jusqu'au sol, cachait complétement la porte de communication, et de toutes les personnes charitables qui, pour apporter des aumônes à Fanchon, avaient fait l'ascension de ces cinq étages et escaladé l'échelle de meunier, aucune n'avait soulevé la portière et ne s'était doutée que cette femme occupât deux chambres. La concierge qui les lui avait louées connaissait seule cet appartement, mais n'avait jamais franchi la porte intérieure. Il faut dire que l'aspect de la première chambre ne donnait pas une grande envie de pénétrer dans la seconde. Cette autre pièce si bien close ne renfermait cependant rien de bien mystérieux, de bien extraordinaire; toutefois elle avait un rôle assez important dans l'existence de la femme qui l'occupait.

CHAPITRE IX

Cette Fanchon, dont il était impossible de deviner l'âge lorsqu'on la voyait assise sur sa borne dans la rue des Trois-Pavillons, ou lorsqu'elle passait ensevelie dans son sac de laine d'un blanc douteux, avait en réalité vingt-six ans au moment où elle apparaît dans ce récit. Si elle avait reconnu Beaunoir la tentant par l'appât d'une pièce de cinq francs, faisant d'une mendiante un Mercure, c'est qu'elle avait conservé d'une époque antérieure une faculté qui est développée d'une façon remarquable chez certaines femmes, et qui consiste à garder le souvenir net, précis, complet, d'individus avec lesquels elles n'ont eu que des relations passagères.

En effet, lorsqu'elle n'avait que dix-neuf ans, c'est-à-dire sept ans avant cette dernière rencontre, Beaunoir, commenaçnt à se détacher de Louise, avait trouvé cette fille en compagnie d'amis ou de camarades fort dissipés

et de femmes au cœur léger, aux amours faciles. Elle faisait partie de ces réunions où se dépensent les forces de l'esprit et du corps, sans rien produire. Des femmes jeunes et souvent belles y président, les vins qui échauffent les imaginations y coulent à flots, la conversation n'y tarit pas, l'or y est jeté à pleines mains, et il n'en sort ni une idée généreuse, ni une inspiration à recueillir, ni une passion qui ait au moins pour excuse sa sincérité et sa grandeur.

Appelée par les uns Malvina, par les autres Fanny, par ses amies intimes Fanchon la Folle, cette fille tenait assez bien sa place dans ces réunions, quoiqu'elle ne ressemblât en rien à ses compagnes les lorettes. C'était une variété dans le genre ; variété qui se faisait remarquer, au moral, par l'absence de défauts qui manquent rarement aux femmes de cette sorte. Ses qualités distinctives étaient donc des qualités négatives, à l'exception d'une seule, dont il sera parlé tout à l'heure, et à laquelle elle devait la dénomination de Fanchon la Folle, sobriquet mal appliqué dans cette circonstance.

Au physique, elle n'avait rien de bien attrayant, quoiqu'elle fût loin de repousser. Ses cheveux blonds, aujourd'hui soigneusement cachés sous son béguin noir, et alors voltigeant dans toute leur splendeur, et ses yeux plus jeunes de sept ans, étaient les seules choses qu'elle eût de remarquables. Sa figure était bouffie, pâteuse, alors comme plus tard.

Elle différait de ses compagnes en ce qu'elle n'était ni avide, ni quémandeuse, ni avare, ni joueuse, ni envieuse. Tout lui était indifférent ; elle acceptait ce qu'on lui don-

nait sans jamais rien demander à son adorateur; les plaisirs des sens la laissaient froide, et elle ne savait pas résister; les plaisirs de la table ne la tentaient pas, et elle ne refusait jamais une partie ou un souper. A table, elle mangeait très-peu, mais elle attendait patiemment le plat qu'elle aimait; elle ne buvait que de l'eau jusqu'au dessert, où elle savourait avec quelque délice un seul verre de beaune, qu'elle préférait au bordeaux, et un seul verre de champagne, jamais plus. On pouvait donc croire qu'elle était un peu sensuelle, mais sans avidité, sans impatience.

Une singularité la distinguait : chez elle, chez ses amies, en partie de campagne, à souper, elle improvisait avec une rare facilité sur les hommes, sur les choses, sur les objets en discussion, des couplets qui partaient, comme les bouchons du champagne, sur des airs de romance, de chanson, d'opéra, sur des motifs de récitatif, parfois sur des airs qu'elle arrangeait, empruntés à des morceaux de caractères différents ; et, chose assez rare chez une jeune fille, elle avait assez de tact pour ne pas abuser de cette faculté ; elle ne fatiguait pas et ne blessait jamais.

Fanny appartenait à une famille riche de province, vivant à la campagne, dans ses propriétés. Elle avait perdu son père fort jeune et, trompant la surveillance de sa mère, elle s'était laissée enlever à dix-sept ans, sans résistance et probablement sans amour, par un homme qui ne pouvait pas l'épouser. Bientôt retrouvée et enfermée dans un couvent après cette première escapade, elle avait réussi à s'en échapper, sans qu'on ait jamais su

comment. Sa mère était morte de chagrin, et pendant que ses oncles, habilement dévoyés par elle, la croyaient à l'étranger avec un amant qui avait dû favoriser son évasion du couvent, elle se traînait dans la fange parisienne.

C'est à cette époque qu'elle vit Beaunoir dans les réunions de plaisir où il venait auprès de femmes sans âme, sans cœur, parfois sans esprit, se délasser de la femme aimable, dévouée qui l'avait rendu père. Puis elle l'avait perdu de vue, n'en avait plus entendu parler, n'y avait pas même songé. Bien qu' elle fût plus réservée que ses compagnes, qu'elle se gardât bien de faire parade de son nom, elle fut reconnue une nuit par un jeune provincial égaré à Madrid, coin du bois de Boulogne alors à la mode pour un certain monde. Ce jeune homme écrivit à un oncle de Fanny, celui-ci accourut, s'assura de la vérité et se rendit chez le préfet de police. Le magistrat donna l'ordre d'arrêter Fanny sans faire d'éclat et de la transférer dans une maison religieuse, où elle resterait jusqu'à ce que sa famille eût pris une décision à son égard. Les agents chargés de l'exécution se présentèrent chez elle un matin, de bonne heure, la croyant encore au lit : elle n'était pas rentrée. Ils établirent une surveillance qui resta sans résultat, on la chercha dans tous les lieux publics qu'elle fréquentait, on ne l'y découvrit point.

Cependant l'oncle insistait, les chefs de la police mirent en campagne l'escouade secrète ; on fit des visites *non officielles* chez plusieurs amies de Fanny, tout fut inutile, on ne put pas savoir ce qu'elle était devenue.

Bientôt plusieurs lettres datées de Londres, de Dublin, adressées aux amies les plus répandues de Fanny, persuadèrent qu'avertie par un ami inconnu elle avait pu s'embarquer à temps; les recherches prirent donc une autre direction, et l'on n'y songea plus à Paris.

Fanny n'avait pas fait autant de chemin que ses lettres. Une des belles lorettes de cette époque qui devait, le soir, souper avec Fanny, en compagnie d'autres femmes et de jeunes gens, fut abordée sur le boulevard Bonne-Nouvelle par un individu fort bien couvert, dont la figure ne lui était pas étrangère, qui, affectant une familiarité polie, lui parla d'un de ses amis fou d'amour pour elle et, après quelques compliments à brûle-pourpoint, lui offrit une loge pour le soir, à un théâtre où l'on jouait une pièce en vogue. La lorette remercia, alléguant une invitation à laquelle il serait impoli de manquer; il insista et fit si bien, qu'il apprit parfaitement où Fanny passerait la soirée, en compagnie de qui elle serait, à quelle heure on la trouverait chez elle. Jusque-là tout allait assez bien, ces femmes ne mettant pas grand mystère dans leurs plaisirs; mais, satisfait des renseignements obtenus, il commit la faute de ne pas reparler de l'ami amoureux, de ne pas offrir de loge pour un autre jour; il se borna à un *au revoir* assez vague.

La lorette réfléchit; elle chercha à se rappeler cette figure et y parvint; elle avait rencontré cet homme partout, au bois, au café, au restaurant, mais jamais à cheval, jamais à table; ce n'était pas un des leurs. L'insistance qu'il avait mise à connaître l'emploi de la soirée de Fanny lui rappela que, depuis quelques jours, plu-

sieurs personnes évidemment étrangères à Paris lui avaient demandé des renseignements sur celle-ci ; elle entrevit un danger pour sa compagne, et alla immédiatement lui faire part de ses soupçons. Celle-ci comprit, fit un petit paquet de choses indispensables, mit dans une cassette tout ce qu'elle avait d'or, d'argent et de bijoux, et coiffée d'un merveilleux chapeau, couverte d'une riche mante, descendit avec son amie et se jeta avec elle dans une voiture de place, en disant tout haut au cocher :

— Allez jusqu'au rond-point des Champs-Élysées et revenez.

La voiture partit, les glaces étaient baissées, on put un moment admirer les deux femmes ; puis une des glaces se leva, puis la seconde ; puis les stores s'abaissèrent et on ne vit plus rien ; à l'angle de la rue de la Michodière, une des portières s'ouvrit, une femme en descendit et se jeta immédiatement dans une autre voiture ; c'était Fanny, mais sa mante était retournée et n'avait plus la même couleur, son chapeau n'était plus le même et cachait ses cheveux dont les boucles ne flottaient plus. Elle indiqua la rue Hyacinthe, 2 ; là, elle descendit, paya, regarda autour d'elle, et, ne voyant rien de suspect, fit quelques pas et disparut dans une allée de la rue de la Sourdière.

Elle monta lentement cinq étages, frappa à une porte et attendit avec des battements de cœur faciles à comprendre. La porte s'ouvrit, puis se referma vivement, Fanny pénétra dans l'intérieur et se jeta au cou d'un jeune homme en fredonnant :

Oui, la voilà cette belle
Qu'on attendit si longtemps ;
C'est une pauvre hirondelle
Qui vient chercher le beau temps,
Dans des climats plus doux et plus charmants.

Le jeune homme était muet de surprise et de bonheur.

— Fanny ! Fanny ! murmura-t-il ; enfin !

Fanchon déposa sur une table son paquet, sa cassette, sa mante et son chapeau ; les boucles de ses cheveux retombèrent sur ses joues et le jeune homme embrassa avec ivresse ces cheveux blonds qui lui avaient mis l'amour au cœur ; toutefois, les joues étaient si près que probablement elles eurent leur part de baisers.

Ce jeune homme, d'une famille bourgeoise de province, avait vingt-quatre ans ; il se nommait Louis ***, était employé au ministère de l'intérieur, et se destinait à l'administration ; on sollicitait pour lui une sous-préfecture. C'était un excellent garçon qui avait fait de bonnes études, se montrait assidu à son bureau, suivait le mouvement politique par la lecture des journaux, le mouvement littéraire par la lecture des ouvrages de quelque valeur qui paraissaient, et manquait rarement aux premières représentations des pièces des auteurs en réputation. Son père lui faisait une pension qui pouvait suffire amplement à tous ses besoins et qui, jointe à ses appointements, lui constituait un assez joli revenu. Il était invité l'hiver aux soirées de quelques employés supérieurs, l'été à la campagne ; mais s'il acceptait volontiers les invitations de l'hiver, il était beaucoup moins

exact à celles de l'été, désireux qu'il était de jouir de sa liberté lorsque le soleil daignait se montrer sur Paris. Plusieurs mères, flairant une fortune indépendante et un avenir administratif honorable, le guignaient pour leur fille ; mais il avait laissé voir une intention arrêtée de ne se marier que lorsqu'il serait arrivé à une préfecture.

Cette espèce de déclaration officielle avait refroidi les mamans dont les filles, vu leur maturité, ne pouvaient pas attendre jusque-là, et avait excité les espérances de celles dont les filles n'avaient pas atteint leur quinzième année. Il y avait donc gagné d'être un peu moins courtisé par les vieilles mamans et un peu plus par les jeunes. C'était tout bénéfice; mais il faut lui rendre cette justice, qu'il ne chercha pas à exploiter la situation, autant par timidité vis-à-vis des femmes que par respect pour le mariage en général, et pour l'honneur de ses chefs et collègues en particulier.

Ludovic, on l'appelait ainsi dans sa famille et dans les bureaux, Ludovic était depuis un an amoureux de Fanchon. Il se promenait un dimanche, sur un cheval de louage, dans une allée du bois de Boulogne, lorsqu'il avisa la lorette au milieu d'autres jeunes femmes et de jeunes gens, les uns et les autres montés sur des ânes, courant, caracolant et riant à gorge déployée. Le chapeau de Fanchon, retenu à son cou par les rubans, retombait sur son dos comme un capuchon ouvert, et ses cheveux blonds voltigeaient au vent. Il éprouva un frémissement de bonheur, il piqua vers elle et arriva juste pour entendre l'écuyère adresser à sa rétive monture un qua-

train chanté, qui était trop de circonstance pour avoir été préparé. Il applaudit des deux mains pendant que le reste de la troupe riait aux éclats. Mais comme l'âne, peu sensible à la poésie de Fanchon, refusait d'avancer, commençait à ruer et menaçait de jeter bas sa cavalière, Ludovic piqua de nouveau vers Fanchon, saisit la bride de la main droite, enleva l'âne et le força de marcher. Dans ce mouvement, il avait dû nécessairement se baisser, et sa figure se trouva fort rapprochée de celle de Fanchon, assise sur le flanc gauche de sa monture; les cheveux de l'écuyère voltigèrent même autour de sa joue: la bonne fille le remercia de la voix et d'un de ses plus doux regards. Les boucles blondes avaient commencé la conquête, cette œillade l'acheva.

Le jeune homme ne pouvait rester plus longtemps dans une société qui lui était inconnue; il salua courtoisement la jeune fille et il lui sembla qu'elle le regardait s'éloigner avec regret. Erreur d'optique du cœur, bien pardonnable. Il en rêva toute la semaine et pendant un mois la chercha partout. Il la retrouva à la fête des Loges, à Saint-Germain; mais, en voyant les personnes qui l'entouraient, il comprit bien vite à quelle classe de la société elle appartenait. L'amour l'emporta: il salua Fanchon, s'approcha d'elle, lui adressa la parole, et elle lui répondit sans plus d'embarras que s'il eût été une vieille connaissance. Sur sa demande, elle lui donna son adresse, mais sans autre engagement.

— Venez quand vous voudrez, lui dit-elle; si j'y suis j'y serai; sinon, vous reviendrez.

Ludovic n'était libre que le soir; il trouva cinq ou six

fois son idole entourée de jeunes fous, de femmes plus folles encore ; il ne voulut pas compromettre la gravité du futur administrateur dans ce monde-là ; enfin il lui écrivit, lui peignit son amour et finit en lui faisant des offres assez belles. Fanchon n'était pas intéressée ; elle répondit une lettre charmante, refusa très-nettement argent et bijoux et promit, de la manière la plus formelle, d'aller voir chez lui cet adorateur si constant et si malheureux. Elle tint parole quelques jours après, mais arriva à deux heures et apprit que M. Ludovic n'était chez lui que le soir. Le lendemain elle reçut une seconde lettre pleine de désespoir et répondit par une seconde promesse. Elle allait la réaliser lorsque la lorette, son amie, vint lui faire part de ses soupçons. Pleine de confiance dans l'amour du jeune homme, elle courut chez lui, comme on l'a vu, sans même dire à son amie à qui elle comptait demander un asile.

Elle raconta à Ludovic la moitié de la vérité, lui parla de couvent, de séquestration.

— Je resterai chez vous, lui dit-elle en terminant, le temps que vous voudrez : dix jours, un mois, trois mois, ce qu'il vous plaira ; je ne sortirai pas, je ne verrai personne, je vous aimerai, je vous serai fidèle, je vous laisserai libre d'aller à vos occupations, à vos plaisirs, et je serai heureuse ; je ne vous serai pas à charge, j'ai de quoi suffire longtemps à mes besoins.

Ludovic était amoureux : l'arrivée de Fanchon, avec la perspective d'un long séjour, réalisait un rêve qu'il osait à peine faire ; il accepta tout, moins l'argent, qu'il la força de garder en réserve pour l'avenir. Mais il fallait

dérouter les recherches ; un de ses amis, qui partait pour l'Angleterre, emporta des lettres de Fanchon et les jeta à la poste à Londres, à Dublin.

Ce petit ménage dura un an ; un an de bonheur, pendant lequel Fanchon sortit quatre ou cinq fois seulement la nuit, avec Ludovic; ne désirant rien que la continuation de cette vie, chantonnant toujours ses couplets improvisés. Mais comme elle n'allait plus à l'Opéra-Comique, qu'elle n'entendait plus à Valentino, ou dans les bals publics, les airs nouveaux, son goût pour la poésie, si on peut donner ce nom aux élucubrations de cette folle fille, prit une autre direction. Dans les longues heures de la solitude, à laquelle la contraignaient les occupations de Ludovic et ses habitudes, qu'elle eut le bon esprit de respecter, elle se mit à lire les poëtes et à écrire quelques morceaux plus sérieux que ses chansons.

Au milieu de ce bonheur sans nuage tomba tout à coup une lettre annonçant à Ludovic que le candidat à la députation de son département avait promis une sous-préfecture en échange des voix et de l'influence de sa famille. Le ministre avait ratifié la promesse, le candidat avait été nommé; on murmurait bien un peu dans le pays de ce qu'une famille, considérée jusque-là comme libérale, avait passé dans le camp ministériel ; mais la famille était heureuse, elle espérait que Ludovic comprendrait la grandeur du sacrifice qu'elle avait fait, et se rendrait bientôt digne d'une plus haute faveur.

Deux jours après, Ludovic fut mandé chez le secrétaire général et reçut sa nomination à une sous-préfecture. En l'apportant à Fanchon, il était pâle et triste ; il

aimait la jeune fille, il eût volontiers refusé sa nomination, mais il eût fallu expliquer ce refus à son père, à sa famille, au député de l'arrondissement, au ministre peut-être dont, par son emploi, il était le subordonné; Fanchon s'y opposa et lui ordonna d'accepter. Le suivre était impossible; dans une petite ville le mystère serait bientôt percé et le sous-préfet serait perdu de réputation. Le malheureux Ludovic parla de mariage; Fanchon pleura pour la première fois de sa vie et regretta ses fautes, qui la séparaient de celui dont elle était aimée.

Ce n'est pas qu'elle fût grandement amoureuse, son tempérament ne comportait pas de passion; mais elle devait à son amant, d'avoir échappé aux recherches, d'avoir conservé ce qu'elle appelait sa chère liberté, et elle en éprouvait une reconnaissance qu'on pouvait prendre pour de l'amour.

Fanny, durant cette année de ménage, était restée fidèle à ses habitudes culinaires; son appétit n'était pas aiguisé par les courses et elle mangeait moins encore qu'auparavant; mais elle apportait plus de recherche dans les mets qu'elle dégustait; la poésie et la cuisine mais artistique, savante, savoureuse, furent les deux choses qui tenaient le plus de place dans sa vie. Le dernier jour qu'elle passa avec Ludovic, elle confectionna sa plus délicate cuisine et lut au dessert sa plus jolie pièce. Les deux convives peuvent seuls se rappeler le menu; voici les vers de Fanchon, singulier mélange où cette fille, en essayant de peindre un amour qu'elle n'avait pas, qui, du moins, n'était ni profond, ni durable, ni

passionné, revenait malgré elle à ce qui flattait le plus son goût :

Adieu, Ludovic, on t'enlève ;
Douze mois a duré mon rêve ;
Ainsi que la fraise des bois
Ma vie un an fut parfumée,
Et tout fuit comme la fumée
Qui là-haut vole sur les toits.

Quand mes folâtres camarades
Faisaient au bois des cavalcades,
Ou bien à de joyeux galas
Couraient le soir dans leurs voitures,
Je te faisais des confitures
De coing, d'orange et d'ananas.

Tu les aimais, ces blondes tresses,
Frémissantes sous tes caresses ;
Ce soir, pour un hymen nouveau,
A tes mains je les abandonne,
Mais pare-les d'une couronne
De raisins de Fontainebleau.

Ludovic partit plein de tristesse et arriva au chef-lieu, alla faire sa visite au préfet et se rendit à sa sous-préfecture. Ses administrés trouvèrent en lui un homme au courant des affaires administratives auquel sa tristesse donnait un air de gravité, et en conçurent une très-bonne opinion. Les souffrances du corps donnent en général de la brusquerie, de la rudesse; les souffrances de l'âme rendent meilleur, disposent à la douceur, à la bonté ; les femmes ont un tact admirable pour deviner les cœurs malades, et Ludovic eût trouvé bientôt des consolations s'il les eût cherchées. Mais il pensa avec raison que, puisqu'il avait fait aux convenances le pénible sacrifice de sa jeune maîtresse, ce n'était pas la peine

d'en risquer le fruit; il fut aimable, poli, complaisant dans les limites de ses devoirs administratifs, et rien de plus.

Fanny avait mené depuis un an la vie qui convenait le mieux à ses goûts, la vie la plus heureuse qu'elle pût rêver : elle s'était attachée à Ludovic, non qu'elle éprouvât un amour brûlant, désordonné, la passion ne pouvait pas entrer dans ce cœur-là; elle eût donné dix années du temps qu'elle pouvait espérer vivre pour effacer les erreurs qui mettaient entre elle et Ludovic une barrière infranchissable; mais peut-être qu'en regardant au fond de ce sacrifice on y eût trouvé autant de désir de ne pas déranger son existence actuelle que d'attachement pour Ludovic. Celui-ci lui avait laissé des preuves de son amitié; elle avait conservé intacte la somme qu'elle avait apportée : une amie avait vendu son mobilier et en avait remis le montant à un individu qui s'était présenté porteur d'une lettre de Fanny et datée d'Écosse; elle pouvait vivre quelque temps dégagée de toute préoccupation matérielle ; ce qui l'occupait par-dessus tout, c'était la conservation de sa liberté.

Elle écrivit à son amie la lorette, qui l'avait avertie si à propos :

« Je suis revenue, j'ai grande envie de te voir; trouve-toi ce soir à dix heures sous les arcades de la rue de Rivoli, devant le ministère des finances. »

La lorette fut exacte, lui raconta les recherches dont elle avait été l'objet; elle avait depuis peu reçu plusieurs visites de l'individu dont la maladresse l'avait si bien servie; il avait parlé de Fanny, pour laquelle il avait

beaucoup d'amitié; il la savait en France, disait-il, et il sérait heureux de la revoir; la lorette avait parfaitement deviné l'espion, et Fanny comprit que les murs d'un couvent se dressaient toujours devant elle. Une autre révélation do la lorette, dont elle ne comprit pas d'abord la portée, vint mettre son esprit à la torture : l'espion avait demandé, en montrant le plus vif intérêt, si la tête de Fanny n'était pas un peu dérangée, si on ne l'avait pas surnommée Fanchon la Folle parce qu'on avait reconnu ce dérangement, si elle avait été traitée jamais pour aliénation mentale, quel était son médecin. Et comme la lorette l'assurait que Fanny jouissait de toute sa raison, qu'on l'avait baptisée Fanchon la Folle parce qu'elle était poétesse, improvisatrice, et vous jetait un couplet et un éclat de rire à la figure au moment où l'on s'y attendait le moins, il avait demandé avec la plus vive instance à voir et à copier quelques-unes de ces élucubrations.

— Mais, dit Fanny en riant, s'il y tient beaucoup, on pourra lui en donner.

— Il y tient beaucoup, reprit la lorette, et il insiste surtout sur les couplets un peu décolletés que tu aurais pu faire.

— Pouah ! le vilain ! dit avec dégoût Fanny désenchantée; un homme qui demande cela, et à une femme! Fi ! Est-ce que j'ai jamais fait de ces ordures-là ? Voyons, reprit-elle après un moment de réflexion, cet homme est un menteur, je ne le connais pas, il a pu me voir passer, il ne m'a jamais adressé la parole, quel intérêt peut-il avoir à tout cela ?

— Je te l'ait dit, c'est un espion de tes parents ou de la police.

— Sans aucun doute; mais pourquoi demande-t-il si j'ai ma raison? pourquoi insinue-t-il que j'ai été traitée pour aliénation mentale? pourquoi veut-il avoir des couplets de moi? Que diable veut-il donc faire?

— Ma petite, reprit la lorette, ton père a dû te laisser quelque chose?

— Oui, ma mère était ma tutrice, elle administrait.

— Et après la mort de ta mère?

— L'un de mes oncles.

— As-tu des frères, des sœurs?

— J'ai une sœur plus jeune que moi.

— Où est-elle?

— Chez notre oncle; il veut la marier à un de ses fils.

— Eh! mon enfant, réclame ta part et vis honnêtement.

— Et le couvent?

— Allons donc! tu es majeure, tu n'as jamais rien eu à démêler avec la police, on ne t'enfermera pas!

— Alors, je vois ce que c'est: ils font une enquête, ils veulent me faire passer pour folle, me faire interdire et me jeter dans une maison d'aliénés, où je deviendrai réellement folle; on dit que ça se gagne à la longue.

— C'est cela, et ils garderont ton bien.

— Oui-da, ma sœur et son mari seront héritiers de mon vivant. Je vais aviser à cela; je te remercie, ma bonne; je ne te donne pas mon adresse, j'ai peur que tu ne sois suivie; je t'écrirai, mais brûle mes lettres.

Les deux lorettes, qui s'étaient promenées sous les arcades en devisant, se séparèrent à l'endroit où elles s'étaient trouvées, et chacune d'elles gagna de son côté.

Quelques jours après, Fanny, ne pouvant supporter plus longtemps la solitude à laquelle elle s'était condamnée et que la présence de Ludovic n'animait plus, se rendit à l'Opéra-Comique. Ses cheveux, lissés en bandeaux, avaient pris une nuance plus foncée sous un cosmétique, son chapeau lui cachait le front ; dans la rue, un voile recouvrait son visage; au théâtre, une petite dentelle qui garnissait son chapeau ne laissait pas voir ses yeux. Elle n'était pas reconnaissable ; cependant elle crut remarquer qu'un individu placé à quelque distance lui jetait de fréquents regards et lui souriait. A la sortie, elle le vit s'efforcer de la suivre à la trace ; elle prit peur, baissa son voile, se jeta dans la foule et au premier détour hâta le pas avec vivacité, parcourut quatre ou cinq rues où elle n'avait pas à passer et enfin rentra chez elle persuadée, avec raison, qu'elle avait dépisté cet individu, qui n'était en réalité qu'un chercheur d'aventures.

Le lendemain elle écrivit au sous-préfet, lui raconta tout, lui demanda conseil sur ce qu'elle avait à faire, autant pour se faire rendre compte de son bien que pour prévenir un emprisonnement dans une maison d'aliénés ou dans un couvent; mais elle tenait pardessus toutes choses à sa liberté. Elle lui recommandait surtout de ne pas révéler son asile. L'administration n'avait rien à faire en pareille matière; cependant Ludovic n'hésita pas, et au lieu d'adresser à sa maî-

tresse des conseils d'une utilité douteuse, il écrivit directement au tuteur de Fanny la lettre suivante :

« Monsieur, une jeune demoiselle résidant temporairement dans l'arrondissement de*** s'est présentée, il y quelques jours, dans les bureaux de la sous-préfecture, où, se disant la demoiselle Malvina-Fanny***, votre nièce et pupille, elle a demandé quelles formalités elle avait à remplir pour obtenir son envoi en possession des biens de son père et de sa mère, que vous avez administrés depuis le décès de cette dernière en qualité de subrogé tuteur. Il lui a été répondu que cette affaire n'était pas du ressort de l'administration, mais qu'elle devait être portée devant les tribunaux. Quelques paroles timidement avancées par cette jeune personne ont donné à penser que cette affaire, portée devant les juges, pourrait avoir un fâcheux retentissement, et je viens, non point comme administrateur, mais à titre purement officieux, vous donner avis des démarches de la demoiselle Malvina-Fanny***, heureux si je puis épargner un procès et un scandale à une famille honorable.

« Je suis, etc.

« Le sous-préfet de***, L... »

Huit jours après, arriva à la sous-préfecture la réponse qui suit :

« Monsieur, je vous remercie vivement du noble sentiment qui vous a dicté la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; je suis prêt à rendre compte de ma gestion comme tuteur de mademoiselle Malvina-Fanny*** et à lui remettre la part qui lui revient dans la

succession de son père et de sa mère ; mais je dois ajouter, pour répondre à votre bienveillante initiative, qu'après avoir réuni un conseil de famille et lui avoir communiqué votre lettre, je suis résolu à provoquer l'interdiction de la susdite demoiselle, en raison de faits trop notoires, de preuves et de témoignages irrécusables sur l'insanité de sa raison, et si j'obtiens cette interdiction, à demander son envoi dans une maison de santé, heureux si je puis, au prix d'un éclat fâcheux, mais passager, conjurer le déshonneur qu'elle ferait rejaillir sur mon fils, qui est devenu son beau-frère, sur sa sœur, qui est ma bru, et sur toute une famille qui déplore les fautes d'un de ses membres.

» Agréez, monsieur, etc. »

Ludovic envoya à Fanny une copie de la lettre de son oncle ; ainsi les deux lorettes avaient deviné juste : on recueillait des faits, des chansons bizarres, excentriques si l'on veut, fruit d'une inspiration joyeuse, improvisées par un enfant sans-souci, mais qui ne constituaient pas du tout la folie. Fanny n'était pas folle ; sa conduite depuis un an, son parti pris avec rapidité à la première nouvelle d'un danger, la solitude qu'elle s'était imposée sans murmure, les pièces même qu'elle avait écrites l'auraient prouvé surabondamment, et pourtant elle craignait que tout cela fût habituellement tourné contre elle. Sa fuite du domicile maternel, folie ; son évasion du couvent, folie, monomanie de liberté, de divagation ; ses couplets, qui étaient parfaitement compris par ceux à qui ils s'adressaient, par ceux qui les entendaient et pour lesquels ils étaient de gaies boutades, mais qui,

répétés et analysés de sang-froid, en dehors des faits qui les avaient inspirés, n'avaient plus de sens saisissable, appréciable, folie. Ce système pouvait être plaidé et triompher devant les juges les moins prévenus; il y a mieux : c'est que plus les juges seraient froids, sensés, raisonnables, plus il y avait de chances pour qu'ils crussent à la folie. Il est vrai qu'il y aurait une enquête, des interrogatoires, et que Fanny pourrait prouver aux magistrats chargés de l'appréciation de son état mental toute la sanité de son esprit. Mais elle redouta cette épreuve, craignant une erreur des magistrats. Elle pensa en outre que son oncle, qui s'élevait avec raison contre le déshonneur de sa famille, n'avait pas hésité cependant à faire épouser à son fils la sœur de la fille déshonorée dont il détenait l'héritage. Elle se persuada que le nœud de la question était précisément cet héritage que l'on voulait garder, et qu'elle entreprendrait une lutte où elle serait vaincue.

Fanny se décida en conséquence à ajourner toute réclamation. Cependant elle ne voulait pas recommencer sa vie de lorette dans la crainte de fournir contre elle de nouvelles armes et compromettre sa liberté; elle avait tout travail manuel en horreur; sa sensualité s'était un peu développée, et les applaudissements donnés par l'amour de Ludovic à ses élucubrations rimées avaient fini par lui persuader qu'elle avait une véritable valeur comme poëte. Elle cherchait quelle profession lui permettrait de suivre ses goûts et de garder l'incognito, lorsqu'un jour, en sortant de Saint-Roch, où elle était allée par amour de la musique, entendre l'orgue et un

Requiem chanté par le chœur de l'Opéra, et nullement par un motif de religion, — elle n'avait ni dévotion ni religion, — elle fut frappée par l'aspect d'une jeune et jolie mendiante qui recevait d'abondantes aumônes.

Alors son esprit fut traversé par une étrange idée; elle entrevit dans la mendicité l'absence de tout travail manuel, l'incognito, la liberté, la satisfaction de ses goûts culinaires et prétendus poétiques. Cette idée semée dans son cerveau y germa, y mûrit. Elle ne voulait pas se donner en spectacle, ni s'accoler à d'autres mendiantes; son amour de la solitude entra bien pour quelque chose dans son choix; mais le mépris des autres mendiantes, le désir de n'avoir jamais rien à démêler avec elles, de leur rester inconnue, furent les causes principales qui la déterminèrent. Elle parcourut les quartiers solitaires de Paris et résolut de s'établir au Marais, dans la rue peu fréquentée des Trois-Pavillons, peuplée de rentiers assez disposés à l'aumône, et se persuadant que l'on donne plus volontiers à une femme qui attend dans une rue déserte qu'à celles qui se placent au passage de la foule.

Elle prit quelques informations des mendiantes en leur faisant elle-même quelques aumônes et apprit que la mendicité était défendue, mais que pourtant certains infirmes étaient autorisés, et qu'en outre il y avait à la porte des églises certaines places que l'on accordait aux pauvres; enfin que les propriétaires, en autorisant un mendiant à se placer devant leur maison, à demeure fixe, obtenaient pour eux l'indulgence de la police.

Fanny vendit la plus grande partie du mobilier de

garçon que lui avait laissé Ludovic, enveloppa ses cheveux dans un serre-tête noir surmonté d'une espèce de voile de même couleur qui, de derrière, venait retomber sur son front, et se tailla deux vêtements grossiers en laine blanche, anciens peignoirs de bain dont elle se servait pour se sécher en sortant de la baignoire; des pattes et des boutons de même étoffe fermèrent herméti-quement ce vêtement par devant, du haut en bas, ce qui lui donnait assez l'air d'une nonne. Ainsi accoutrée, elle alla louer le logement de la rue Payenne, dont les fenêtres n'avaient pas de vis-à-vis, paya trois mois d'avance et bientôt vint s'y installer, apportant six mille francs dont une partie provenait de la libéralité de Ludovic, dont l'autre était sa propriété lorsqu'elle était venue lui demander asile.

C'est de là qu'après avoir avisé un coin propice contre le mur d'une maison de la rue des Trois-Pavillons, elle adressa au propriétaire une requête en vers pas trop mal tournés dans laquelle elle le priait de lui accorder la permission de mendier devant chez lui. Elle dépeignait des malheurs fantastiques, parlait de sa piété, et terminait par une assez jolie idée en disant que le pauvre à la porte du riche,

C'est comme une hirondelle,
Ça porte bonheur.

Le propriétaire se laissa toucher, accorda la requête et Fanny s'installa non loin de sa porte. La lorette n'avait été ni menteuse, ni avide; la mendiante débutait par le mensonge : le reste devait suivre. Depuis ce jour elle

ne se fit plus appeler que Fanchon, nom sous lequel elle avait loué son appartement.

Si la première pièce du logement de la mendiante semblait habitée, si la porte de communication était voilée par une vieille portière, c'est que la seconde chambre, qui ne s'ouvrait jamais en dehors et dont la porte extérieure était soigneusement calfeutrée et recouverte elle-même d'un tapis destiné à amortir tout bruit, ne ressemblait en rien à la première. Elle était coquettement meublée, un chaud et moelleux tapis en recouvrait le carreau; un canapé à dos brisé, élastique et doux, servait de lit. Là disparaissait le béguin noir; les blonds cheveux amoureusement peignés retombaient le long des joues; là se repliait le peignoir de grossière laine pour laisser voir une robe en belle étoffe, coquettement coupée pour mettre à nu le col, le haut des épaules et une partie de la gorge; là de fraîches babouches remplaçaient les gros souliers, et les pieds s'étendaient sur un coussin. Un guéridon en ébène recouvert d'une nappe bien blanche recevait le délicat souper que la mendiante, redevenue lorette, arrosait avec réserve d'un vin au frais bouquet et parfois d'un verre de champagne. Là enfin, Malvina, roulant une cigarette de Maryland, éclairée par une petite lampe d'un goût charmant, composait ce qu'elle appelait ses poésies.

Elle déjeunait avant d'aller prendre sa place, dînait en rentrant; mais on ne la voyait jamais manger ni dans la rue, ni dans les maisons où on lui faisait l'aumône, bien qu'elle ne refusât jamais les aliments qu'on lui offrait quand ils pouvaient être emportés. Elle les

pliait soigneusement, et les revendait dans quelque quartier éloigné où elle allait acheter pour elle-même ce qui pouvait flatter son goût. Exacte à suivre les pratiques religieuses, elle assistait régulièrement à la grand'messe dans l'église de la rue Saint-Antoine; au jour de l'an elle adressait des vers au curé, aux vicaires, aux riches du quartier, et les aumônes arrivaient abondantes à la *pauvre* Fanchon; souvent aussi, les personnes charitables déposaient chez la concierge les dons destinés à la pauvresse; parfois du vin, des friandises, et alors celle-ci lui en laissait une portion, assurant qu'il y en avait trop pour elle et calculant habilement qu'elle devait être bien avec sa portière, dont elle pourrait tôt ou tard avoir besoin.

Fanchon, qui s'était si promptement rappelé Beaunoir, n'avait jamais entendu parler de Louise, et la mendiante ignorait complétement les relations qui avaient existé entre Louise et Léon. Elle ne connaissait Mme Brillat que depuis qu'elle en recevait l'aumône. Quand elle avait demandé à Beaunoir sa demeure, elle n'avait pas du tout l'intention de lui rappeler l'ancienne lorette honorée de sa poursuite; la mendiante voulait tout simplement lui arracher quelques écus, persuadée que, si elle pouvait mettre le pied chez lui, elle trouverait toujours quelque chose à glaner chez un garçon riche qui paraissait ne pas avoir renoncé à ses habitudes de plaisir; mais cette première tentative n'avait pas réussi.

CHAPITRE X

La curiosité de Beaunoir était excitée au plus haut degré. Quelle avait été la vie de Louise après son abandon ? Comment était-elle arrivée à ce mariage ? M. Brillat connaissait-il le passé de sa femme ? De quelle façon Louise accueillerait-elle son ancien amant, si elle le revoyait ? Peu à peu, cette femme qu'il avait retrouvée si belle s'empara de sa pensée ; il chercha à la rencontrer, prêt à l'aborder humblement en demandant pardon ; mais il n'y parvint pas. Il put seulement, en passant dans la rue de Thorigny, le soir, apercevoir madame Brillat dans son atelier, lorsqu'elle se levait de son fauteuil de travail, car l'élévation des fenêtres au-dessus du sol ne permettait pas à l'œil de plonger dans l'intérieur de cette pièce et de voir Louise assise au milieu de ses ouvrières, dont il ne soupçonnait pas même la présence. Il ne l'apercevait que fort rarement ; mais alors la figure

de la jeune femme, frappée par les rayons de la lampe placée sur la table qu'elle quittait, apparaisait dans tout son éclat ; les boucles de ses cheveux noirs, encadrant ses joues, en rehaussaient la fraîcheur ; ses yeux, animés par la conversation, brillaient de tout leur feu, et il la croyait animée par quelque douce pensée ; l'orgueilleux allait parfois jusqu'à croire que Louise rêvait alors au passé.

C'est pendant qu'il cherchait ainsi à se rapprocher de madame Brillat, qu'il songeait aux moyens de la voir sans témoins, sans se rendre complétement compte des résultats possibles d'une entrevue, qu'il rencontra un soir Louise au bras de son mari, sur le boulevard du Temple. Celle-ci l'aperçut, c'était la première fois depuis son retour, et frissonna, dominée tout à la fois par le mépris, la colère et la crainte.

Jérôme était un beau jeune homme ; le bonheur lui avait donné de l'assurance ; Louise avaît développé les instincts d'élégance de l'ouvrier menuisier, et les deux époux formaient un beau groupe qui, plus d'une fois, avait attiré les regards ; Léon, qui aurait peut-être dédaigné de disputer Louise à un autre, sentit grandir la femme de toute la valeur du mari et songea dès ce moment à la reconquérir.

Quelques jours après, un équipage arrivant par la rue du Parc-Royal s'arrêta devant la porte du menuisier ; Léon, vêtu avec plus de recherche que n'en comportait la circonstance et qui avait probablement l'intention d'éblouir un peu, descendit de voiture et entra dans l'atelier.. Tous les compagnons étaient à leurs établis ;

personne ne bougea, à l'exception de Brillat, qui s'avança et s'enquit de ce que désirait l'inconnu. Celui-ci déroula le plan d'une boiserie fort belle, assez compliquée, qu'il voulait faire exécuter et placer dans sa petite maison du boulevard Beaumarchais, demanda au menuisier s'il pouvait se charger de ce travail et, sur sa réponse affirmative, en expliqua les diverses parties.

— Je comprends, dit Brillat après avoir bien examiné, et sans s'apercevoir qu'il était lui-même l'objet d'une attention toute spéciale de la part de l'étranger, cela sera d'un bel effet ; mais à ce plan, très-détaillé du reste, il manque une chose sans laquelle je ne puis rien faire.

— Laquelle ? demanda Beaunoir.

— Les mesures, c'est-à-dire les dimensions de l'appartement, la hauteur que vous voulez donner aux panneaux.

— C'est vrai ; ce n'était pas l'affaire de l'artiste qui a fait ce dessin ; vous viendrez voir l'appartement, vous aurez une idée plus précise de ce que je veux, et vous prendrez vous-même les mesures.

Le menuisier fit quelques observations de détail, conseilla des modifications légères et demanda quelques jours pour donner un devis approximatif des prix. L'étranger approuva les modifications proposées, fixa l'époque à laquelle le travail devrait être terminé, prit jour avec l'ouvrier, indiqua sa demeure et enfin donna son nom ; toutefois ce ne fut pas sans une certaine hésitation qu'il le prononça, cherchant sur la figure de Brillat si ce nom produisait quelque effet ; mais celui-ci resta impassible, et Beaunoir se retira.

Étendu dans sa voiture et tout préoccupé de la situation qui allait sortir de sa démarche, Léon se faisait ce raisonnement fort simple : Cet homme n'a pas sourcillé en entendant mon nom, il ne sait donc rien du passé de sa femme, et dès lors je suis maître de Louise ; je dispose de sa réputation, de son honneur ; si l'amour ne jette pas cette ravissante créature dans mes bras, la crainte l'y amènera.

Si le nom de Beaunoir n'avait pas produit le moindre effet sur Jérôme, c'est qu'il lui était complétement inconnu. On a vu quelle délicatesse il avait apportée dans ses relations avec Louise, avant d'avoir de l'amour pour elle ; depuis qu'il l'aimait, il n'avait jamais dit un mot qui pût éveiller un souvenir pénible ; depuis son mariage, jamais il n'avait fait une allusion capable d'apporter un nuage dans le ciel si doux que les deux époux s'étaient fait. Louise, de son côté, n'avait jamais prononcé ce nom devant Jérôme ; elle eût craint de jeter une douleur à l'âme de celui dont elle connaissait l'amour noble et pur. Elle s'efforçait de l'oublier. Sa vie avait recommencé du jour où son mari l'avait sauvée.

Les travaux commandés par Beaunoir furent commencés, et dès lors celui-ci eut un prétexte tout naturel pour venir chez le menuisier, soit pour en presser l'exécution, soit pour commander d'autres menus objets ; mais Louise était toujours invisible. Toutefois, ces visites ne pouvaient pas se renouveler très-fréquemment sans éveiller l'attention, et Léon était impatient. Il s'arrangea de manière à venir un jour en l'absence de Jérôme, et demanda assez naturellement à parler à Mme Brillat ; un

ouvrier lui indiqua la pièce où celle-ci travaillait, Léon fit un pas, mais l'ouvrier, heureusement inspiré, le précéda et l'annonça en ces termes :

— Le bourgeois n'y est pas, madame; voilà une pratique qui voulait le voir et qui demande à vous parler.

Puis il retourna à son établi.

Léon pénétra dans la pièce où il avait vu Louise par les fenêtres de la rue de Thorigny, persuadé qu'elle y était seule ; mais il la trouva entourée d'ouvrières. Toute bouleversée à cette vue, celle-ci se leva lentement, s'efforçant de maîtriser son émotion, montra un siége à Beaunoir, et pendant que celui-ci était obligé d'expliquer le motif ou le prétexte de sa visite, elle retrouva son calme, donna de l'assurance à sa voix, et promit de transmettre à son mari les instructions qu'elle recevait.

Beaunoir avait espéré plus d'effet de sa présence; sans calculer quelles pouvaient être pour Louise, pour Brillat, les suites de ce retour, il était venu avec égoïsme, se jouant du bonheur de la femme qu'il avait déjà abusée, de la tranquillité de son mari. La pensée qui le ramenait n'avait rien du premier amour, qui pourtant avait abouti à l'abandon; rien ne l'épurait, ni la bonne foi, ni l'entraînement du cœur; seuls, les sens faisaient entendre leur voix, exprimaient leurs désirs. Léon se demandait avec orgueil si la femme qui lui avait appartenu une fois pouvait jamais rompre sa chaîne.

Il se retira désappointé, l'imagination enflammée par les obstacles; il fit des courses, des stations, des visites à la boutique du menuisier, mais il ne parvint pas à trouver

Louise seule; dans son atelier, elle était entourée d'ouvrières ; dans les sorties que nécessitaient ses travaux, elle se faisait accompagner. Plusieurs fois saluée dans la rue par Léon, elle avait répondu par une inclinaison de tête glaciale, et avait passé.

Beaunoir eut recours aux services de la mendiante. Un soir, enveloppé dans une ample redingote, la tête enfoncée dans un chapeau à larges bords, depuis longtemps passé de mode, les yeux couverts par des lunettes à verres de vitre, qui ne pouvaient ni aider, ni gêner la vue, il se dirigea vers la rue Payenne, arriva au nº 3 et frappa. Le progrès de la sonnette à la porte de la rue n'avait pas encore pénétré jusque-là. Il entra et demanda le logement de la pauvresse, à laquelle il avait, dit-il, quelques aumônes à remettre.

— Au cinquième, répondit la concierge sans se déranger et sans même le regarder, vous prendrez garde au dernier étage, la montée est un peu raide, mais c'est bien éclairé ; Fanchon est chez elle.

Il monta, mit ses lunettes dans sa poche, son chapeau à sa main, déboutonna sa redingote pour en dissimuler l'ampleur insolite, et frappa à la première porte. Il attendit un moment, la porte ne s'ouvrit pas; il alla frapper à la seconde; ce fut la première qui s'ouvrit, et Fanchon apparut sur le seuil, mais son béguin noir était mal ajusté et laissait passer une petite partie de ses cheveux: son peignoir était fermé seulement par deux boutons, l'un au col, l'autre au-dessous de la taille; mais Beaunoir n'y prit pas garde et entra dans le bouge mal éclairé et dont l'aspect provoqua un mouvement de dégoût. La

mendiante s'en aperçut, et cependant elle lui offrit un siége. Il hésitait à le prendre, lorsque le fumet délicat d'un mets qu'il ne voyait pas vint doucement caresser ses nerfs olfactifs. Il avait l'odorat trop fin pour s'y tromper; il était trop habitué aux raffinements culinaires pour douter ; il regarda Fanchon fixement, et seulement alors il s'aperçut de l'incomplet de sa toilette.

— Je venais, lui dit-il, pour vous charger d'une commission que j'aurais bien payée, mais je vois que je vous dérange.

— De quoi s'agit-il? demanda la mendiante.

— D'une lettre à remettre ; mais personne ne peut-il nous entendre ?

— Nous sommes seuls.

— Cependant, reprit Beaunoir en montrant la portière, j'avais cru entendre...

— Monsieur, dit la mendiante, comprenant qu'elle allait devenir la confidente de Léon et qu'elle n'avait rien à craindre de lui, je suis absolument seule; la profession que j'exerce est pénible, il est bien permis à une femme de chercher dans la solitude du soir l'oubli des ennuis de la journée.

En même temps, elle souleva la portière et poussa la porte qui s'ouvrit sans bruit ; une vive clarté s'en échappa et vint estomper le hideux mobilier de la première chambre.

— Entrez, monsieur, fit la pauvresse, dont le ton et les manières n'étaient plus les mêmes.

Beaunoir, qui ne s'étonnait pas facilement, pénétra dans la seconde pièce et éprouva une certaine satisfac-

tion à se trouver dans un élégant boudoir bien éclairé, parfumé par des fleurs qui remplissaient les vases de la cheminée. Fanchon était bien seule: l'unique couvert placé sur le guéridon l'eût attesté au besoin.

— Vous dîniez, madame, dit Léon en s'enfonçant dans un large fauteuil ; veuillez, je vous prie, continuer; mais ces vêtements vont mal ici, vous les avez pris pour me recevoir, faites donc comme si je n'y étais pas.

— Puisque vous le permettez, monsieur...

Et Fanchon, qui n'était pas fâchée de paraître aux yeux de Léon autre chose que la mendiante de la rue, rejeta rapidement le béguin noir et le surtout de laine. Les longs et beaux cheveux blonds de Fanny retombèrent le long de ses joues; ses bras blancs apparurent ronds et potelés, et sa poitrine à demi nue s'épanouit sous la gaze. Elle respira d'un air de satisfaction. Mais Léon, tout occupé de Louise et de l'objet de sa visite, ne parut pas faire attention aux charmes de la lorette. Celle-ci comprit que son effet était manqué et se remit à dîner, mécontente de n'avoir obtenu ni compliment, ni une exclamation de surprise. Trop adroite pour faire paraître son désappointement, elle regarda Léon, et lui dit avec une timidité affectée :

— Voulez-vous, monsieur, avoir la bonté de m'expliquer ce que vous attendez de moi? soyez sûr d'avance que je serai heureuse de tout ce qui pourra vous être agréable.

Ces derniers mots frappèrent désagréablement l'oreille de Beaunoir ; il avait vu si souvent de pauvres filles destinées aux plaisirs du soir quitter leurs haillons et re-

vêtir de brillants costumes sous lesquels apparaissaient splendides et attirants des attraits qu'on ne soupçonnait pas; tant de fois il avait rencontré dans les rues, misérables, délabrées, traînant la drille, les femmes qui avaient brillé dans les réunions dont il faisait partie, que la transformation de la mendiante en lorette ne l'avait pas le moins du monde étonné; mais il préférait la mendiante, avec laquelle il pouvait prendre un air de protection justifié par sa générosité, à cette fille, qui semblait vouloir traiter d'égal à égal.

— Ce que j'ai à vous demander est bien simple, dit Léon d'un ton dégagé, je voudrais faire remettre en secret une lettre à cette dame que vous m'avez dit être Mme Brillat : pouvez-vous vous en charger ?

— Il y aura une réponse à vous rendre? dit Fanchon.

— Me dire simplement si vous vous êtes acquittée de la commission.

— Et après, pas d'autre lettre, pas de réponse de la dame ?

— Mon Dieu ! non ; ce n'est pas une affaire d'amour, c'est une affaire d'intérêts de famille et qui demande le secret le plus absolu. Cette dame jugera si elle doit en parler à son mari ; jusque-là, je ne puis pas paraître m'en mêler.

Fanchon avait espéré un rôle plus important : devenir messagère entre un homme riche et une femme mariée, tenir en ses mains leur secret, être maîtresse de l'honneur, de la réputation d'une femme estimée, honorée jusque-là, ce pouvait être un emploi lucratif, une petite source de fortune, un moyen d'exploitation, et elle était

assez disposée à tirer parti de la situation. Une autre pensée l'occupait : elle aurait des relations suivies avec Léon, elle étudierait son caractère, elle irait chez lui le soir, dans sa mise la plus coquette, la plus séduisante, et peut-être se trouverait-elle un jour à propos pour consoler l'amoureux d'un refus, d'un dédain, d'une jalousie. La première espérance lui échappait ; la seconde lui restait, avec moins de chances qu'elle n'en avait rêvé, mais enfin elle lui restait. Elle accepta donc et promit de remettre la lettre à Mme Brillat, si elle parvenait à la trouver seule, ce qui n'était pas facile ; il pouvait se passer plusieurs jours avant que l'occasion s'en présentât.

Léon, de son côté, avait calculé que si Louise venait au rendez-vous qu'il lui demandait, il n'aurait plus besoin de la mendiante ; que si elle refusait, il serait inutile d'écrire de nouveau et qu'il aurait recours à d'autres moyens ; il ne louait donc le service de Fanchon que pour une fois. Il lui remit sa lettre et se leva pour sortir. Fanchon voulait absolument le retenir encore ; elle le força de reprendre son fauteuil.

— Je vous ai prévenu, lui dit-elle, que je ne pourrais peut-être pas remplir ma mission aussi promptement que je le voudrais ; la rue serait peu convenable pour vous expliquer ce qui ce sera passé : reviendrez-vous, ou préférez-vous m'indiquer votre demeure?

Léon réfléchit un moment, et, tirant une carte de visite, la donna à la lorette.

Celle-ci la prit en arrondissant son bras de manière à en faire ressortir toute la beauté. Elle lut le nom et l'adresse en souriant ; elle prit texte de ce boulevard

Beaumarchais qu'habitait Léon pour parler théâtre, musique, promenade, tout cela en regardant le capitaliste de ses regards les plus doux. Léon resta froid; il ne voyait toujours dans cette fille que la mendiante de la rue dans son peignoir de laine. Il se leva; Fanchon en fit autant.

— Je vous rendrai compte de ma mission le plus tôt possible, lui dit-elle; j'irai chez vous le soir, et dans un costume convenable.

— Venez comme vous voudrez, cela m'est bien égal, riposta brusquement Léon, mécontent de toutes ces agaceries, et il sortit.

Ces derniers mots allèrent droit au cœur de la lorette humiliée et la blessèrent profondément. Elle revint s'asseoir devant son guéridon.

— Il adore Mme Brillat, se dit-elle tout haut, voilà pourquoi il n'a pas fait attention à moi; aussi j'ai eu tort, les hommes n'aiment pas que l'on montre le désir de leur plaire.

Elle prit la lettre, qui ne portait pas de suscription, l'examina attentivement, flairant un mystère, mais elle était soigneusement fermée; puis elle s'aperçut que Léon avait laissé sous la lettre une marque de sa libéralité; elle serra alors précieusement la missive et reprit son repas interrompu, livrée à des réflexions vagues qui couraient comme des nuages.

Les femmes comprennent avec un admirable instinct les pensées dont elles sont l'objet, lors même qu'elles ne sont pas exprimées. Louise n'avait pas revu M. Beaunoir en particulier, ne lui avait parlé qu'au milieu d'un petit

cénacle de femmes toujours promptes aux interprétations, et devant lesquelles il ne fallait paraître ni embarrassée, ni craintive; cela demandait une attention qui ne lui permettait guère d'observer son séducteur; elle avait néanmoins parfaitement deviné les motifs de ses apparitions dans l'atelier et ses vues sur elle. Le premier sentiment qu'elle éprouva fut un sentiment de dignité blessée; le second, un sentiment de mépris pour cet homme.

Tout le passé, qu'elle était si heureuse d'oublier, se retraça en traits de feu dans son esprit; elle se sentait oppressée d'humiliation. Forte de l'amour de son mari, de sa volonté de rester fidèle à ses devoirs, de son ardent désir de racheter sa faute, elle était froissée que Beaunoir osât rêver son infamie. Ce sentiment, qui avait tout à coup étreint son âme, y laissa une douleur poignante.

Les souffrances endurées, cette lente agonie de la faim qu'elle avait supportée avec résignation jusqu'au moment où ses forces la trahirent, les années de vertu, avant et depuis son mariage, tout cela n'était donc rien pour la réhabiliter! Sa faute, si cruellement expiée, devait donc peser à toujours sur elle, n'être jamais rachetable, si un misérable suborneur, l'auteur de tous ses maux, pouvait insolemment venir chez elle et afficher sa honte, quand elle se refuserait à ses désirs! Un violent chagrin s'empara de Louise; le soir, quand seule avec son mari, elle s'efforçait de sourire, son cœur démentait ses lèvres, son front était brûlant et sec, ses mains glacées.

Durant la nuit, en proie à des rêves pénibles, elle appelait Jérôme, se pressait tremblante contre lui, comme si elle eût voulu s'abriter d'un danger. Elle n'eut pas alors la force de révéler à son mari la triste vérité, et quand il chercha à deviner la cause de cette étrange agitation, elle la rejeta, en rougissant, sur des souffrances imaginaires.

— Comment, se disait-elle dans le combat de son cœur, comment oser dire à Jérôme que celui qui le fait travailler, qui vient commander dans son atelier, a été mon amant? Comment mettre ces deux hommes en présence? pourquoi humilier celui que j'aime, auquel je dois la vie et tout ce que je suis, devant celui que je méprise?

Ces combats, les larmes silencieuses de Louise, n'échappèrent point à Jérôme; il s'efforça de combattre une douleur dont il cherchait vainement à deviner la cause; mécontent du silence obstiné de Louise à cet égard, il devint à son tour triste et souffrant. Pour la première fois la douleur entrait dans ce ménage jusque-là si heureux. Désolé et courroucé de ce qu'il croyait être un manque de confiance de la part de Louise, Jérôme, fit un déplorable retour vers le passé, et se demanda en frémissant quelle garantie donnait à l'avenir; sa pensée suivit Louise pas à pas, depuis le jour où il l'avait rencontrée, et quoiqu'il ne trouvât rien qui pût motiver un regret, la jalousie cependant pénétra dans son cœur, éveillée, aiguillonnée par le mystère inexpliqué des agitations dont il était témoin.

Deux jours se passèrent sans que la mendiante pût

remplir sa mission, quoiqu'elle fût venue plusieurs fois sous divers prétextes; enfin elle guetta si bien qu'elle arriva en l'absence de Jérôme, et, traversant la boutique du menuisier, elle alla droit à l'atelier de Mme Brillat. Celle-ci travaillait avec ses ouvrières.

— Madame, dit Fanchon d'un air timide en ouvrant la porte, je vous demande pardon de vous déranger, je voudrais vous dire quelque chose.

— Parlez, Fanchon.

— Mais, madame, ajouta la mendiante avec un air d'embarras, je voudrais ne parler qu'à vous.

Les jeunes ouvrières sourirent, échangèrent des signes d'intelligence, croyant comprendre que la pauvresse venait soutirer quelque argent à la patronne, dont elles connaissaient la bonté. Mme Brillat se leva, s'approcha de Fanchon et lui fit signe de s'expliquer, mais celle-ci se recula doucement, sortit de l'atelier des tailleuses et alla s'arrêter sur le seuil d'une autre pièce qui, formant l'arrière-boutique, était la chambre de Louise; il n'y avait qu'un pas de l'une à l'autre pièce, Mme Brillat entra dans sa chambre, Fanchon l'y suivit et repoussa la porte, tenant la lettre cachée dans sa large manche.

— Madame, lui dit-elle, un monsieur est venu me trouver et m'a demandé si je voudrais vous remettre une lettre...

Mme Brillat fit un mouvement de dédain.

— J'ai refusé, ajouta vivement la mendiante, pensant que c'était un de ces hommes qui courent après les jolies dames.

— Vous avez bien fait, dit Louise.

— Oh ! je lui ai bien dit que je ne faisais pas ce métier-là, allez ; mais il m'a assuré qu'il ne s'agissait pas d'amour le moins du monde, qu'il vous écrivait sur de graves intérêts de famille.

— Pourquoi ne s'adresse-t-il pas à mon mari ?

— Je lui en ai fait l'observation, madame ; il m'a répondu que cette affaire vous concernait spécialement, que vous seriez libre d'en parler à M. Brillat.

Et Fanchon tendait la lettre.

La mendiante avait parlé d'un ton de franchise et de bonhomie à tromper un vieux juge. Mme Brillat prit la lettre.

— Fanchon, lui dit-elle avec la plus grande douceur, mon père a perdu une grande fortune qui lui a été ravie par un habile voleur ; il se peut que les fils ou les héritiers de ce voleur songent à me restituer mon bien, ce ne serait que justice ; mais, dans ce cas, on peut et on doit écrire à mon mari ou à moi sans y mettre aucun mystère. Jusque-là, voici ce que je ferai des lettres qui me seront apportées en secret.

Et brisant l'enveloppe, elle déplia la lettre sans regarder l'écriture, la froissa, et s'approchant de la cheminée, elle la jeta au feu et la fit flamber aux yeux de Fanchon.

— Allez, maintenant, ajouta Louise, et rapportez ce que j'ai dit et ce que j'ai fait à la personne qui vous envoie.

Fanchon se retira, abasourdie par les paroles et par le calme apparent de Mme Brillat, baissant la tête et faisant une moue qui était l'aveu de sa déconfiture ; cependant,

quand elle fut dans la rue, elle se mit à chantonner en agitant la tête et en grimaçant :

J'ai bien suivi la consigne
Le fil était bien tendu,
Bien tendu... mais à la ligne
Le poisson n'a pas mordu.

Après avoir chanté, la rusée mendiante, qui se disposait à aller chez Beaunoir et à y déployer toutes ses grâces, réfléchit à l'insuccès de sa mission, et se dit qu'un porteur de mauvaises nouvelles n'était jamais bien reçu, qu'elle allait ruiner toutes ses espérances d'un seul coup, et qu'il valait mieux attendre une occasion plus favorable. En conséquence, elle écrivit à M. Léon ; elle ignorait les affaires de M. Beaunoir père, de M. Vernon, et voulait rapporter le plus textuellement possible les paroles de Mme Brillat; mais ces paroles l'avaient impressionnée, elles avaient assez de rapport à ce que lui avait dit Léon; elle craignit de commettre une gaucherie, et se borna à raconter brièvement le résultat de sa démarche en appuyant sur l'habileté qu'elle avait déployée.

Beaunoir se mit dans une violente colère à la lecture de cette lettre; mais son parti fut bientôt pris; sa fausse passion s'irritait, et il allait chercher d'autres moyens de triompher. Il écrivit aux parents, qui, depuis six ans, prenaient soin de son enfant, et fit venir celui-ci à Paris.

De tous les sentiments que Dieu mit au cœur de la femme, l'amour maternel est un des plus puissants, des plus absolus, des plus entraînants, dès lors un des

moins calculateurs. Une femme obéit à sa tendresse maternelle, sans regarder, sans voir autour d'elle; se passionne, s'exalte, se laisse emporter avec dévouement, avec abnégation. Ce sentiment, survivant à la flétrissure, relève parfois une créature tombée dans l'abjection, et fait pardonner des faiblesses épurées par les soins donnés au fruit de déplorables erreurs. Mais plus l'amour maternel est développé, plus sont méprisables les hommes qui spéculent sur lui et le prennent pour l'auxiliaire de leurs passions. Ce fut là précisément ce que fit Beaunoir.

En abandonnant Louise à la misère et au désespoir, il lui avait enlevé son enfant, qui pouvait lui donner la force de vivre, le courage d'un travail au-dessus des forces ordinaires dans les circonstances où elle se trouvait : pendant qu'elle mourait de faim, livré aux espérances d'un brillant mariage, il cachait soigneusement l'existence de cet enfant à la famille dont il voulait se faire accepter; maintenant, il allait tenter la pauvre mère en lui jetant pour appât l'espérance d'une caresse de son premier fils; il allait faire servir une innocente créature à une indigne entreprise, odieuse combinaison d'une âme dépravée, calcul de démon!

Un dimanche, jour où les ateliers sont déserts, espérant trouver Louise seule, Léon se rendit chez le menuisier, emmenant avec lui son fils. La boutique était ouverte, il y laissa l'enfant, heureux de jouer au milieu d'objets nouveaux pour lui, arriva à la chambre de Louise et tourna le bouton de la porte vitrée.

Jérôme et sa femme étaient penchés sur des livres de

comptes; des papiers étaient éparpillés sur une table; un secrétaire ouvert laissait voir quelques piles d'écus rangées en ordre. Le menuisier et Louise se levèrent en voyant entrer Beaunoir : Jérôme lui offrit un siége qu'il accepta, Louise fut muette et glacée.

En venant fréquemment dans l'atelier, Beaunoir s'était peu à peu familiarisé avec Brillat, qui était à cent lieues de soupconner la vérité. Ils parlaient de l'abondance ou de la rareté des travaux, des entreprises publiques, du prix des bois, des forêts à exploiter, des alternatives d'aisance et de gêne par lesquelles passent toutes les industries, et Léon paraissait disposé à aider le menuisier, dans le cas où celui-ci obtiendrait quelque adjudication importante, ou prendrait part à quelque grande entreprise.

Il savait que les affaires n'étaient pas prospères en ce moment, et en voyant ces piles d'écus si bien rangées, des comptes préparés, des papiers épars, il comprit que l'on préparait la fin de mois, et pressentit quelque embarras. Il ne se trompait pas : le menuisier subissait les effets d'une crise générale. Habile à profiter de la circonstance pour envelopper Louise dans un réseau dont elle ne pût sortir :

— Monsieur Brillat, dit-il après un moment d'entretien insignifiant, les bois sont chers en ce moment, le travail n'est pas très-abondant, les affaires sont lourdes; si vous avez besoin d'un sac ou deux, je les ai à votre service.

— Ma foi! répondit Jérôme enchanté de la proposition, je ne refuse pas; j'ai des bois pour ma saison et je

les ai achetés au bon moment; le travail ne me manque pas, on me doit d'assez fortes sommes, mais les rentrées sont difficiles; nous étions là à faire nos comptes, car nous avons à payer dans quelques jours, et je ne sais si nous pourrons joindre les deux bouts.

— Disposez de moi, reprit Beaunoir en tirant son portefeuille de sa poche : combien vous faut-il?

— De combien penses-tu que nous ayons besoin? dit Jérôme en se tournant vers sa femme.

Louise avait pâli et rougi tour à tour; elle eût vainement essayé de cacher son émotion; elle appuya les coudes sur la table et laissa tomber sa tête dans ses mains. Beaunoir comprit ce qui se passait en elle; Jérôme crut qu'elle faisait des calculs pour fixer la somme à demander. Après un moment de silence et de torture, Louise, surmontant son agitation, prit parmi les papiers qui couvraient la table une double feuille, et la présentant à Beaunoir :

— Voici, monsieur, lui dit-elle, le compte des travaux achevés pour vous et qui sont déjà posés; si vous voulez nous en remettre le montant, nous vous en serons fort obligés, mais cela nous suffira.

— Comment ?... Mais... tu crois? balbutia Jérôme étonné et qui cherchait la cause de ce refus.

— Oui, mon ami, reprit Louise, il ne nous faut pas plus.

Un coup d'œil rapidement jeté à Jérôme ne permit pas à celui-ci d'émettre un doute, ni d'exprimer une crainte.

Beaunoir prit ce compte, le parcourut, et en acquitta le montant, tout en renouvelant ses offres pour l'avenir.

Tout à coup on entendit dans la boutique le bruit d'une varlope qui tombait sur le plancher.

— Qu'est-ce là? dit Jérôme en soulevant le rideau de la porte vitrée; je ne croyais pas qu'il y eût quelqu'un à la boutique.

— Ne vous étonnez pas, dit Beaunoir avec le plus grand calme et en jetant à Louise un regard expressif, c'est un petit garçon que j'ai amené et qui aura fait tomber quelque outil.

— Pourvu qu'il ne se soit pas blessé! s'écria, en s'élançant dans la boutique, le bon Jérôme, qui chérissait les enfants depuis qu'il était père.

Pendant que Jérôme s'approchait de l'enfant, Beaunoir jeta vivement un papier plié sur la table devant laquelle était Louise atterrée, en proie aux plus vives angoisses, et entra rapidement dans la boutique à la suite de Brillat; Louise saisit la lettre pour la dérober aux regards de son mari.

— Le joli garçon! dit le menuisier en lui tendant la main, Louise, viens donc le voir.

— Oui..., oui..., j'y vais... murmura Louise en se levant péniblement, pâle et bouleversée tout à la fois par la joie et par la crainte qui se disputaient le cœur de la mère et de l'épouse, car elle avait trop bien compris.

Elle resta quelques instants pour surmonter son trouble, se composer un maintien afin de ne pas se trahir. Pauvre mère, qui ne pouvait pas même donner librement un baiser à son fils! Elle entra alors lentement dans l'atelier, mais déjà Beaunoir avait pris l'enfant par la main et s'en allait en disant à Jérôme :

— Je l'amènerai une autre fois, aujourd'hui je suis un peu pressé.

Et, en effet, il disparut; Louise, qui sortait de sa chambre, ne put qu'entrevoir l'enfant du seuil de la boutique.

La malheureuse s'appuya contre un établi, n'ayant pas la force de se soutenir. Après avoir fait quelques pas hors de la maison avec Beaunoir, Jérôme rentra; Louise, par un geste qui lui était familier, prit son bras, tous deux regagnèrent lentement la chambre et reprirent l'examen de leurs comptes, la pauvre femme en dévorant ses larmes.

— Pourquoi as-tu refusé l'offre de M. Beaunoir? dit doucement Jérôme à sa femme.

— Pourquoi contracter des dettes quand on peut s'en passer? répondit Louise qui essayait de sourire.

— Oui, quand on peut s'en passer, toute la question est là, reprit le menuisier.

— Mon ami, j'ai quelques sommes à recevoir pour mes travaux, elles suffiront à faire face à tes obligations; dès demain, je me mettrai en course pour faire mes petits recouvrements.

— Mais cet argent avait une destination, il était pour toi, c'était convenu.

— Et tu penses que je consentirais à l'employer à des objets de toilette, ou à le garder en réserve, quand tu en as besoin! Ah! Jérôme, c'est bien mal me juger, dit Louise, heureuse de trouver un prétexte a ses larmes qu'elle ne pouvait plus retenir.

— Enfant, tu vas pleurer maintenant? dit Brillat en essuyant les yeux de sa femme, et couvrant de baisers

son beau visage inondé : en vérité, y a-t-il là de quoi se chagriner?

Louise, que d'amères pensées torturaient, s'efforçait cependant de ne pas sangloter; elle était haletante, et, aux mouvements précipités de sa poitrine, on eût pu deviner l'agitation de son âme. Jérôme la laissa seule pour vaquer à ses affaires, et elle put sans contrainte s'abandonner à sa douleur. Elle voulut lire la lettre de Beaunoir; voici ce que lui écrivait l'homme qui avait causé tous ses maux :

« Louise,

» En vous revoyant, j'ai compris toute l'étendue des torts que j'ai envers vous et combien j'ai été coupable; j'ai senti en même temps renaître mon amour; je me demande s'il est possible qu'il soit un étranger pour vous celui qui a reçu vos premières caresses. Depuis longtemps absent de Paris, je n'y suis revenu que pour vous chercher; seule, votre pensée m'a ramené, m'a guidé; ne vous aurais-je retrouvée que pour vous perdre?

» A la manière froide et hautaine dont vous m'avez reçu, j'ai pu juger des souffrances que mon abandon vous avait imposées; vous me méprisez parce que vous ne savez pas tout ce que j'ai enduré moi-même de douleur. J'ai besoin de vous voir, de vous parler, d'entendre vos plaintes de votre bouche, de vous apprendre par quelle nécessité cruelle j'ai été entraîné, de trouver mon pardon dans un baiser. »

— De pardon! s'écria douloureusement Louise, dont la

lecture de cette lettre ravivait toutes les plaies. En est-il pour l'homme qui abandonne celle qu'il a épousée devant Dieu, qu'il a trompée, pour celui qui enlève un enfant à sa mère ! Que parle-t-il d'amour quand il a méconnu, dédaigné, brisé l'amour le plus sincère !...

Elle reprit sa lecture :

« J'ai besoin de vous parler de l'avenir, car je vous aime et votre avenir ne peut plus être séparé du mien. Je vous rendrai l'opulence, le luxe d'autrefois... »

— C'est du pain qu'il me fallait ! s'écria Louise à ces derniers mots, et c'est Jérôme qui me l'a donné...

Elle continua :

« Je vous rendrai l'opulence, le luxe d'autrefois, si vous consentez à tout quitter pour revenir à moi. Cette maison, que je fais décorer avec tant d'élégance, elle est à vous, c'est pour vous seule que je m'en occupe ; c'est là que vous oublierez le temps qui nous a séparés, que j'effacerai à force d'amour des pages fatales du livre de notre vie, que vous renaîtrez au bonheur, à la joie.

» Si vous trompiez mes espérances, si vous refusiez de me suivre, si vous vouliez obstinément rester avec un mari que vous ne pouvez pas aimer, vous, habituée à une vie si différente de celle d'aujourd'hui, quelque profonde douleur que j'en puisse éprouver, mon amour est si violent, Louise, que je me soumettrai à votre volonté, en faisant pour vous tout ce qui pourra améliorer votre sort et vous rendre la vie plus heureuse. »

Louise s'arrêta indignée. C'est un marché infâme qu'il me propose, s'écria-t-elle en froissant le papier convul-

sivement. Cet homme a donc le droit de me mépriser et de me le dire! Me traiter comme une prostituée..., et je ne pourrai pas le chasser de chez moi!... Après une longue pause, elle reprit la lettre, impatiente de trouver un mot sur son enfant. Elle lut en effet:

« Je conduis aujourd'hui chez vous votre enfant... notre enfant, Louise, que je chéris parce qu'il me rappelle sa mère, celui que vous avez pleuré et que je viens rendre à vos caresses pour ne plus le séparer de vous. »

— Merci, dit la pauvre mère, voilà au moins une bonne pensée; puis faisant un retour soudain sur elle-même : Oui, il l'a amené, ajouta-t-elle, et il s'est enfui quand je venais l'embrasser... Pas une caresse, pas un regard! S'il comprenait le cœur d'une mère... s'il eût voulu réellement me donner une joie, un bonheur... Puis hésitant de nouveau à l'accuser : Il aura craint, dit-elle, une explosion qui m'eût trahie en présence de mon mari...

Elle allait trouver dans les lignes suivantes l'explication de la conduite de Beaunoir :

« Louise, avant de continuer, j'ai besoin de te répéter que je t'aime, — permets ces mots d'autrefois, — de te dire que je suis prêt à tout entreprendre, à tout oser pour reconquérir le bien que j'ai perdu; la violence de ma passion me servira d'excuse. Je mène ton enfant chez toi pour que tu saches bien que je ne te trompe pas, qu'il est à Paris, près de moi, que je puis le rendre à ton amour. Tu le verras donc quand tu voudras, ton cœur froissé s'épanouira aux douces caresses de ton fils, mais,

— pardonne-moi cette condition, pardonne à l'emportement d'un amour qui ne veut plus te perdre, à un fou qui ne peut accepter la pensée que tu n'es rien pour lui, — je veux que l'enfant me rende la mère. Deux baisers toujours, l'un à lui, l'autre à moi... Revoir ton fils est à ce prix. Je t'attendrai demain... »

L'adresse était indiquée à la maison pour laquelle travaillait Jérôme.

Rien ne peut rendre la honte, la douleur, l'accablement de Louise après la lecture de cette lettre. L'homme qui l'écrivait disait-il vrai? Aimait-il de nouveau celle qu'il avait si cruellement délaissée?... Mais l'amour ne fait pas de conditions, l'amour est généreux; il demande, il donne, il n'impose pas de lois... La passion n'a pas la dureté que montrait Beaunoir... Quelle tendresse véritable l'animait quand il calculait sur la fougue de l'amour maternel?... Non, tout cela n'était qu'une froide combinaison pour arriver à satisfaire un caprice... Léon organisait l'adultère, qu'il payerait par le mépris comme il avait payé un premier amour par l'abandon.

Puis le cœur de la mère faisait entendre sa voix, et une lutte intérieure s'engageait, terrible, mais sans issue. Lorsque, un moment auparavant, Beaunoir avait entraîné son fils, Louise, emportée par la joie, eût peut-être donné sans réflexion tout le bonheur qu'elle pouvait espérer de l'avenir pour une caresse de son enfant; plus calme et plus réfléchie maintenant, elle cherchait le moyen d'échapper aux infâmes conditions posées par Beaunoir, mais elle voulait impérieusement revoir son fils. Jetée par le caprice, par le froid calcul d'un homme,

dans la cruelle alternative de perdre à jamais cet enfant dont la vue avait réveillé tout ce que l'amour maternel avait de puissance dans son âme, ou de trahir des devoirs que, plus que toute autre, elle devait regarder comme sacrés, de tromper celui qu'elle aimait tendrement pour se donner à un être qu'elle méprisait, de perdre en un jour le fruit de tant de douleurs, de s'avilir après s'être relevée, elle était en proie aux plus horribles combats, aux plus cruelles souffrances.

CHAPITRE XI

Le reste de la journée où Louise avait reçu la lettre de Léon et la nuit sans sommeil se passèrent pleins d'angoisses; le lundi, Louise sortit pour remplir ses promesses de la veille, et Jérôme, en la voyant ainsi affaissée et souffrante, lui adressa quelques paroles qui respiraient la tendresse et l'estime pour cette excellente ménagère. Louise, affermie, s'éloigna lentement, après avoir jeté un regard d'amour sur son mari, noble et beau, sur cet intérieur où elle avait trouvé tant de calme et tant de bonheur.

Des personnes chez lesquelles Louise se présenta pour toucher le prix de ses travaux, les unes étaient absentes, les autres remirent le payement à un autre jour; quelques-unes trouvèrent qu'elle se hâtait beaucoup d'apporter son compte; l'ouvrière cependant avait suffisamment reçu pour disiper les inquiétudes de Jérôme, et elle revenait, sans trop regarder au chemin qu'elle suivait, absorbée par la pensée de son enfant, par le souvenir de la conduite de Beaunoir, lorsqu'elle s'arrêta

tout à coup sur le boulevard Beaumarchais, le cœur agité de mille émotions. Seul, sur un large balcon, à un premier étage peu élevé, un enfant jouait au milieu des arbustes et des fleurs qu'il caressait de la main. Ses longs cheveux flottaient, demi-noirs, demi-blonds, sur son front nu, caressés par la brise, et l'enfant les relevait, les écartait de ses yeux, comme pour mieux voir ces belles fleurs à travers lesquelles il courait... Elle fit quelques pas sans réfléchir, sans se rendre compte de la gravité de sa démarche... Elle ne voyait rien que son enfant, le contemplait dans une muette admiration, plein de vie, de séve, d'élégance... Elle allait monter.

A une fenêtre très-rapprochée du balcon, mais qui ne s'ouvrait pas sur lui, se tenait un homme regardant les passants. Entraînée vers son fils, cherchant instinctivement le chemin le plus court pour arriver à lui, Louise vit la figure de cet homme sur les lèvres duquel errait un sourire sarcastique, démoniaque, semblant dire avec ironie : Je savais bien qu'elle se prendrait à l'appât, qu'elle viendrait! C'était Beaunoir ; il attendait.

Frappée de terreur par l'étrange expression de cette figure, Louise s'arrêta. Le sentiment de sa position lui revint tout entier...Elle fit un geste de mépris et tourna le dos. Jérôme arrivait, sans la voir, d'un autre côté, chargé de quelques outils; il sortait de la maison par la rue Amelot, après un travail terminé. Louise, qui l'aperçut, se rapprocha vivement de son mari, lui enleva quelques ustensiles légers, les prit de la main droite, passa son bras gauche sous le bras de Jérôme étonné, qui souriait et lui disait doucement : Laisse donc, Louise, laisse donc! Puis

elle releva vers Beaunoir sa figure radieuse et fière et s'éloigna avec Jérôme. Beaunoir, à cette vue, frappa du poing la tablette de sa fenêtre... Ce premier mouvement passé, il la regarda froidement cheminer, et quelqu'un qui aurait été près de lui aurait pu l'entendre murmurer: Le coup a porté, tu es blessée, Louise, tu reviendras!

Quelques heures après cette scène, dont la jeune femme avait seule connu tous les incidents et les péripéties, Louise et Jérôme arrivaient par un convoi de la rive droite dans une maison isolée au milieu de la campagne entre Paris et Versailles. Louise avait témoigné le plus vif désir de venir ce jour-là même et d'emmener son enfant, que depuis plusieurs mois elle devait retirer de nourrice. Bien qu'il ne comprît pas la spontanéité de ce désir, qu'il ne pût pas deviner les motifs qui l'inspiraient, Jérôme avait cédé à la demande de sa femme, pour ne pas la contrarier, pour lui complaire.

Tous deux entrèrent dans un joli jardin potager, bien soigné, en plein rapport, dont la tenue annonçait que c'était là un des revenus du cultivateur. Des vases de fer-blanc étincelants de propreté égouttaient au soleil, fichés sur des bâtons plantés en terre, ou sur des branches de la haie verte et touffue. La maison, blanchie au dehors avec soin, aux angles d'un rose pâle, aux volets verts, se composait d'un seul corps de bâtiment avec rez-de-chaussée et premier étage; des vaches ruminaient dans l'étable, du côté le moins en vue de la maison et tenue avec la propreté qui distingue le chalet suisse et dont on est encore si loin dans la plus grande partie de la France. Des enfants jouaient dans le jardin, se rou-

laient sur l'herbe du pré, s'ébattaient sous le feuillage, légers, insouciants et capricieux, comme des daims ou des gazelles, au milieu de cris de joie, d'éclats de rire vifs et stridents.

C'est là que l'enfant de Louise et de Jérôme avait été nourri, là que, sevré depuis longtemps, il vivait avec les enfants de sa nourrice, développant ses membres dans des courses et des jeux sans fin, acquérant des forces, de la souplesse, par un salutaire exercice qui manque trop souvent aux enfants de la ville. Le petit Édouard, à qui ses parents avaient donné par un pieux souvenir le nom du vieillard, était un beau garçon aux traits fins, à la mine éveillée, aux yeux intelligents, paraissant plein d'amour pour Jérôme et Louise, qui avaient eu le soin prudent de le visiter souvent, afin que dans ces premiers jours où le cœur de l'enfant s'épanouit, où sa pensée cherche une pensée, où ses caresses sont le résultat de l'attachement, Édouard trouvât le cœur, la pensée, l'amour de ses parents, et ne restât pas indécis entre la mère qui lui avait donné la vie et celle qui lui avait donné son lait. Les cultivateurs chez qui était placé l'enfant s'attendaient à cette séparation et ne furent pas surpris de cette brusque arrivée : Louise et Jérôme repartirent donc emmenant leur petit Edouard, tout fier de porter sur l'épaule, au bout d'un bâton, un petit paquet composé de quelques vêtements. Jérôme tout heureux donnait la main à son bel Édouard qui les charmait par son babil, et tous trois marchaient lentement dans la direction du chemin de fer.

— Tu as eu là une excellente idée, dit Jérôme à Louise,

mais pourquoi n'y as-tu pas songé hier dimanche, jour de promenade et de repos? Nous aurions été moins pressés et nous aurions passé quelques heures à parcourir ces belles campagnes qui ont pour nous tant de gracieux souvenirs.

— Depuis longtemps il avait été convenu que nous reprendrions notre enfant, répondit Louise, depuis longtemps je le désire et je t'en parle, mais aujourd'hui ce désir est devenu si impérieux que je n'ai pu y résister; un enfant qui jouait, plein de grâce et de gentillesse, m'a rappelé que le nôtre aussi pourrait jouer près de nous; il m'a semblé qu'il me manquait quelque chose; je t'ai prié de venir, tu as été assez bon pour y consentir; je t'en remercie: es-tu fâché maintenant?

Ces derniers mots furent dits avec un accent angélique qui alla au cœur de Jérôme.

— Fâché, non, vraiment, dit celui-ci; mais, ajouta-t-il en souriant, voilà bien les femmes; un oiseau qui passe, une mouche qui vole, leur apporte une pensée si impérieuse qu'il faut obéir à l'instant même, sous peine...

— Sous peine, interrompit vivement Louise, sous peine de quoi?

— Que sais-je? sous peine de leur déplaire d'abord, de les voir boudeuses, de n'être plus aimé peut-être...

— Enfant, dit Louise, l'amour profond et vrai souffre d'un refus dont on ignore la portée, mais il ne succombe pas pour si peu. Aujourd'hui tu m'as fait un grand plaisir, tu m'as donné un bonheur indicible en accédant de si bonne grâce à mes désirs; si tu avais refusé, j'aurais peut-être bien souffert, j'aurais sans me plaindre ren-

fermé ma douleur en moi-même, mais je n'aurais pas cessé de t'aimer, oh ! non !

La voix de Louise était devenue sérieuse, elle était émue ; elle ajouta avec un sourire plein de mélancolie :

— Eh ! mon Dieu, on vous a tant habitués à nous croire légères, vous nous jugez si mal, vous les hommes, que vous pouvez bien prendre pour un caprice ce qui est quelquefois un effort de raison.

Jérôme étonné regarda sa femme avec une certaine inquiétude ; le vague des paroles qu'il venait d'entendre allait si bien à son esprit, depuis longtemps préoccupé des chagrins et des insomnies de Louise, et dont il ne pouvait deviner la cause ! Il crut le moment favorable pour obtenir une explication dont il avait besoin pour rassurer son cœur, pour calmer ses inquiétudes et consoler son amour.

— Achève, Louise, lui dit-il ; il y a quelque chose de mystérieux en ce moment dans tes paroles, comme dans tes pensées depuis longtemps ; que veux-tu dire ? Est-ce aujourd'hui que tu fais un effort de raison en venant chercher ton fils ?

— Non, répondit Louise en s'efforçant de paraître calme, je fais un effort d'amour, car je réunis l'enfant au père, afin d'avoir autour de moi tout ce qui m'intéresse, tout ce qui m'est cher, tout ce que je veux aimer.

— Ah ! tu es charmante, reprit Jérôme avec effusion, mais pourquoi ne pas m'ouvrir ton âme tout entière, pourquoi ne pas me dire ces chagrins pesants, ces secrets pénibles qui, la nuit, troublent ton sommeil, tourmentent ta pensée, prolongent ta veille douloureuse à

travers tes rêves ? C'est mal de cacher ce qui nous afflige à qui nous aime comme je t'aime, ma Louise.

La jeune femme, qui passait en ce moment sur un tertre de gazon, s'arrêta tout à coup, à quelques pas de Jérôme, au-dessus de lui, et élevant la voix avec une chaleur qu'elle n'avait jamais mise dans ses discours :

— Écoute, lui dit-elle, cet enfant ne peut pas comprendre, nul ici ne nous entend, ni ne nous voit, dans ce champ obscur et désert ; pardonne si je rappelle une époque fatale et que par générosité tu as oubliée mieux que moi ; tu m'as relevée en me donnant ton nom, je ne redescendrai pas, je te le jure par notre enfant, lien indissoluble que Dieu a mis entre nous ! Ces chagrins dont tu parles, ils sont vrais. Eh bien ! oui, je souffre ; mes veilles sont pénibles et mes rêves affreux ; mais pourrais-tu le trouver mauvais et me croire ingrate ou injuste, si j'avais cherché à t'éviter une peine en te cachant le sujet de mes douleurs, à toi qui as besoin de tout ton courage pour élever ta famille et travailler ? Me condamnerais-tu parce que j'aurais voulu souffrir seule dans la crainte de t'affliger ? Plus tard, Jérôme, que je vive, soutenue par ton amour, ou que je meure avant toi, minée par le chagrin, je te dirai tout ; tu sauras mes souffrances, tu comprendras alors si je t'aime, si je suis gardienne fidèle de ton honneur... Jusque-là, je t'en supplie, point de pensée offensante pour moi, je ne supporterais pas un reproche, parce que je ne le mérite pas ; un doute de ta part me tuerait, ainsi que me tuerait une aute, si je pouvais la commettre.

L'heure était solennelle, la nuit était venue, faiblement

éclairée par la lune qui semblait courir à travers les nuages; le silence le plus profond régnait dans la campagne, sur laquelle se projetait l'ombre des bois qui couvraient la colline. Jérôme, vivement impressionné, éleva son enfant dans ses bras, entrevoyant, sans tout comprendre, qu'il était une sauvegarde pour Louise et pour lui, le pressa contre son cœur, le couvrit de baisers; puis, de l'un de ses bras, entourant la taille de sa femme:

— Je suis né pour souffrir, lui dit-il, je porte le poids de ma destinée; garde ton secret puisque tu as douté de ma force; mais du jour où tu courrais un danger, dis-le-moi, dis-le-moi sans crainte, sans arrière-pensée, moi seul dois soutenir ton courage et te protéger: épargne-moi le chagrin de te voir souffrir sans comprendre pourquoi tu souffres, et conserve-moi ton cœur.

— Oh! à toujours, toujours! dit vivement Louise; à toi mon cœur que tu as guéri, ma vie que tu as sauvée!

En ce moment, on apercevait au loin, à travers les massifs, comme encadrée dans les arbres, une longue traînée de feu perçant l'obscurité, disparaissant tout à coup en s'enfonçant dans les tranchées, puis remontant à la surface, dominant la plaine et courant ainsi qu'un long reptile de diverses couleurs. Bientôt on entendit les sifflements de la vapeur, le souffle pressé de la machine roulant sur des bandes de fer, puis un bruit aigu, sous lequel on frémit malgré soi, quand il vous surprend dans la nuit... Le convoi était arrêté.

Quelques minutes plus tard, les deux époux, suivis de leur enfant, tout joyeux de ces choses inconnues, descendaient la pente rapide de la rue d'Amsterdam, lon-

geaient la rue Saint-Lazare et passaient par la rue de la Chaussée-d'Antin, rentrant chez eux agités par des pensées opposées de chagrin et de bonheur.

La fatuité de Beaunoir ne lui avait pas permis de comprendre le sentiment qui avait arrêté Louise au moment où elle courait vers son enfant. En la voyant s'éloigner avec Jérôme, il avait cru que la présence inopinée de celui-ci l'avait seule retenue; il n'avait pas saisi ce qu'il y avait de fierté et de dédain dans le dernier regard qu'elle lui avait jeté, et c'est alors qu'il avait dit, avec une joie satanique: Elle reviendra... Il attendit plusieurs jours avec un peu d'impatience, mais intimement persuadé qu'elle succomberait au désir.

Louise, en voyant l'abîme où il voulait l'entraîner, avait pris la résolution désespérée de renoncer à voir son premier enfant, elle avait voulu avoir immédiatement auprès d'elle le fils de Jérôme pour tromper son propre cœur; aussi, que de caresses données à son petit Édouard! quels longs baisers! Louise livrait un combat aux souvenirs du passé, afin de faire sa vie de femme commencer à Jérôme, sa vie de mère dater de la naissance de son second fils. Elle sentait bien tout ce qu'il y avait de cruauté dans l'oubli qu'elle voulait s'imposer, mais elle ne pouvait se croire coupable quand elle était seule à souffrir.

Elle se demandait, en regardant froidement la vie, ce qu'étaient les liens du sang, lorsque Jérôme avait été abandonné par son père, lorsque son propre enfant à elle n'avait pas tressailli à sa vue. Elle doutait si la société ne reposait pas sur des conventions étranges quand, de ces deux enfants, l'un devait être sa gloire et sa joie,

l'autre sa honte et son désespoir, quand celui-ci pouvait à son insu servir d'instrument à un suborneur.

Puis le sentiment maternel reprenait le dessus; le cri de l'âme était plus fort que le cri de cette froide raison qui pouvait calculer; alors Louise voulait tout dire à son mari, redemander son enfant, le garder auprès d'elle, l'élever avec Édouard, leur apprendre à tous deux à s'appeler frères... Mais alors aussi l'avenir se dressait devant elle, tout chargé de sombres couleurs... Quelle fraternité véritable existerait entre deux enfants dont l'un était légitime, l'autre un bâtard dont la présence serait un reproche perpétuel, pourrait être une cause permanente de querelles domestiques? Jérôme ne croirait-il pas trouver dans les plus simples marques d'amitié des preuves de préférence? En ce cas, de quel œil verrait-il cet enfant qui viendrait enlever les caresses et soins dus aux siens, manger le pain des siens? L'amour de son mari ne s'éteindrait-il pas devant ce témoin vivant d'un passé que la société condamnait, chargeait de honte?

Cet enfant lui-même, quand il apprendrait la faute de sa mère, quel respect aurait-il pour elle? Lorsqu'il saurait que son père était riche et lui eût donné sans doute une portion de sa fortune, comment apprécierait-il la tendresse de cette mère qui l'aurait enlevé à une position dont il s'exagérait les avantages pour le jeter dans la boutique d'un menuisier?

Ainsi Louise, sans le savoir, agitait de graves problèmes de l'ordre social qu'elle ne pouvait résoudre, et demeurait indécise entre les diverses idées qui surgissaient dans son esprit.

La scène qui avait eu lieu entre les deux époux au moment où ils emmenaient leur enfant avait fait une vive impression sur Jérôme; il avait appris que Louise était l'objet de poursuites amoureuses, et la solennité qu'elle avait donnée à ses paroles lui révélait toute l'importance de la lutte. Pourquoi ce langage exalté s'il n'y avait pas quelque danger? Les veilles douloureuses, les insomnies, les larmes de Louise qui l'avaient inquiété si longtemps, étaient enfin expliquées; cependant il restait encore au fond de tout cela beaucoup d'obscurité. Quel était l'homme dont le caprice venait se jeter à la traverse de son bonheur. Pourquoi Louise ne l'avait-elle pas nommé, si elle ne l'aimait pas? Quels ménagements avait-elle donc à garder? Il jeta les yeux autour de lui pour découvrir celui qui venait troubler la paix de son intérieur et n'y réussit pas; ni chez lui, ni au dehors, il ne put saisir aucun indice.

A quelque temps de là, un homme couvert de haillons fut arrêté la nuit sur une borne où il dormait, et conduit en prison. On lui demanda où était sa demeure: il n'en avait pas; sa profession : il était vieux, infirme, il n'en avait plus; son nom, il répondit : Jean Brillat; s'il avait des parents, il dit : J'ai un fils; où était celui-ci : Je n'en sais rien.

Jusque-là il n'avait que rarement songé à son fils; sans doute il s'était engagé, il servait; peut-être était-il mort, peut-être avait-il remplacé... Alors des idées de convoitise s'élevaient dans l'esprit de cet homme, puis tout s'en allait, s'éteignait dans les fumées du vin ou de l'alcool, et il ne faisait aucune démarche pour retrouver

son fils. Mais le désir de la liberté fit ce malheureux chercher dans sa mémoire; la prison, la vue des gardes municipaux, d'autres enfants arrêtés aussi pour vagabondage et destinés aux mêmes douleurs que Jérôme, lui donnèrent une idée confuse; un vague souvenir de la scène du faubourg que sa concubine avait toujours repoussé et traité de rêve, luisit dans son esprit... Il parla d'une maison de correction dans laquelle son fils aurait été conduit; on fut bientôt sur la trace, et Jérôme fut mandé au parquet.

— Monsieur, lui dit le procureur du roi, votre père a été arrêté comme vagabond; vous êtes dans l'aisance, vous jouissez de l'estime générale, comment laissez-vous votre père sans asile et sans pain?

— On se trompe, répondit Jérôme, je n'ai pas de père.

— Comment! pas de père! Mais cet homme qui se réclame de vous, qui porte le même nom que vous, qui a donné les indications ensuite desquelles vous êtes mandé ici?

— Je n'ai pas de père, dit une seconde fois le menuisier.

Le magistrat ne comprenait rien à cette obstination d'un homme honorable reniant son père après l'avoir abandonné à la plus profonde misère; il fit de vains efforts pour obtenir quelque chose de Jérôme et termina en lui annonçant que son père comparaîtrait devant le tribunal de police correctionnelle quelque jours après.

— J'y serai, dit Brillat, si vous m'y appelez.

— La loi civile vous forcera à faire une pension à votre père.

— C'est bien, reprit Jérôme, nous verrons.

Le menuisier fut en effet assigné et se présenta à l'audience, donnant le bras à sa femme, la main à son enfant, ému de se retrouver encore une fois dans cette même salle, éprouvant pour tout cet appareil une insurmontable répulsion, détournant les yeux du banc des accusés. La cause du vieux Brillat fut appelée; après les questions d'usage, les témoignages entendus, le président demanda au vagabond si quelqu'un le réclamait; celui-ci baissa humblement la tête sans répondre; le président s'adressa à l'auditoire, fit la même question... Nulle voix ne répondit dans l'auditoire.

Alors le procureur du roi se leva, et, désignant du doigt Jérôme, il parla avec force contre cet enfant dénaturé refusant d'avouer son père; il eut un mouvement très-beau touchant l'ingratitude filiale, fut pathétique, entraînant et remua profondément l'auditoire, puis conclut, pour obéir à la loi, à une condamnation dont la honte devait, disait-il, retomber sur Jérôme. Un jeune stagiaire qui n'était pas fâché de trouver un si beau thème à une plaidoirie, demanda la parole afin de présenter quelques considérations en faveur du prévenu, et s'emparant des paroles du procureur du roi, car il ne savait pas un mot de l'affaire, s'éleva aussi haut que cela lui fut possible dans la voie qu'on lui avait ouverte.

— Comment se fait-il, s'écria triomphalement le jeune parleur appelé à être un jour la gloire du barreau, que l'accusation et la défense soient aujourd'hui d'accord pour excuser le malheureux vieillard qui est devant vous? Pourquoi nous faites-vous la tâche si facile? Pour-

quoi les foudres de l'accusation passent-elles par-dessus la tête de l'accusé? Pourquoi la parole si brillante, la logique si serrée du magistrat que vous venez d'entendre, — l'avocat n'était que stagiaire, — s'adressent-elles à un autre? Ah! disons-le avec douleur, c'est que le vrai coupable n'est pas sur le banc des accusés. L'âge a débilité les forces de cet homme; le temps et le travail l'ont miné, et maintenant qu'il succombe sous le poids de ses années et de ses durs labeurs, pas un bras qui le soutienne, pas une main amie qui enlace sa main, qui dirige ses pas chancelants. Le coupable est là, dans l'auditoire, avec sa femme et son enfant, voyant sans émotion la douleur de son vieux père, s'entourant à dessein de tout ce qui charme la vie, l'amour et la paternité, comme pour insulter à la douleur de celui qui n'a plus rien de tout cela! Mais les mauvais exemples, pas plus que les bons, ne sont perdus dans ce monde, et ce qu'il fait aujourd'hui à l'égard de son père, son enfant, c'est nous qui le lui prédisons avec cet esprit de divination fatale que Dieu nous donne parfois pour récompense de notre pénible sacerdoce, son enfant le fera un jour contre lui pour le punir.

Tandis que l'avocat, avant de s'asseoir, promenait sur les assistants un sourire de triomphateur, Jérôme le regarda fixement et lui jeta un sourire narquois et dédaigneux en haussant les épaules d'une façon fort évidente. Ce mouvement fut remarqué et causa quelque surprise; il était évident qu'il y avait là-dessous quelque chose de mystérieux.

Le président du tribunal, s'adressant alors directement

à Jérôme, demanda s'il réclamait son père... Il y eut dans l'auditoire un vif mouvement de curiosité. Jérôme se leva.

— Messieurs, dit-il, vous venez d'entendre des paroles bien sévères et bien peu méritées. Je regrette que ce jeune monsieur, auquel je conseille d'étudier les causes avant de les plaider, n'ait pas connu les motifs qui ne me permettent pas de réclamer celui que la loi appelle mon père.

Alors il raconta l'abandon dont il avait été l'objet, la misère qu'il avait endurée, l'arrêt du tribunal, et, arrivant à la scène du faubourg Saint-Denis, il s'écria avec un accent de désespoir :

— C'est là qu'au milieu de la foule je rencontrai cet homme, mon père, avec une concubine... je me suis cramponné à ses vêtements, je l'ai supplié de me réclamer, il m'a repoussé, il a méconnu son enfant... Je n'ai plus de père! Quant à mon fils, dont a parlé bien légèrement ce monsieur, qui devrait respecter mieux l'intérieur de la famille, il ne sera ni un mendiant, ni un vagabond, parce que je lui enseignerai mon état et lui laisserai mes outils. Si, quand je serai vieux et usé, il m'abandonne...

Et il se tourna vers le petit Édouard, qui lui tendait les bras en disant :

— Non, non, papa!

— Mais non, il ne m'abandonnera pas, reprit brusquement Jérôme en essuyant une larme; je remplirai envers lui les devoirs d'un père afin qu'il remplisse envers

moi les devoirs d'un fils. Maintenant j'attends ce que prononcera la loi, qui doit être égale pour tous.

L'auditoire était agité, les pleurs coulaient; le jeune avocat baissa la tête; ses collègues souriaient et murmuraient en se regardant : « Quel pavé! »

Le président consulta les juges; une assez vive discussion parut s'engager à voix basse; l'anxiété était au comble... Enfin le président se leva :

— Vu la loi, dit-il lentement, nous condamnons Jean Brillat...

— Monsieur, je réclame cet homme, s'écria une voix de femme profondément émue.

Tous les yeux se tournèrent du côté d'où partait la voix.

— Qui êtes-vous? demanda le pésident.

— Louise, femme de Jérôme Brillat.

— Mais votre mari a refusé tout à l'heure...

— Mon mari, reprit Louise en regardant les juges avec une suprême douceur, ne peut pas m'avoir amenée ici pour entendre condamner son père.

Et, se penchant vers Jérôme, elle lui dit à demi voix :

— C'est assez d'un, laisse-moi sauver l'autre.

— Tu es un ange, lui dit tout bas Jérôme en pressant sa main.

Le tribunal acquitta le vieux Jean Brillat et le rendit à ses enfants.

CHAPITRE XII

Le président qui venait de siéger dans l'affaire de Jean Brillat était l'un des juges qui avaient, quelques années auparavant, prononcé sur le sort de Jérôme et du négociant Vernon, fait en leur faveur tout ce qui dépendait d'eux et appliqué le code en regrettant sa rigueur, et surtout l'absence d'une loi plus en harmonie avec les mœurs. Les paroles du jeune menuisier le frappèrent, éveillèrent ses souvenirs ; il se rappela parfaitement ce pauvre petit jetant sur l'auditoire, quand on lui avait demandé si quelqu'un le réclamait, un regard plein d'inquiétude, et sa réponse douloureuse au président : « Comment voulez-vous que mon père sache que je suis ici ? » Bien que les griefs de Jérôme lui parussent fort justifiés par l'abandon fatal dont il avait été la victime, il se promettait d'intervenir directement, mais en particulier, auprès du jeune homme pour l'amener à prendre son père chez

lui. Il comprenait qu'après une captivité de quatre ans et l'irritation qu'elle avait dû lui inspirer, il n'en obtiendrait rien en public ; mais il comptait sur le bon cœur de Jérôme et sur ses paternelles sollicitations, persuadé que la résistance devant le tribunal céderait devant l'homme.

La réclamation de Louise redemandant le vieux Brillat avait mis fin aux préoccupations du magistrat, qui avait éprouvé une vive satisfaction de la conduite de la jeune femme, et l'acquittement était à peine prononcé qu'un huissier s'approcha de Jérôme et de Louise et les invita, de la part du président, à passer dans un cabinet attenant à la salle d'audience. Ils s'y rendirent sans se douter du but de cette invitation ; là, le magistrat, en présence de ses collègues, du procureur du roi et de quelques avocats, adressa au jeune couple de vives félicitations sur leur conduite ; tous les assistants y mêlèrent les leurs.

Dans un angle du cabinet se tenait un groupe d'avocats, les uns qui, habitués à plaider le vrai et le faux avec un égal aplomb, ont perdu la notion du vrai, ne trouvant juste ou injuste que la cause gagnée ou la cause perdue et ne voient plus que le côté matériel des choses ; d'autres, jeunes et ardents, toujours prêts à prendre la défense du pauvre ; plusieurs fort spirituels, presque tous railleurs.

— Tudieu ! voilà un rude gaillard, dit l'un d'eux en examinant Jérôme ; il a un bel organe et des arguments puissants.

— Et concis, répliqua son voisin, jetant cela en pleine figure à celui qui venait de parler et qui était fort prolixe.

— Ah ! la scène a été pathétique, dit un autre.

— Et la mise en scène bien jouée, murmura un des assistants, et se tournant vers l'un de ses confrères qui s'occupait beaucoup de théâtre, et lui frappant sur l'épaule : C'est du drame, hein ! tu mettras cela dans une de tes pièces, l'effet est sûr.

— Crois-tu ? dit l'auteur.

— Parbleu ! tu n'as donc pas vu le mouvement de l'auditoire ? Quand on remue ces blasés, ces racornis-là, on doit enlever tout un théâtre.

Lorsque le président adressa la parole à Louise, tous les regards se tournèrent vers elle, qui, un peu émue, brillait de tout son éclat.

— Le menuisier a bon goût... reprit l'un des avocats, et le reste de la phrase se perdit au milieu des rires de ses confrères.

— Elle est remarquablement belle, dit un autre.

— C'est pour cela que le président l'a fait venir, murmura le dernier à l'oreille de quelques amis, ses yeux baissent et il a voulu la voir de plus près ; le jour de la salle d'audience n'est pas favorable.

Le magistrat n'entendit pas cette petite méchanceté ; tous se retirèrent, jetant un dernier regard à Louise qui emmenait son enfant pendant que son mari aidait son père à descendre les marches de la salle. Le soir, dans un petit cercle d'amis, le président disait tristement, après avoir raconté les détails de cette affaire et du premier jugement :

— Voilà un coin du tableau de notre société. Des lois impuissantes à protéger l'honnête commerçant contre

le banqueroutier habile, à lui faire restituer sa fortune volée ; pour la jeune fille, absence de travail ou insuffisance de salaire, quand celui-ci est l'unique sauvegarde contre la misère qui tend la main à la séduction et la convie. Des hospices trop étroits pour la vieillesse malheureuse, pour la pauvreté sans déshonneur se pressant à leurs portes, attendant qu'il en sorte un cadavre pour prendre sa place. Rien pour sauver l'enfant de l'abandon d'un père. Rien pour les vétérans de l'industrie dont les cheveux ont blanchi dans le travail, source de richesse pour le pays, qui ont usé leurs corps, rivés à un métier qu'ils ne peuvent plus mettre en mouvement. Rien enfin pour prévenir la souffrance, la dégradation. Le grand remède aux maux, c'est la prison qui punit, qui impose une flétrissure. Allez, c'est, pour nous autres juges, une rude tâche que celle d'appliquer un pareil baume aux blessures.

— Notre président est dans ses jours de boutade, dit en riant l'un des assistants.

— Oh ! j'ai grand tort, reprit le magistrat avec vivacité ; n'est-ce pas une belle organisation que celle où se passent de telles choses ?

Et il raconta ce qu'il savait de la ruine et de l'arrestation de Vernon, de l'affaire de Jérôme.

— Vous prenez un accident pour base d'un système ! dit le même.

— Un accident ! s'écria le président, regardez l'histoire des vingt derniers siècles : elle se divise en périodes bien caractérisées. La gloire militaire, la religion, les beaux-arts, la littérature, la philosophie, toutes ces

grandes choses qui passionnent l'humanité, auront leur tour sur la scène du monde européen et domineront une époque. Eh bien ! au milieu des plus beaux triomphes et dos plus terribles revers des armées, dans les luttes sanglantes de la religion, à travers ses plus brillants succès, ou lorsque sa puissance décroît devant le scepticisme, soit que dans les arts on cultive la forme ou la pensée, dans les disputes de l'école, dans les livres, partout, vous entendez un cri profond, énergique, appelant des réformes dans la société.

Et alors il traça brillamment le tableau des luttes passées et fit une peinture sombre et navrante de la situation présente. Il termina en ces mots :

— Ainsi toujours le même mal ; l'humanité semble tourner dans un cercle de fer qu'elle ne peut rompre, dans un cirque de rochers granitiques qu'elle ne peut escalader. Cependant il n'est pas de mal social sans remède, comme il n'est pas de précipice qu'on ne puisse combler, pas de roche si pesante que la mine ne puisse faire sauter. Dans ma carrière de magistrat, j'ai vécu dans des villes industrielles et j'ai vu d'horribles souffrances qui m'ont expliqué souvent les fautes que j'avais à poursuivre au nom de la morale publique et qui justifient à mes yeux l'indulgence que j'apporte quelquefois dans des affaires dont le public ne voit que la surface et que j'ai approfondies.

L'amélioration du sort des classes ouvrières arrivera par la bonne volonté des puissants ou par la force. Qui peut dire combien de temps se traînera, boiteux et énervé, le système sous lequel nous vivons, combien de

temps on fermera l'oreille à l'immense voix qui résonne? Si le progrès est le seul ouvrier de la réforme, elle viendra plus lentement, mais du moins le sang n'aura pas coulé pour assurer le bonheur et le repos du pays. Si c'est la force qui, sur les ruines de l'organisation actuelle, en édifie une nouvelle, sans doute elle déblayera le terrain sur lequel elle voudra bâtir, sans doute elle n'apportera, dans l'exercice de sa puissance organisatrice, ni hésitation, ni crainte. Croyez-moi, prévenons les secousses, en nous occupant de faire l'avenir meilleur que le présent.

La voix du magistrat était grave; on le savait et on le sentait convaincu, et ses paroles firent une impression profonde dans le cercle d'amis trop peu nombreux qui l'entouraient. Il avait conquis par l'âge, par le savoir, par son intégrité, le droit de dire sa pensée; il en usait, mais seulement dans l'intimité, ne cherchant pas l'éclat de l'opposition et ne se préoccupant jamais des luttes ministérielles, qu'il regardait comme fort stériles dans le cercle où elles étaient enfermées.

En se retirant, l'un de ceux qui l'avaient écouté disait d'un ton quelque peu mécontent :

— Notre président a de bonnes idées; elles ne sont pas neuves, mais il les rajeunit par sa verve.

— Pourquoi ne l'imitez-vous pas? lui répondit son interlocuteur; si de pareilles idées étaient émises partout, on finirait par les entendre, on y réfléchirait, et peut-être se déciderait-on à essayer de quelque remède.

— Bon! reprit le premier, vous êtes charmant avec votre conseil, le président est inamovible, il peut dire ce

qu'il pense; quant à nous, si nous nous permettions une pareille liberté, nous ne serions pas longtemps en place.

— Le barreau ne vous offre-t-il pas une carrière honorable à défaut du parquet?

— Eh! mon cher, on y est, on y reste.

— C'est cela, et on s'habitue à tout regarder avec indifférence, à tout voir sans prendre parti, à n'exprimer jamais d'opinion, et, peu à peu, à n'en pas avoir. On est pour celui qui gouverne.

— Il nous siérait bien d'être contre!

— Mais quel appui lui prêteriez-vous s'il était attaqué?

— Bon Dieu! qui songe à cela? Il n'y a que des semblants d'opposition; on parle, voilà tout, il n'y a rien de sérieux.

Les deux amis se séparèrent. Cependant les paroles du président eurent quelque retentissement; le lendemain on les répétait dans la salle des pas perdus, on les commentait, on en faisait une grosse affaire; quelques plaideurs disaient :

— Oh! il faut que le ministère soit malade pour que le président ait osé parler de la sorte.

— Mais non, dit l'un d'eux, il n'est pas question du cabinet, c'est la société qui est malade, et c'est bien autrement grave.

Le groupe éclata de rire; on ne comprenait pas comment la société pouvait être malade quand le ministère se portait bien.

A quelques jours de là, dans un coin d'un salon officiel où étaient réunies les notabilités diplomatiques, tous les membres du cabinet et quelques fonctionnaires, l'un

des ministres qui dirigeaient alors les affaires du pays frappa familièrement sur l'épaule du magistrat et lui dit en souriant :

— Combien avez-vous d'années de service, mon cher président ?

— Vingt-quatre, monsieur le ministre, dit celui-ci d'un ton où perçait une légère pointe d'ironie.

— Eh ! reprit le ministre, toujours en souriant, encore six ans avant d'arriver à la retraite.

— Oui, oui ; mais j'en connais qui n'iront pas jusque-là, repartit le président en hochant la tête.

— Ah ! ah ! ajouta le ministre en riant tout à fait, vous êtes donc toujours un prophète de malheur ; il y a longtemps que vous pronostiquez notre chute et nous tenons toujours.

— C'est peut-être une raison pour que...

— Chut ! interrompit vivement l'homme d'État ; venez vous mettre à table et ne nous faites pas de sermon aujourd'hui, nous avons tous les ambassadeurs et les ministres étrangers.

— Je comprends, dit en souriant à son tour le magistrat, et il faut qu'ils croient à la stabilité... Soyez sans inquiétude, je ne dirai rien.

Le magistrat ne dit pas un mot qui pût effaroucher les oreilles ministérielles ; les représentants des puissances purent se persuader que la France était à l'apogée de sa prospérité et de son bonheur. Cependant, dans les régions du pouvoir, comme on le disait alors, il commença à être question d'une loi qui devait non pas guérir, mais soulager une des plaies sociales signalées par le magis-

trat. D'un autre côté, le maire d'une des plus grandes villes de France prit un arrêté en vertu duquel des vieillards malheureux pouvaient être admis au dépôt de mendicité sans avoir été arrêtés comme vagabonds et frappés d'une condamnation par le tribunal de police correctionnelle. C'était un progrès, mais bien faible.

Les premiers jours qui suivirent l'arrivée du vieux Brillat dans la boutique du menuisier et les émotions de l'audience se passèrent avec assez de calme ; la présence du petit Édouard dans la maison paternelle, son babil, ses caresses, premières fleurs du jeune âge, toutes nouvelles pour Jérôme, firent une diversion momentanée aux chagrins de Louise, aux inquiétudes de son mari. Mais bientôt le vieux Brillat s'aperçut que ses habitudes le rendaient étranger dans cette maison, que son langage contractés dans des bouges abjects n'était pas compris, qu'il gênait l'expansion entre les deux époux ; il se sentait honteux devant son fils ; il demanda à entrer dans un établissement public où il jouirait d'une certaine liberté, si Jérôme voulait payer sa pension. Celui-ci y consentit et ils se séparèrent.

Les impressions de l'audience s'effacèrent, on s'accoutuma à voir Édouard jouer dans la boutique, se rouler dans les copeaux, s'en faire des boucles d'oreilles, les mêler à ses chevaux, se bâtir des maisons avec des petits bouts de bois, et peu à peu les choses reprirent leur cours ordinaire ; les deux époux distraits un moment de leurs peines secrètes, les retrouvèrent au fond de leurs cœurs ; la situation redevint la même qu'auparavant, la pensée de son enfant obsédait le souvenir de

Louise, miroitait dans son esprit, une voix intérieure lui criait de se rapprocher de lui, un désir impérieux l'y poussait ; elle ne pensait pas que Jérôme ignorât l'existence de cet enfant, et toutefois elle n'osait lui en parler, lui dire ses chagrins, dans la crainte de le froisser ; lui-même n'avait pas le courage de demander une explication dont il avait besoin. L'amour vit d'illusions qu'il ne faut pas briser au rude contact de la réalité, de fines délicatesses qu'il importe de ménager.

Cependant les travaux étaient terminés dans la maison à laquelle travaillait Jérôme et que Léon avait offerte à Louise en échange d'une trahison, d'une fuite, d'un éclat, offre à laquelle celle-ci avait dédaigné de répondre. C'était une horrible idée que celle de faire embellir par le mari la demeure où il voulait loger la femme qu'il lui enlèverait, le calcul dépravé d'un homme qui se jouait des souffrances d'un autre.

Qu'on se figure, en effet, la douleur de l'ouvrier apprenant un jour que sa femme enlevée, disparue, habite la retraite qu'il a lui même coquettement embellie, sous les ordres de son amant, à l'ornement de laquelle il a apporté son art, ses soins, son intelligence. La vertu de Louise avait heureusement déjoué cette odieuse combinaison.

Beaunoir n'était pas retourné chez le menuisier depuis le jour où il avait amené son fils pour tenter la malheureuse mère par l'espérance d'une caresse ; il avait parfaitement vu Louise pâle et chancelante, s'appuyant contre la porte pour se soutenir ; certain d'avoir éveillé tous les souvenirs de sa mère, ignorant les incidents qui avaient comprimé quelques jours les élans de l'amour

maternel, il avait attendu la venue de Louise, mais en vain ; il avait épié son passagè, persuadé qu'elle chercherait au moins à entrevoir son enfant, et il ne l'avait pas aperçue de nouveau. Comme ces misérables oiseleurs qui placent dans une cage ouverte les oiseaux qu'ils ont volés au nid, afin d'y amener la mère sur laquelle la cage se refermera, il avait fait placer sur le balcon des fleurs nouvelles dont il avait confié le soin à l'enfant, jouets qui devaient l'y retenir durant les plus belles heures de la journée.

Trompé dans ses espérances, ne comprenant pas cette indifférence apparente, décidé à faire une nouvelle tentative de séduction, Léon se rendit un soir chez l'ouvrier, après les travaux, dans la pensée d'y trouver Louise seule. L'atelier était vide, et Léon marchait sans bruit vers la chambre de madame Brillat, lorsqu'un petit garçon qui jouait au milieu des outils se leva vivement et se mit à crier : Papa, papa, voilà un monsieur !

Léon s'arrêta quelques secondes ; surpris par la présence de cet enfant, il ne pouvait plus rétrograder, et une mauvaise pensée traversa son esprit ; il se repentit de n'avoir pas amené avec lui son fils, afin de mettre en présence les deux enfants de Louise, celui qu'elle pouvait avouer et celui dont elle avait sans doute intérêt à cacher l'existence. C'eût été une scène dramatique, se dit-il gaiement.

Il entra dans la chambre où causaient Brillat et sa femme ; il avait pour prétexte le règlement des travaux, il venait solder son compte ; le petit Edouard l'y suivit, et il suffit à Léon d'un coup d'œil pour comprendre que

Louise était souffrante, mais en même temps courageuse et résolue.

— Vous avez là, madame, un fort bel enfant, dit-il à Louise, après s'être assis en face d'elle, est-ce le seul?

— Oui, monsieur, le seul, répondit Mme Brillat d'une voix sèche en levant sur Léon un regard assuré, tandis que ses lèvres étaient contractées par un sourire amer dont lui seul pouvait comprendre la signification; puis attirant Edouard sur ses genoux, elle le couvrit de baisers, mais sans prononcer une parole et en retenant ses larmes près de couler. Il y avait dans ses mouvements un emportement étrange, une sorte de désespoir : elle semblait vouloir se réfugier dans le sein de son enfant, chercher sa force dans ses caresses; elle craignait que cette question si simple et toute naturelle dans la bouche d'un étranger, si odieuse dans celle de Léon, éveillât des souvenirs pénibles pour son mari, le fit songer au passé dont ils ne parlaient jamais entre eux, et dans ce moment elle haïssait souverainement celui qui la lui adressait.

En voyant les marques d'amour que Louise donnait à son enfant, Léon comprit la pensée de la pauvre mère et sourit. Jérôme, qui était tous les jours témoin des embrassements que Louise donnait à son enfant, se complaisait encore à cette vivacité inaccoutumée.

— Et vous, monsieur, dit-il gaiement à Beaunoir, n'avez-vous pas d'autre enfant que celui que vous avez amené ici l'autre jour et qui s'est enfui si vite, avant que ma femme ait pu l'embrasser?

Louise, à ces mots, leva la tête et fixa ses beaux yeux sur Léon avec un calme apparent que démentaient seuls

les battements de son cœur. On eût dit une statue de marbre attendant une réponse à une question faite.

Dérouté par ce calme, étonné de ne pas trouver une prière dans les regards de Louise, craignant de s'enlever tout moyen de la revoir, Léon répondit avec indifférence: Ce n'est pas mon fils, mais celui d'un de mes parents, je n'ai pas d'enfants.

— Cela viendra, reprit Jérôme en souriant, vous êtes jeune, vous n'avez pas fait arranger votre maison pour la laisser vide; ne m'avez-vous pas dit que vous alliez vous marier bientôt? Madame trouvera son appartement bien frais et bien mignon; il est, je crois, impossible de rien voir de plus coquet.

— Je ne sais encore, répondit Léon, je partirai dans quelques semaines pour décider de cela, je laisserai le petit garçon chez mes parents. Et il promenait sur Louise un regard significatif.

Un soupir s'échappa de la poitrine de la jeune femme... Elle se leva et quitta la chambre, laissant Beaunoir et Brillat régler ensemble leurs comptes de travaux et d'argent, et, immobile sur le seuil de l'atelier, où régnait l'obscurité, elle put donner un libre cours à ses larmes en pensant à son enfant et à ces deux hommes qui étaient là dans une pièce voisine, dont l'un avait été pour elle si bon, si généreux, l'autre si cruel, qui essayait de briser sa vie une seconde fois et lui refusait impitoyablement une dernière consolation.

Resté seul avec Beaunoir évidemment distrait et qui semblait préoccupé de ce qui se passait dans l'atelier, Jérôme éprouva pour la première fois une sorte de gêne

instinctive de la présence de cet homme chez lui. Les mouvements saccadés de Louise, ses caresses si vives à son enfant, les éclairs qui brillaient par moments dans ses yeux, contrastaient avec la froideur qu'elle témoignait à M. Beaunoir, elle presque toujours souriante avec ceux qui venaient chez elle, et il ne pouvait se rendre compte de ce contraste. Cependant son inquiétude n'alla pas jusqu'à la jalousie, il attribua ce qu'il ne comprenait pas aux peines secrètes de Louise, sans soupçonner Léon d'en être la cause. Celui-ci, qui s'aperçut de la gêne de Brillat, se montra aimable, plaisanta gaiement, tout en examinant ses comptes, et les fâcheuses impressions de Jérôme finirent par disparaître. Beaunoir, en s'en allant, caressa le jeune enfant, salua Louise en lui jetant le sourire le plus bienveillant et se retira en laissant le menuisier sans la moindre inquiétude à son égard.

La situation de la malheureuse mère était bien différente; la nouvelle inattendue et jetée avec tant d'indifférence du prochain départ de son enfant qu'elle avait à peine entrevu, qu'elle allait perdre pour toujours peut-être, fit sur elle une cruelle impression et raviva toutes ses douleurs. Elle cherchait, mais en vain, à comprimer l'amour maternel, à le reporter tout entier sur un seul de ses enfants, celui qu'elle pouvait hautement avouer, elle n'oubliait pas le premier; elle essayait de s'abuser en se répétant qu'elle n'avait réellement qu'un fils, celui que son mari pouvait caresser sans la faire rougir, mais elle n'était pas capable d'un tel effort, d'un pareil sacrifice; toujours la jolie tête de ce petit enfant qui avait tant de fois joué sur ses genoux, que tant de fois elle

avait bercé joyeusement dans ses bras en murmurant de douces chansons pour l'endormir, qu'elle serrait convulsivement contre son cœur le jour où elle avait rencontré son père, toujours cette blonde tête revenait à sa pensée, ses yeux immobiles la voyaient, elle errait dans tous ses rêves.

— Mon Dieu, disait-elle, il y a ici, près de moi, un enfant privé des caresses de sa mère, ne recevant pas ses soins, ne connaissant rien des plaisirs qu'elle seule peut donner, pauvre fleur que nulle main n'abritera du soleil, oiseau perdu que nulle aile protectrice ne gardera de l'orage, cœur isolé dont aucune douce parole ne développera les bons instincts, homme qui grandira et passera près de moi sans me connaître, sur le bras duquel je ne m'appuierai jamais ! Ai-je le droit de briser la loi de la nature, ne suis-je pas coupable de cruauté, ne suis-je pas plus impitoyable que la mort qui seule peut faire des orphelins ? Et dans cette pénible lutte, son amour grandissait encore.

De ces idées qui la torturaient, de ce désir impérieux qui ne lui laissait pas de repos, à une démarche, à une tentative pour revoir son enfant, la distance n'était plus bien longue à franchir. En vain sa raison lui montrait le péril auquel les désirs de Beaunoir pouvaient l'exposer, le coup terrible que ressentirait Jérôme s'il venait à apprendre ses anciennes relations avec cet homme qui l'avait occupé, qui était venu chez lui, et sur le passé duquel Louise avait gardé le silence ; son cœur de mère parlait plus haut que ses craintes. Comme les oiseaux que le serpent magnétise par son regard, qui se débat-

tent et descendent de branche en branche, en criant, jusqu'à lui. Louise résistait et cédait peu à peu. Le cœur brisé par la lutte, elle revint en tremblant devant la maison où elle avait vu son enfant; le balcon était couvert de fleurs, mais le petit Eugène n'y était pas, et toutes les fenêtres, toutes les persiennes fermées lui persuadèrent qu'elle avait tardé trop longtemps! Son cœur se serra, plein de désespoir.

Cependant Beaunoir n'était pas parti.

Avec tout le sang-froid de l'égoïsme, avec la volonté inébranlable d'une passion qui veut être satisfaite, il avait calculé que Mme Brillat reviendrait, surtout maintenant qu'elle savait le prochain départ de son enfant.

Après quelques jours passés sans avoir vu Louise, il se demanda, dans le cas où ses prévisions ne se réaliseraient pas, si ce ne serait pas une digne vengeance des dédains de Louise que de conduire chez elle son enfant et de lui dire en présence de Jérôme : Tiens, mon ami, embrasse ta mère! Mais avant d'en venir à l'exécution de cette infernale idée, il avait voulu être bien sûr que Louise ne viendrait pas; puis il avait imaginé de fermer toutes les fenêtres afin d'exalter l'amour maternel par la privation de la vue même de son enfant.

Mais il avait calculé juste; abrité derrière une persienne, il put voir à plusieurs reprises la pauvre mère passer devant sa maison, interroger d'un regard plein d'anxiété cette demeure muette, et s'en retourner, la tête baissée, évidemment en proie à une vive douleur.

Malgré le chagrin qu'il éprouvait de l'obstination de Louise à lui cacher le secret de ses larmes, de ses in-

somnies, de l'altération de sa santé, Jérôme aimait sa femme avec toute l'ivresse des premiers jours. Elle lui avait donné le premier bonheur qu'il eût goûté; par elle il s'était rattaché à la société où jusque-là il s'était regardé comme une sorte de paria : elle l'avait rendu père, et il ne pouvait oublier tout cela. La conduite de Louise au tribunal, que quelques avocats railleurs avaient pu regarder comme une scène préparée, habilemen tjouée, et à laquelle ils n'avaient réellement songé ni l'un ni l'autre, avait été une noble inspiration de la jeune femme touchée de pitié, émue du souvenir de son père, et l'avait rendue plus chère encore à Jérôme.

— Je me suis montré dur et inflexible, se disait-il à lui-même; mes propres peines ne m'ont pas permis de voir l'affreuse situation de mon père, je ne me suis souvenu que de son abandon, de son horrible ivresse; Louise, au contraire, a été bonne, compatissante, elle à été la fille, et moi j'ai été l'étranger. Et ces réflexions grandissaient encore la femme dans l'esprit et dans le cœur du mari.

Mais plus Jérôme aimait la malheureuse Louise, plus il désirait mettre fin à une situation qui devenait chaque jour intolérable. Souvent, prêt à épancher son chagrin dans le cœur de sa femme, il s'arrêtait, les paroles expiraient sur ses lèvres, il se prenait à verser des larmes de rage et de désespoir. Je l'avais bien deviné, disait-il, il ne peut y avoir de bonheur pour moi.

Il n'avait pas le moindre soupçon sur la fidélité de sa femme toujours bonne et douce; mais pourquoi pleurait-elle? où était la cause de cet amer chagrin qu'elle s'ef-

forçait en vain de dissimuler? Pourquoi manquait-elle de confiance? — Brise mon cœur, lui disait-il, mais soulage le tien.

Enfin, las de ce combat stérile, il voulait, à quelque prix que ce fût, arriver à la connaissance de la vérité, percer le mystère qui s'opposait à leur mutuel bonheur, et il se décida, en rougissant, à surveiller les démarches de Louise.

— Ce que je fais là est honteux, se disait-il, je dégrade Louise et je me dégrade: mieux vaudrait peut-être la contraindre à rester à la maison, lui interdire la vue de tout étranger, que de la laisser libre afin d'épier ses pas, mais je ne puis pourtant pas la voir mourir ainsi.

Dès ce moment, Brillat ne perdit pas un seul moment de vue sa jeune femme, mais il dissimula très-habilement la surveillance qu'il exerçait. Quand elle était dans son atelier, il restait dans le sien; si elle sortait, il la suivait de loin; parfois, lorsqu'il la voyait près de partir, il s'esquivait, et, soigneusement caché, il attendait son passage. Sûre d'elle-même, et connaissant la confiance de Jérôme, Louise ne se douta pas un moment qu'elle fût épiée. Au surplus, ce train de vie dura peu; Brillat était loin de penser que Beaunoir fût pour quelque chose dans les chagrins de Louise; celle-ci avait cessé de se faire accompagner dans ses courses, elle ne sortait que pour ses travaux, elle revenait promptement; elle passait toujours, il est vrai, sous les fenêtres de Beaunoir, mais c'était sa route et cela ne frappa point Jérôme. Aussi ne fut-ce pas sans un étonnement profond

qu'il la vit, à plusieurs reprises, quitter son atelier, aller auprès de la maison de celui-ci, regarder avec inquiétude les fenêtres fermées et rentrer immédiatement.

Quel lien y a-t-il donc entre eux? se demandait Jérôme. Si elle venait à un rendez-vous, elle monterait; si Beaunoir l'aimait, il l'attendrait. L'aimerait-elle sans être aimée? Mais alors pourquoi aurait-elle témoigné pour lui une si vive répulsion? Il ne pouvait croire à une pareille dissimulation, mais il continua sa surveillance; ainsi que nous l'avons dit, elle ne dura pas longtemps.

Lorsque Beaunoir jugea que le supplice de Louise avait assez duré, que le désespoir était assez grand, l'amour maternel assez excité, le désir assez puissant pour amener Louise à tout braver dans l'espérance de revoir son fils, pour la lui livrer enfin, les fenêtres se rouvrirent, comme si celui qui l'habitait revenait de la campagne; les larges portes du balcon laissèrent passer les douces effluves de l'air embaumé, et le joyeux enfant vint comme auparavant jouer au milieu des arbustes fleuris dont les senteurs se répandaient dans l'appartement. Mme Brillat, arrivée au paroxysme du désir, de la douleur, quittait son travail plusieurs fois par jour et venait jeter un regard, épier le retour; quand elle vit son enfant au milieu des fleurs, elle poussa un cri de joie, le poids qui oppressait sa poitrine disparut, et, sans jeter les yeux autour d'elle, sans réfléchir, absorbée par sa pensée, entraînée, emportée, ivre, la tête perdue, légère comme une gazelle, elle s'élança dans la maison.

Jérôme l'avait vue, il fit le tour par la rue Amelot.

Beaunoir qui guettait la malheureuse, qui l'attendait, frappa ses mains l'une contre l'autre en la voyant prendre sa course; en fermant la fenêtre derrière le rideau de laquelle il s'était tenu caché, il s'écria, d'une voix que la joie du triomphe rendit plus vibrante dans la solitude de la chambre : — Je savais bien qu'elle viendrait; elle est à moi!

Louise monta rapidement jusqu'au premier étage, vit une porte ouverte et, sans songer à cette mystérieuse prévoyance qui attendait sa venue, pénétra dans l'intérieur, toute tremblante, et dans une agitation extrême. Elle se trouva dans un vestibule sur lequel ouvrait un corridor, elle y entra; à l'extrémité du corridor, une porte ouverte et une tenture levée laissaient passer la lumière, elle se précipita de ce côté et bientôt se trouva face à face avec Beaunoir dans une petite chambre, boudoir coquet dont la portière retomba sans que personne y touchât, comme poussée par un ressort secret. La porte du palier se referma sans bruit; Jérôme était entré. Il resta derrière la portière du boudoir, la tête bouleversée, ne sachant pas trop s'il veillait ou si tout cela était un mirage fantastique, retenant son haleine, le cœur serré, et suffoquant. Il pouvait tout entendre, et pour entrer dans la chambre, il n'avait qu'à écarter la draperie. Son attente ne fut pas longue.

— Mon enfant! s'écria Mme Brillat d'une voix convulsive, dès qu'elle fut arrivée devant Léon nonchalamment assis sur un divan, je veux voir mon enfant! La malheureuse se soutenait à peine et ses lèvres frémissantes étaient couvertes d'une pâleur mortelle.

Froid devant cette douleur, devant cet entraînement si puissant, Beaunoir, jouant son rôle d'amoureux, se leva en souriant, saisit la main de Louise et la porta à ses lèvres.

— Je te revois donc seule, sans témoins, cette fois, lui dit-il d'un accent que Louise eût pu croire réellement passionné, si elle eût été capable d'entendre, d'oublier, de s'occuper d'autre chose que de son fils.

Mais tout entière à sa passion maternelle, la pauvre mère n'entendait pas les paroles de son séducteur, ne voyait pas sa joie. Son regard ardent cherchait son Eugène absent, et sur toutes les parois de l'appartement la porte qui pouvait la conduire vers lui; elle en vit une et s'élança.

— Il est là, dit-elle, et frappant rudement à cette porte qu'elle ne put ouvrir, elle appela: Eugène, Eugène!

Jérôme sentit une sueur froide sur sa poitrine et la rougeur lui brûler le front quand Beaunoir tutoya Louise. En entendant sa femme parler de son enfant, son étonnement, sa stupeur furent au comble; mais soudain tout le passé s'éclaira pour lui; il se ressouvint de quelques paroles murmurées par M. Vernon pendant qu'ils marchaient côte à côte dans le faubourg Saint-Denis, sous la surveillance des deux gardes municipaux, et au moment où il allait le quitter pour toujours : Un enfant! un enfant! disait le vieillard atterré. Ces paroles, Jérôme ne les avait pas comprises alors et les avait bientôt oubliées. Elles lui revenaient à la mémoire en ce moment. Il avait jusque-là complétement ignoré l'existence de cet enfant, mais il ne pouvait pas accuser Louise de l'avoir trompé, car au moment du mariage il avait refusé, éloigné, repoussé avec délicatesse toute explication sur le passé,

dont Louise le croyait instruit. Maintenant il voyait, il comprenait tout : l'émotion de sa femme sur le boulevard, la venue de Beaunoir chez lui, le refus de Louise lorsque celui-ci offrait ses services au menuisier, son trouble en voyant Eugène dans l'atelier, ses larmes, ses insomnies, sa détermination subite de prendre auprès d'elle son second enfant, ses paroles mystérieuses, le soir dans la campagne, quand ils revenaient de chez la nourrice : tout cela passa dans son esprit instantanément, avec la rapidité d'un éclair qui ne brille que quelques secondes et cependant illumine.

Louise appela et frappa vainement à la porte ; le petit Eugène jouait sur le balcon, il n'entendit pas la voix de sa mère ; la clef n'était pas dans la serrure ; Louise tourna le bouton, mais la porte, fermée à double tour, ne céda pas.

— Ouvrez ! dit-elle vivement à Beaunoir, ouvrez donc ! Si vous aimiez votre enfant, vous auriez compris mon impatience.

Il y avait dans le regard de cette femme jeune, belle, admirablement faite, sans parure, coiffée seulement de ses cheveux, une ardeur inusitée, dans sa parole une énergie étrange ; Beaunoir la considérait avec une satisfaction, avec une joie qu'il ne cherchait pas à cacher : mais ce n'était en lui ni l'emportement de la passion vraie, ni le bonheur de l'amour sincère.

— Attends un peu, il va venir..... tout à l'heure..... Laisse-moi le préparer à te voir..... Il ignore que tu es sa mère..... Veux-tu que je le lui apprenne ?

— Faites ce que vous voudrez, reprit Louise, je n'ai

pas songé à cela, je veux le voir, je le veux ! Appelez-le donc, ouvrez cette porte ! Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! une caresse, un baiser à mon enfant !

Il restait immobile.

— Mais vous ne m'entendez donc pas ! ajouta-t-elle d'une voix dechirante.

Et elle tomba affaissée dans un fauteuil. Léon se précipita à ses genoux, prit les mains de Louise dans les siennes, et, comme s'il eût été en admiration devant elle :

— Oh ! laisse-moi te contempler, dit-il, te dire combien tu es belle dans cet emportement, t'apprendre combien j'ai souffert de notre séparation....

— Vous ! s'écria Louise.

Et ses deux yeux qui étincelaient étaient fixés sur les deux yeux de Beaunoir, et un rire strident de mépris et de haine contracta ses lèvres et sortit de sa bouche. Jérôme respira et Beaunoir perdit son assurance.

— Tu ne me crois pas? reprit Beaunoir.

— Ah ! monsieur, quittez ce ton-là, dit Louise avec dignité.

— Vous ne me croyez pas, continua Beaunoir, les femmes ne voient jamais au-delà de ce qui les frappe ; elles ne tiennent compte ni des difficultés, ni des nécessités de position ; pour elles, l'éloignement momentané, c'est l'abandon... et quand on les retrouve avec ivresse elles ont tout oublié.

— Rien du passé, je vous prie ; c'est assez que j'en aie subi la honte, ne la rappelez pas, ni aujourd'hui, ni ja-

mais ! s'écria madame Brillat indignée de cette impudence !

— Eh bien ! reprit Léon en souriant, vous avez raison, je vous obéirai ; rejetons loin de nous des souvenirs qui vous affligent ; le présent peut-être si beau, que nous n'avons pas besoin de retourner en arrière ; nous pouvons dater d'aujourd'hui une vie nouvelle d'amour et de bonheur.

Et il saisit de nouveau la main de Louise et voulut la porter à ses lèvres, mais celle-ci retira vivement sa main, comme si un serpent l'eût touchée, comme si le contact de cet homme eût été une souillure matérielle, et elle repoussa vivement son fauteuil en arrière. Tant de dégoût se manifesta dans ce geste que Léon frissonna de colère et se releva.

Il y eut un moment de silence entre les deux acteurs de cette scène. Pâle et la figure bouleversée, l'homme marchait dans l'appartement, la femme pantelante, tout en larmes, passait la main sur son front qui brûlait, comme pour en écarter un poids énorme ; sa poitrine oppressée se soulevait, sa respiration était rapide.

Tout à coup Léon vint se placer devant madame Brillat, les bras croisés, la regardant fixement, et lui dit avec une dureté sauvage :

— Que faites-vous ici, madame ? que voulez-vous ?

Elle leva sur lui ses yeux étonnés.

— Je ne vous connais pas, allez-vous-en, reprit-il en élevant la voix, allez-vous en !

— Par pitié, monsieur, reprit doucement Louise en se

levant à son tour, laissez-moi embrasser mon enfant. Vous avez abandonné la mère aux tortures de la faim, vous avez rêvé pour elle peut-être le déshonneur ; faites que j'oublie tout cela dans une caresse de mon fils. Si le souvenir du passé, que vous rappeliez tout à l'heure, est réellement présent à votre esprit, cherchez-y donc une pensée de générosité et de justice. Après avoir trahi la jeune fille, respectez la mère de famille dont la vie honorable n'a commencé que du jour où elle a été l'épouse de celui qui l'a relevée mourante sur la tombe de son père...

Puis soudain un éclair de ce passé qu'elle invoquait illumina son front d'une douce clarté; ses regards fiers et dédaigneux prirent une expression plus tendre, et tendant la main à son ancien amant :

— Léon, lui dit-elle, au nom de cet amour d'autrefois, au nom du lien qui nous a unis, laissez-moi voir mon enfant.... le nôtre.... et je vous pardonne tout.

Une larme mouilla les paupières de la jeune femme, dont les dernières paroles avaient une suavité angélique. Incapable de se laisser émouvoir aux souvenirs, incapable d'un mouvement généreux, n'entrevoyant que la possibilité d'un triomphe dont le retard allumait son sang, exaltait son imagination, Léon crut trouver dans ces paroles un retour de tendresse, et essaya d'étreindre Louise dans ses bras.

— Mon fils, mon fils.... murmura Louise en lui souriant.

Tout entier à l'embrasement de ses sens, ne cherchant que la satisfaction de ses désirs irrités, Léon voulut em-

porter plutôt qu'obtenir une caresse. Jérôme tira de son sein un compas dont les pointes acérées faisaient une arme terrible, et bondit dans l'appartement. Mais Louise avait été plus prompte que lui : emportée par son indignation qui doublait ses forces, elle repoussa Beaunoir avec tant de violence que le pied de celui-ci glissa sur le parquet. Il fit pour se retenir un puissant effort ; mais il n'y réussit pas et tomba en plein sur la porte ; le pêne de la serrure céda, et Léon roula dans le salon contigu au boudoir. Louise s'était élancée, et déjà elle serrait dans ses bras son enfant étonné.

Les douleurs souffertes, la honte de cette lutte indigne, le martyre si long de la pauvre mère, tout avait disparu ; a joie tant rêvée, goûtée enfin, l'enivrait, la transportait. Elle mouillait de ses larmes de bonheur le visage, les cheveux, les mains de son Eugène qu'elle embrassait pour la première fois depuis l'abandon de Beaunoir.

Ni celui-ci, ni Louise n'avaient aperçu Jérôme, qui avait vu la chute de Léon, et qui, entendant les exclamations de Louise pressant son enfant contre son cœur, s'arrêta dans le boudoir pour ne pas troubler cette joie ; magnifique résignation de l'amour. Il s'assit là silencieux et sombre.

Léon trépignait de colère ; le rouge était sur son visage, le feu à ses yeux. Il était humilié de sa chute, qui le rendait ridicule aux yeux de la femme qu'il avait voulu conquérir, et il regardait avec froideur, avec indifférence, cette mère qui caressait son enfant. Le bonheur de Louise était ardent, passionné ; il fut bien court.

— Vous voyez, monsieur, dit-elle à Léon d'un accent plein de douceur, vous voyez le bonheur que j'éprouve. Au nom de votre père, permettez-moi de le goûter quelquefois !

Léon détourna la tête, ne répondit pas, et s'approchant de son fils :

— Eugène, lui dit-il, nous allons passer la soirée à la campagne ; partons.

— Oh ! bonheur ! s'écria le petit garçon en sautant de joie.

Ne pouvant maîtriser ses mouvements, Louise enlaça de nouveau son enfant dans ses bras, le serra contre son cœur, comme pour l'abriter d'un danger ou l'empêcher de s'éloigner.

— Laissez-moi donc, cria l'enfant avec impatience, vous me faites mal !

Et il s'enfuit rapidement.

Les deux bras de la pauvre mère retombèrent, son visage se couvrit d'une subite pâleur, elle chancela et s'assit.

— Oh ! mon Dieu, dit-elle d'un ton de douleur navrante, les caresses de sa mère lui font mal !

Et elle pleurait amèrement.

Jérôme entendit ces paroles et eut un mouvement de compassion. Quant à Beaunoir, il marchait gravement dans le salon comme un homme qui attend la fin d'une scène fatigante, d'une visite ennuyeuse, mordant ses lèvres, frappant légèrement le parquet du talon. Eugène posa gracieusement son chapeau sur l'oreille, prit une coquette petite canne, et s'approchant de son père :

— Je suis prêt, papa Léon, lui dit-il, partons-nous ?

— J'attends... répondit Beaunoir en regardant Mme Brillat.

A ce mot, Louise releva vivement la tête, jeta à son enfant un regard de pitié et de tendre reproche qu'il ne pouvait comprendre, à Léon un regard de mépris, et murmura à son oreille :

— Délaissée quand j'étais à lui, chassée parce que je veux rester pure, cela est bien misérable !

Puis elle sortit défaillante, chancelant à chaque pas. La porte s'était à peine refermée sur elle, que Jérôme se leva, entra dans le salon et s'avança au-devant de Beaunoir, qui poussa un cri et recula d'un pas.

— Mon petit ami, dit Jérôme à l'enfant, laissez-nous un moment, j'ai à parler à votre père.

— Va, dit Léon à son fils.

L'enfant s'éloigna en faisant la moue, balançant sa jolie tête en signe de mécontentement.

— Monsieur, dit sévèrement Jérôme quand ils furent seuls, depuis plusieurs mois, le trouble et le désespoir sont entrés dans ma maison, et j'ai longtemps cherché qui les faisait naître, qui les apportait, sans soupçonner que c'était vous, dont je n'avais jamais entendu prononcer le nom avant le jour où vous êtes venu m'apporter du travail. Aujourd'hui, j'ai vu ma femme entrer chez vous, je l'y ai suivie, j'ai tout entendu. Je n'ai pas relevé Louise pour vous permettre de la dégrader, de la jeter dans la boue. Je ne vous l'ai pas prise, vous l'aviez abandonnée, et je ne vous connaissais pas. Aujourd'hui

vous venez me la disputer... en lui offrant pour tentation une caresse de son enfant. Elle vous résiste ; mais ce n'est pas assez : ma vie est un obstacle à vos désirs, la vôtre serait une torture perpétuelle pour moi ; l'un de nous deux est de trop. J'aurais pu vous tuer quand vous étiez à ses pieds, il y a quelques instants, — et il montra la pointe de son compas,— mais je ne l'ai pas fait, par respect pour moi-même, par respect pour Louise dont on eût peut-êre soupçonné la vertu. La société ne peut rien pour sauvegarder mon honneur contre les obsessions, comme elle ne pouvait rien pour réparer l'honneur de Louise, que vous avez trompée, après que votre père eut ruiné le sien ; c'est donc à moi à sauver l'un comme j'ai sauvé l'autre ; mais du moins, de ma part, le combat sera loyal, car c'est ma vie que je vais jouer contre la vôtre.

Tout cela fut dit froidement, sans que rien trahît la colère, avec dignité, mais d'un ton qui ne laissait pas la possibilité d'un accommodement. Léon le comprit dès les premiers mots ; il n'essaya pas d'éviter le combat par la promesse de ne plus revoir Louise, de quitter Paris ; il écouta avec calme et s'inclina en signe d'assentiment.

— Quels sont vos témoins, monsieur? dit-il à Brillat.

— Je n'en aurai qu'un ; il ne saura rien du motif véritable du duel : je prétexterai une querelle, une insulte grave. Je désire que vous fassiez de même ; l'honneur de Louise l'exige.

Brillat donna le nom et indiqua l'adresse de son ami, l'architecte qui avait été son témoin lors de son mariage ; Beaunoir promit que, le soir même, son témoin s'enten-

drait avec et celui-ci aussitôt, les deux hommes se séparèrent.

Jérôme se rendit chez l'architecte, qui, sans demander d'explication inutile, accepta la mission que l'amitié lui imposait; bientôt un ami de Léon y arrivait également; les conditions du combat furent réglées entre les deux témoins, qui ne parlèrent ni l'un ni l'autre des causes du duel, et la rencontre fut fixée au lendemain matin.

Louise rentra chez elle dans un état de désespoir qu'on ne saurait rendre; le lâche abandon de Léon, les tortures de la faim qu'elle avait endurées, l'humiliation de la lettre dans laquelle Léon lui proposait un indigne marché, les souffrances du combat élevé dans son cœur à la vue de son premier enfant, tout s'effaça à ses yeux devant la cruauté de cette dernière scène. La trahison de son ancien amant était expliquée par le désir d'épouser une femme riche, par cette ardente soif de richesse qui ne regarde pas aux moyens, peut-être par la satiété; mais empêcher une mère d'embrasser son enfant, mais de ce baiser maternel faire une condition d'adultère, mais repousser la prière d'une femme que l'on a trompée, quand cette prière est si juste, si sainte, si naturelle, qu'on ne la repousse pas quand elle vient d'un assassin condamné à l'échafaud, c'était le comble de la méchanceté, et l'homme qui avait pu recourir à de pareils moyens devait avoir une âme de boue. Elle était honteuse de l'avoir aimé, elle eût voulu arracher cette page de sa vie; ce n'était plus seulement du mépris que lui inspirait Léon, c'était de la haine.

Les paroles de son enfant se plaignant de ses caresses,

s'enfuyant de ses bras, pesaient à son pauvre cœur déchiré, d'un poids affreux. De nouveau, elle se demandait s'il y a un lien réel entre la mère et l'enfant qu'elle n'a pas élevé ; si Dieu a mis un sentiment instinctif d'amour au cœur du fils, et elle doutait en pensant que son fils l'avait repoussée au moment où elle goûtait près de lui le plus vif bonheur dont il lui eût été donné de jouir jamais. Elle cherchait s'il est bien vrai que la naissance d'un enfant soit entre deux êtres une chaîne de quelque force, lorsque Léon, après avoir voulu s'en faire un moyen de corruption, ne savait plus que prodiguer des injures à la mère.

La pensée de la malheureuse s'égarait dans ce dédale sans issue, se perdait dans cet abîme dont elle sondait la profondeur sans voir le fond, restait impuissante dans ce difficile problème, dont les passions et les accidents de la vie démentent la solution donnée par le cœur.

Pendant que Louise était livrée à ces douloureuses réflexions, Jérôme errait triste et sombre dans Paris. Dans la crainte de trahir ses émotions, il n'avait pas voulu rentrer immédiatement chez lui et il marchait au hasard ; c'est ainsi que, sans s'en apercevoir, il gagna les boulevards extérieurs. Au milieu de son chagrin, une pensée consolante lui apportait quelque satisfaction ; il avait été le témoin invisible de la scène qui venait de se passer dans la maison de Beaunoir, et il était certain de la fidélité de sa femme ; il croyait plus que jamais à son amour, et il avait besoin de cette croyance pour conserver son sang-froid dans la lutte. Si Louise, cédant à la puissance des souvenirs ou entraînée par l'espoir de voir,

d'embrasser, de retrouver son enfant, eût trahi son mari, il eût tué Léon sans faire de mal à sa femme, mais il l'eût quittée et il fût mort de chagrin de cette trahison. La pensée de la résistance de Louise, la pensée d'être aimé, ramenèrent peu à peu le calme dans son esprit.

— Je vais jouer ma vie contre celle de cet homme, se disait-il en marchant, et c'est le parti le plus raisonnable que j'aie pu prendre. Si je l'avais tué aux pieds de ma femme, celle-ci était déshonorée, car on se serait demandé ce qu'elle venait faire dans sa maison ; si, pour la justifier, pour expliquer sa démarche, on eût divulgué l'existence de l'enfant, beaucoup n'eussent pas voulu croire à la vertu de Louise, et j'eusse été couvert de ridicule par le monde, qui ne voit que la surface des choses ; j'ai agi sagement.

Ainsi, Brillat ne songeait qu'à l'honneur de sa femme, au sien, et nullement au danger qu'il allait courir. Il était rentré dans Paris et il revenait vers sa demeure en suivant le boulevard Beaumarchais, lorsque les coups de pistolet partis du tir le ramenèrent à la situation. Bien décidé à égaliser autant que possible les chances du combat, voulant jouer sa vie et non la livrer, désireux de vivre pour sa femme et son fils, il entrait dans l'établissement, où il n'était pas venu depuis longtemps, lorsqu'il rencontra Léon qui en sortait. Chacun des deux adversaires put emporter la conviction que le combat du lendemain serait sanglant.

Jérôme s'approcha ; les plâtres des poupées abattues par Léon jonchaient encore le sol.

— Oh! oh! dit-il en souriant, est-ce M. Beaunoir qui a fait tout ce massacre?

— Oui, répondit l'employé qui chargeait les pistolets, c'est un beau tireur, et il y avait la main aujourd'hui. Nous le voyons souvent, c'est un de mes élèves; c'est moi qui lui ai donné les premiers principes, il y a longtemps, et à vous aussi, M. Brillat, mais vous ne venez plus; êtes-vous disposé aujourd'hui?

— Je ne sais; je suis capable d'avoir tout oublié depuis le temps.

— Tenez, voilà des armes de première qualité; on doit faire mouche à tout coup, essayez-moi ça.

Jérôme tira quelques coups sans toucher. Était-ce le résultat d'une certaine émotion en pensant que le lendemain ce jeu serait sérieux? Était-ce pas suite du défaut d'exercice?

— Cela va mal, dit-il, je n'y suis pas.

— Votre bras est trop raide, ce n'est pas ça, reprit le garçon-professeur. Voyons, voyons, égayez-moi ce bras avant de prendre le pistolet; encore; que cette main soit flexible. Allez, maintenant, et que le doigt presse la détente sans secousse, sans brusquerie, en revenant lentement vers le pouce. Bon! cela vaut déjà mieux; allez toujours, nous y reviendrons, à cette habileté d'autrefois.

Brillat retrouva son adresse.

— Nous y voilà, reprit gaiement le garçon; si mes élèves allaient oublier mes leçons, adieu ma gloire! Mais ça ne suffit pas, encore quelques coups et vous y êtes tout à fait.

En effet, Jérôme continua, abattant la poupée à chaque coup.

— A la bonne heure, dit le garçon. Cela s'appelle toucher proprement.

— Allons, allons, murmura tout bas Brillat, je ne me laisserai pas tuer comme un agneau, je puis lutter avec des chances à peu près égales.

Il revint chez lui grave et pensif; le soir, pas un mot ne trahit les vives émotions de la journée. Louise ignorait que son mari l'eût suivie chez Beaunoir, eût entendu la scène qui l'avait remplie de douleur et de confusion, ne se doutant pas, quand elle quittait le salon, que son mari y allait entrer; elle ne savait rien de la provocation. Brisée par les tortures morales qu'elle avait endurées, insultée par Beaunoir, repoussée par son enfant qui ne la connaissait pas, au moment où elle l'embrassait, le serrait dans ses bras avec ivresse, elle était triste, affaissée, sans sourire, sans caresse, et cependant Jérôme pouvait voir l'amour qu'elle avait pour lui rayonner dans ses yeux. Il sentait bien qu'elle était oppressée par son secret; il y eut un moment où elle fut près de se jeter dans ses bras et de tout lui dire; il le comprit et détourna la confidence. Il voulait avant tout lui cacher le duel du lendemain.

Quant à Léon, il était sûr de son adresse dont il venait de faire une nouvelle expérience, et plus sûr encore que sa main ne tremblerait pas; sans crainte, il était également sans remords; il avait joué une partie, il l'avait perdue, sauf à prendre sa revanche. Le seul regret qu'il eût, c'était celui de n'avoir pas triomphé de Mme Brillat, qu'il

ne se résignait pas encore à regarder comme perdue pour lui. Il aviserait plus tard aux moyens à employer pour satisfaire des désirs qui grandissaient dans la lutte.

Il jugea la présence de l'enfant inopportune; Louise ne viendrait pas pour le voir après la scène du matin; si elle le lui redemandait, ce serait par un acte judiciaire; mais tout était subordonné au résultat du combat, et il ne voulait pas que son enfant sût rien de ce duel et des causes qui l'amenaient.

— Mon petit ami, dit-il à Eugène, je vais faire un voyage de quelques semaines, je ne puis t'emmener avec moi; il ne m'est pas possible non plus de te laisser à Paris où ma maison n'est pas encore montée, où je n'ai pas de domestiques, où personne, par conséquent, ne pourrait prendre soin de toi. Je vais te faire conduire chez nos parents d'où tu viens; dans quelque temps j'irai te chercher et tu ne me quitteras plus.

— Comme tu voudras, papa Léon, répondit le petit garçon, à qui le séjour de Paris ou de la campagne était fort indifférent.

Si Beaunoir n'avait point encore monté sa maison, s'il n'avait pas encore de domestique, c'est qu'il avait espéré y attirer Mme Brillat; il avait voulu y être complétement libre et donner à la jeune femme toute sécurité contre des indiscrétions qui pourraient être fatales. Il confia donc son enfant au concierge de sa maison, et, le soir même, Eugène montait en voiture et arrivait dans la nuit auprès des parents qu'il avait quittés quelques jours au-

paravant. Léon n'en avait plus besoin ; il ne pouvait être qu'un embarras, le père s'en séparait.

L'enfant parti, Beaunoir écrivit un petit billet et envoya un commissionnaire le porter au domicile de Fanchon.

« Venez ce soir, lui disait-il, j'ai à vous parler. »

Et il attendit tranquillement, lisant les journaux, arrangeant quelques papiers, calculant les chances d'une affaire industrielle à laquelle on lui proposait de prendre part.

Fanchon sortit de chez elle, vêtue de son éternel manteau blanc et de son béguin noir, ne pouvant deviner ce que lui voulait Léon et pensant, non sans quelque humeur, qu'il s'agissait encore d'une missive pour *sa* belle Mme Brillat, ou du moins de quelque démarche relative à elle. Toutefois, lorsqu'elle tira le bouton de la sonnette de la petite maison du boulevard, le béguin avait disparu, et le manteau, déboutonné du haut en bas, ne tenait plus que par les épaules. La porte s'ouvrit, Fanchon rejeta vivement ce manteau sur son bras gauche, et la lorette apparut aux yeux de Beaunoir dans tout l'éclat d'une fraîche parure. Cette fois, du moins, elle lui avait sauvé ce que son costume de mendiante avait de repoussant.

L'intention était trop évidente, et Léon ne pouvait décemment recevoir dans son vestibule une fille si bien attifée pour lui ; il la fit entrer, et ce fut avec une joie de triomphatrice que la lorette s'enfonça dans les moelleux coussins du divan, tandis qu'il prenait sa place devant une petite table couverte de papiers et de journaux.

— Eh ! eh ! fit Léon sans la regarder et continuant à

arranger ses papiers, vous vous êtes parée ce soir; allez-vous au bal?

— Enfin! dit tout bas la lorette avec un soupir de joie; puis elle ajouta tout haut : Il y a longtemps que je ne suis allée au bal, je vis en recluse, en ermite, en religieuse. C'est pour vous que je me suis parée, pour vous seul.

— Bah! reprit Léon en riant narquoisement.

— Bien sûr, monsieur.

— Ce n'était pas la peine, je n'ai que deux mots à vous dire; mais vous trouverez bien tout à l'heure, en sortant d'ici, le fortuné mortel pour lequel vous vous êtes ainsi atournée; et il continuait son travail.

— Je vous prouverais bien le contraire, si vous vouliez... en restant. Et en disant ces mots, la lorette minaudait et baissait les yeux en essayant de rougir.

Brusquement tiré de ses réflexions par cette proposition, Léon leva la tête, regarda la lorette des pieds à la tête.

— Ah! fit-il. Mais il y avait dans ce regard et dans cette simple exclamation une foule de pensées peu favorables à la lorette; elle les comprit, et cette fois elle rougit réellement.

— Oh! mon Dieu! reprit-elle en donnant à sa voix l'accent le plus doux, les intonations les plus moelleuses, nous sommes bien malheureuses, nous autres femmes, de garder le souvenir d'un homme qui nous a aimées quelques jours et de laisser si peu de traces dans le sien.

Léon la considéra attentivement et ne se rappelait rien. Fanny continua:

— Je comprends que vous ne m'ayez pas reconnue dans la rue, sous mon manteau blanc, mais dans ma chambre, mais ici! Moi, je vous ai reconnu tout de suite, et cependant j'ai consenti à servir vos amours, et ce soir, sur un mot, je suis accourue, prête à vous obéir, à vous servir en tout, à aller où vous m'ordonnerez, comme une pauvre esclave.

— Où diable ai-je vu cette tête-là, dit Beaunoir, et que vient-elle me chanter avec son amour?

— Je me suis trompée, pensa la lorette, il n'aime pas le sentiment. Et elle se leva, secoua la tête, fit ondoyer ses beaux cheveux et fit quelques pas dans la chambre pour montrer sa taille et ses épaules blanches.

— Oui, vous êtes fort bien, dit Léon qui comprenait cette pantomime, vos cheveux sont admirables, votre taille pas mal et vos épaules d'un potelé charmant; mais il ne s'agit ni de mes amours ni des vôtres, pour le moment; j'ai en tête des affaires trop graves pour me permettre d'y songer. Je vous ai fait venir pour vous demander si vous pouvez disposer de votre journée de demain, j'ai besoin de vous.

— Je suis à vos ordres, monsieur, dit la lorette.

— Eh bien! reprit Beaunoir, vous viendrez ici demain matin, entre huit et neuf heures; mais vous n'aurez ni le costume de la rue des Trois-Pavillons, ni cette parure flambante de ce soir; vous serez mise comme tout le monde, de manière à pouvoir entrer et sortir sans attirer l'attention; vous n'aurez du reste à vous cacher ni pour entrer ni pour sortir.

— Vous pouvez compter sur moi; je serai ici à huit heures.

— A huit heures, non; il vaudrait mieux peut-être... c'est une folle idée, mais qui sait?... Venez à six heures du matin, je sortirai et vous attendrez mon retour. Maintenant, bonsoir, j'ai à travailler.

Fanchon rajusta son béguin, remit son costume blanc, et se disposa à sortir.

— Encore un mot, ma petite, reprit Léon, vous avez pu voir que je paye bien les services que l'on me rend; vous garderez le silence le plus absolu sur ce que vous verrez, sur ce que vous entendrez, sur les missions que je vous donnerai; ma générosité est à cette condition, mais sévèrement exécutée; acceptez-vous?

— Monsieur, répondit Fanchon, j'accepte et je tiendrai parole, je vous aime trop pour y manquer.

Et elle partit, calculant qu'elle allait être la confidente de secrets importants, puisqu'on lui recommandait le silence sur ce qu'elle verrait et entendrait, mais animée de jalousie contre Mme Brillat qui l'empêchait, croyait-elle, de conquérir le cœur de Beaunoir.

Le lendemain, de fort bonne heure, Brillat, accompagné du jeune architecte son ami, arrivait en voiture dans une des plus sombres allées du bois de Vincennes; Beaunoir et son témoin descendaient de voiture en même temps. Les deux fiacres s'éloignèrent de quelques centaines de pas, les quatre personnages se saluèrent, Léon encore sous l'heureuse impression de l'expérience faite au tir, et Jérôme très-disposé à profiter de la leçon qu'il avait prise.

Ainsi qu'il en avait été convenu, il n'y eut pas d'explications sur le terrain, les témoins s'en étaient rapportés à leurs amis et ils ne cherchèrent pas à amener un arrangement déclaré impossible. Les pas furent comptés, les armes chargées, et les deux adversaires se placèrent à l'endroit d'où chacun d'eux devait faire feu, sans bouger. Beaunoir jeta un coup d'œil autour de lui, se plaça avec un certain empressement, et les places ne furent pas tirées au sort par suite d'un oubli de l'architecte. L'autre témoin frappa un premier coup dans sa main, alors l'architecte remarqua sans mot dire que Beaunoir avait admirablement choisi sa place et que quelques arbres faisaient à Jérôme un encadrement qui devait aider l'œil du tireur. Il était trop tard, l'autre donnait le signal.

Au troisième coup frappé dans la main, les deux pistolets s'abattirent, les balles sifflèrent... la fumée se dissipa, aucun des deux combattants n'avait été touché.

L'architecte essuya son front tout perlé de sueur.

— Rechargez, dit froidement Brillat en remettant son arme à son témoin.

— Le coup a relevé; mettez un peu moins de poudre, dit Beaunoir d'une voix calme, après avoir examiné attentivement son pistolet.

Les armes furent chargées de nouveau, mais, avant de les remettre aux adversaires, l'architecte demanda qu'ils changeassent de place afin d'égaliser les chances, c'est-à-dire que Beaunoir prît celle de Brillat et celui-ci celle de Beaunoir. Personne ne fit d'objection; Léon sourit sardoniquement, murmura tout bas : — Il a du coup

d'œil; si je fais bâtir, je le prendrai pour mon architecte, et alla se placer. Brillat crut que c'était une règle du duel et, en regardant son adversaire, il comprit l'équité de cette règle.

Comme la première fois, les deux coups partirent ensemble.

Les deux hommes tombèrent.

Brillat avait reçu la balle au sommet de l'épaule droite; l'os, sur lequel elle frappa, la fit dévier de sa ligne de projection et ricocher contre un arbre dans l'écorce duquel elle se logea. Brillat fit un demi-tour sur lui-même, perdit l'équilibre et tomba, ou plutôt s'assit. Beaunoir avait reçu le coup dans la poitrine, au-dessous du bras droit; il lâcha le pistolet et tomba en avant, se retenant sur ses deux mains crispées.

Les deux témoins l'aidèrent à se relever, les cochers qui regardaient de loin ramenèrent les voitures; on plaça Beaunoir dans l'une, Brillat monta péniblement dans l'autre, et les cochers reprirent le chemin de Paris où l'un entra par la barrière du Trône, l'autre par la barrière de Saint-Mandé, afin de ne pas éveiller les soupçons, à cette époque où l'on commençait à poursuivre les acteurs d'un duel comme coupables de tentative de meurtre, et les témoins comme complices.

Beaunoir fut ramené chez lui; un médecin fut appelé; l'homme de l'art rassura de son mieux le blessé, mais devant son ami il n'osa se prononcer; il se borna à indiquer les phases que le mal devait parcourir, les chances de guérison et les chances de mort. Fanchon, qui était venue à l'heure indiquée, et qui rêvait un autre rôle,

se trouva là à propos pour remplir l'office de garde-malade.

Jérôme, quoiqu'il souffrît horriblement, craignit d'effrayer sa femme et se fit conduire chez un habile chirurgien qui mit le premier appareil sur sa blessure. Lorsqu'on le ramena chez lui, le bras en écharpe, ensanglanté, les vêtements déchirés, se soutenant à peine, Louise, tremblante, le regarda avec stupeur, pâle et défait, et tout en lui prodiguant ses soins, l'interrogea vainement, chercha sans y réussir à lire la vérité dans ses regards. Il était allé, dit-il, visiter une maison en construction, où il avait des travaux à faire, et il avait été blessé par un outil qu'avait laissé tomber un manœuvre maladroit.

Les accidents de cette nature sont assez fréquents pour que ce pieux mensonge pût être accepté par Louise, qui ne soupçonnait pas le duel et qui dut, pour le moment, se contenter de cette explication.

Mais les émotions éprouvées par Jérôme, les douleurs si longtemps contenues dans son sein depuis le jour où il avait compris qu'il y avait entre Louise et lui un mystère fatal, les efforts constants qu'il avait faits pour paraître calme lorsque son âme était torturée, sans se démentir jamais, sans épancher son chagrin, joints aux douleurs physiques de sa blessure, amenèrent une crise terrible. La fièvre se déclara, accompagnée des plus fâcheux symptômes; et, au milieu du délire, dans les phrases incohérentes de son mari, dans ses exclamations, ses menaces, ses paroles de bataille, ses reproches adressés à Léon, Louise devina la triste vérité.

Louise passait au chevet du malade les nuits et les jours, dormant à peine, tombant de fatigue sans se plaindre jamais, l'appelant de sa voix la plus douce, essayant de calmer les emportements de la fièvre, lui montrant toujours un visage serein, et souriant lorsqu'il avait un moment lucide, lui parlant d'amour et d'avenir quand il pouvait comprendre, gardant ses larmes pour les instants où il sommeillait, et alors soulageant par ses pleurs son cœur oppressé, s'accusant des souffrances de son mari.

C'était un spectacle touchant que celui de ce couple : tous deux jeunes et beaux, l'un couché sur son lit de douleur, entre la vie et la mort, l'autre pâle, accablée, épiant tous les mouvements du malade, observant sur son front, dans ses regards, dans les battements de son pouls, un signe de retour à la santé.

La secousse avait été si rude, si terrible, que la science doutait et n'osait se prononcer, craignant de donner une espérance qui ne se réaliserait pas. Un soir, travaillé par la fièvre, Jérôme était arrivé à un tel état d'affaissement, qu'on pouvait croire la vie éteinte. Penchée vers lui, éclairée par les chauds rayons d'une lampe dont la lumière se projetait sur la figure du malade, Louise s'efforçait en vain de percevoir le bruit de sa respiration, le souffle de son haleine ; elle n'entendait rien, nul souffle n'effleurait son visage. Elle lui demandait s'il entendait sa voix, et nulle parole ne lui répondait ; elle attendait, elle écoutait, et un silence de mort régnait dans l'appartement.

Désespérée, elle prit dans ses mains les mains glacées,

de son mari et lui adressant de nouveau la parole :

— Mon bon Jérôme, disait-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, c'est moi qui suis cause de tant de douleurs; que ne m'as-tu laissée mourir sur la tombe du cimetière? Pourquoi m'as-tu vue, pourquoi m'as-tu relevée, pourquoi as-tu eu pitié de moi? Tu serais plein de vie et de santé. J'ai apporté le trouble dans ton existence, tu aurais été plus heureux avec une autre femme, mais aucune ne t'aurait aimé plus vivement, plus saintement que moi, aucune n'aurait gardé plus fidèlement ton honneur; car je t'aime, vois-tu, je t'aime plus que ma vie, et si tu mourais, notre enfant n'aurait plus ni père ni mère, je n'aurais pas la force de vivre.

Les larmes mouillaient le visage de son mari qu'elle couvrait de baisers, et ses mains qu'elle pressait comme pour empêcher la vie de s'enfuir.

Dans la somnolence de l'accablement, Jérôme entendait sans pouvoir répondre; il percevait les paroles comme les sons lointains d'une suave et enivrante musique dont on ne comprend pas bien le motif, mais dans laquelle on se complaît; un rêve gracieux qui vous caresse dans un demi-sommeil, qui remplit d'aise votre cœur et vos sens.

Il n'avait fait encore aucun mouvement, ses yeux étaient fermés, il avait toute l'apparence d'un mort, et par un effet magnétique éprouvé et non expliqué, par une intuition de la femme aimante, Louise, qui cherchait à surprendre un signe d'existence en lui, sentit tout à coup qu'il vivait, et, haletante, attendit en le couvant du regard.

Une lente rougeur monta aux joues du malade; peu à peu son visage s'anima, de légers mouvements se manifestèrent dans sa lèvre supérieure, enfin ses yeux fermés se rouvrirent pleins d'une douceur ineffable, il sourit à sa jeune femme épiant ce réveil, ivre de joie, et dont il serra les mains à son tour. Une liqueur vivifiante semblait avoir coulé dans ses veines et le ranimer, comme dans l'Inde, aux Antilles, dans quelques tribus arabes, des jus d'herbes mystérieusement cueillies cicatrisent les plaies en quelques heures, neutralisent l'effet des morsures de serpent et retiennent la vie près de défaillir.

La jeunesse, la vigueur de Jérôme, le bonheur, ce suprême médecin de l'âme, triomphèrent enfin du mal. La convalescence fut une suite de jours heureux passés en douces causeries, à faire de beaux projets, où l'on voyait revenir les forces, où l'on pouvait compter les progrès de la santé; phases charmantes de la vie intime, où le bonheur des sens vient ajouter au bonheur du cœur.

Beaunoir n'avait que les soins de Fanchon ; quelques amis venaient le visiter, le médecin était assidu; puis ensuite plus rien. La blessure était pansée, les remèdes prescrits par le médecin étaient administrés religieusement, mais rien ne parlait à l'âme, rien au cœur; pas une parole de consolation, d'amour, de douleur vraie. L'isolement dans la fortune; la pauvreté morale au milieu de la richesse matérielle.

Fanny n'avait pas demandé qui avait blessé Léon; dans sa courte existence de Lorette, elle avait vu assez de querelles pour n'être pas émue de leur résultat; elle

interrogeait avidement le médecin sur les chances de guérison du malade, se montrait triste ou souriante selon que la parole du docteur permettait ou détruisait une espérance ; mais elle montrait toujours à Léon un visage calme, incapable d'augmenter ses craintes.

Deux idées se disputaient la pensée de cette fille : quand elle voyait un peu de mieux dans l'état du malade, elle comptait qu'il reviendrait lentement à la vie, à la santé, et alors elle s'efforçait de le distraire, elle lui parlait de l'avenir, elle lui souriait ; parfois elle baisait son front comme une femme aimante, elle songeait alors à s'attacher Beaunoir par la reconnaissance, elle se voyait la maîtresse en titre du capitaliste.

Quand il était plus mal, que la vie semblait décroître, que des symptômes plus alarmants se manifestaient, l'avidité de la mendiante reprenait le dessus ; elle se demandait ce que lui laisserait Beaunoir pour la payer de ses veilles ; elle cherchait dans l'appartement quels objets seraient à sa convenance, comment elle s'y prendrait pour se les faire donner par lui ou par ses héritiers.

Elle convoitait des bijoux que Léon avait achetés quelques jours avant le duel et qu'il destinait à Mme Brillat, dont il voulait payer la défaite ; la boîte dans laquelle ils étaient renfermés était dans le secrétaire, qu'elle ouvrait souvent. Parfois, le soir, quand personne ne pouvait plus venir, elle prenait ces bijoux, les faisait étinceler aux rayons des bougies ; une fois, elle les éparpilla sur le lit du malade.

— Comme c'est beau, tout cela, dit-elle en souriant de son plus doux sourire.

— Oui, oui, bien beau ! dit Léon tristement, cela m'a bien servi !

— Qu'une femme doit être belle avec cela ! reprit la lorette.

— Elle les a refusés ! ajouta Léon sans songer à la présence de Fanny.

— Refusés ! s'écria celle-ci ; refusés ! Elle ne les a donc pas vus ?

Et elle les prit un à un et s'en para ; les perles ruisselaient à son cou, les diamants dans ses cheveux et à ses oreilles.

— Vois comme on est bien avec cela ! dit-elle à Beaunoir, qu'elle se hasarda à tutoyer pour la première fois, comme si elle était entraînée par le plaisir. Comme cela vous change et vous refait !

Elle alla se mirer dans la glace et fit résonner ses lèvres, envoyant un baiser d'admiration à sa parure ; puis elle revint vers le lit, ôta l'un après l'autre les bijoux et les remit soigneusement dans l'écrin, qu'elle replaça dans le secrétaire. Léon avait très-bien compris le jeu de la lorette ; il la regarda tristement.

— C'est ma garde-malade, se dit-il ; elle me soigne avec zèle. Si elle s'en allait, il faudrait en prendre une autre qui me volerait ; celle-ci mendie et ne prend pas ; allons... Mais c'est trop beau pour elle... Bah ! Et élevant la voix : Fanchon, ajouta-t-il, ouvre le tiroir de droite du secrétaire et donne-moi la facture du joaillier.

Fanchon obéit, se demandant ce qu'il voulait faire.

— Bien, reprit Léon, donne-moi ce petit pupitre et soulève-moi.

— Est-ce que vous allez vous fatiguer à écrire.

— Ce ne sera pas long.

Et il écrivit sur l'acquit du joaillier : Donné à...

— Comment t'appelles-tu ? ajouta-t-il brusquement.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Te donner cela, pardieu, puisque tu en as envie.

— Non, monsieur, je n'en veux pas... Je m'appelle Malvina-Fanny ***.

— Qu'est-ce que tu dis ? Malvina-Fanny ***.

— Oui ; mais je vous répète que je ne veux pas ; puis, jetant son bras autour du cou du malade, elle ajouta : Ecoutez, Léon, vous me donnerez cela quand vous serez guéri, la première fois que vous sortirez... et que je vous accompagnerai.

— Prends toujours, en attendant ma sortie, dit-il en souriant.

Et il écrivit : Donné à ma garde-malade, Malvina-Fanny *** ; et lui donnant le papier :

— Tiens, avec cela tu seras tranquille, si on te réclame quelque chose.

— Voulez-vous bien vous taire, méchant, dit la lorette qui dissimulait autant que possible sa joie et son bonheur. Que va-t-il parler de réclamation ? Vous vivrez, mon Léon, vous vivrez pour être aimé.

Et elle mit la facture et l'écrin dans sa poche en frémissant de plaisir.

— C'est possible que je vive, reprit Léon ; ces balles vous font des blessures auxquelles on ne comprend rien : elles sont capricieuses comme les femmes, j'ai vu des

hommes mourir d'une égratignure, j'en connais qui, depuis dix ans, vivent avec un poumon percé. Nous verrons bien.

Le lendemain, le médecin reconnut les signes évidents d'un épanchement intérieur; tout espoir de sauver le blessé s'évanouissait.

Interrogé par Fanchon, qui le reconduisait :

— Mon Dieu, dit-il, le malade aura demain une crise très-forte ; s'il la traverse, nous le sauverons, mais je ne vous cache pas qu'il peut y succomber.

Fanchon pensa que le curé et les prêtres, qui lui faisaient des dons fréquents, pourraient la gronder si elle ne faisait pas confesser le malade qu'elle soignait ; elle chercha par quel moyen elle inspirerait à Léon le désir de faire venir un prêtre.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, mon Esculape? demanda Léon à la lorette, qui revenait rêveuse.

— Il m'a dit que demain vous auriez une crise ; que, suivant toute probabilité, vous en triompheriez, à moins d'accidents tout à fait imprévus...

— Ah! Et a-t-il dit que je ferais bien de régler mes affaires?

— Non, il n'a pas dit cela du tout. Mais, voyez-vous, mon Léon, dans ces moments terribles la parole d'un prêtre peut donner du courage, et, en tout cas, si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal...

— Imbécile! dit Léon qui ne put s'empêcher de sourire, va-t'en chercher mon notaire, et personne autre ; entends-tu, mam'selle Malvina-Fanny, ou je ne te mets pas sur mon testament.

Fanchon obéit; le notaire vint s'asseoir auprès du malade, qui fit connaître ses dernières volontés. Sa fortune était considérable.

— Mon père et ma mère sont morts, dit-il au notaire, et j'étais fils unique; je n'ai que des cousins, je ne leur dois rien; je voudrais laisser tout mon bien à mon fils.

— Mais c'est la loi, dit le notaire, l'enfant hérite du père.

— Oui, l'enfant légitime, reprit Beaunoir; mais celui-ci est un fils naturel; je suis garçon.

— Alors vous le faites votre légataire universel. Un moment cependant... Vous ne l'avez pas reconnu ?

— Au contraire, je l'ai reconnu; je songeais alors à épouser la mère.

— En ce cas, vous ne pouvez donner qu'un quart à votre enfant.

— Et le reste ?

— Le reste reviendra à vos parents, à moins que vous n'en disposiez en faveur d'étrangers.

— Je voudrais pourtant léguer cette fortune à mon fils.

— Avez-vous eu à vous plaindre de la mère ?

Beaunoir poussa un soupir douloureux.

— Non, jamais; c'est elle, dit-il tristement, qui a eu à se plaindre de moi.

— Eprouveriez-vous de la répugnance à lui laisser votre héritage, qu'elle transmettrait à votre fils?

— Oh! mon Dieu! pourquoi faut-il qu'on me parle d'elle en ce moment!

— Allons, du courage, monsieur, reprit le notaire. Il ne m'appartient pas de vous dicter votre devoir, mais si vous avez un tort à réparer, faites-le. Donnez-moi le nom de cette personne.

— Elle est mariée maintenant; elle a un enfant.

— Alors la difficulté se présente de nouveau; son enfant hériterait, à moins pourtant qu'elle ne veuille recevoir un fidéicommis et promettre de donner ce bien à votre enfant.

Beaunoir réfléchit un instant.

— Elle le ferait, dit-il, mais son mari... Ce serait peut-être une source de discorde dans son ménage... Son mari ne consentirait pas.

Puis, se frappant le front et regardant le notaire:

— Monsieur, ajouta-t-il, vous venez de m'inspirer une noble résolution.

Il sonna; Fanchon entra; il lui fit signe d'approcher, et elle pencha son oreille vers sa bouche.

— Fanchon, lui dit-il, va chez M. Brillat, dis-lui que je vais mourir et prie-le de venir de suite; va, mon enfant, hâte-toi, je sens que le temps presse, et dis-lui bien que c'est un mourant qui lui demande ce service.

La garde sortit, et Léon continua à régler avec le notaire ce qui était relatif à sa succession.

Un moment après Fanchon rentra, et se penchant de nouveau vers le malade, elle lui apprit que M. Brillat était entre la vie et la mort, qu'on doutait qu'il en revînt, et que la désolation était dans la maison.

— Deux morts! deux morts! murmura Léon. Et s'a-

dressant à Fanchon : Y a-t-il quelqu'un dans la pièce voisine? lui dit-il.

— Il y a votre ami, celui qui vous a ramené lors de l'accident et qui vient tous les jours.

— Fais-le entrer.

L'ami entra.

— Monsieur, dit Léon au notaire, expliquez à mon ami ce que c'est qu'un fidéicommis, il l'acceptera.

Le notaire expliqua, et l'ami promit de remettre fidèlement à Eugène Beaunoir la fortune que son père laisserait. Léon respira plus librement, et l'ami s'éloigna.

— Monsieur, dit encore le notaire, avant que je close cet acte, n'avez-vous point de dette de reconnaissance, d'amitié ou d'honneur à payer?

— De reconnaissance? non ; vous avez écrit la petite somme que je donne à ma garde. D'amitié? non ; je n'ai qu'un ami, je lui laisse les intérêts de ma fortune jusqu'à la majorité de mon fils. D'honneur?... d'honneur?...

Et il balbutia des mots entrecoupés, inintelligibles.

Puis, comme s'il n'osait pas parler ou ne le pouvait plus, il prit un crayon et du papier sur le guéridon qui était près de son lit, et écrivit d'une main encore ferme quelques lignes qu'il passa au notaire.

Celui-ci les lut avec attendrissement, regarda Beaunoir avec une certaine satisfaction, et sur sa figure se peignit le contentement de lui-même. Puis il termina.

Dans la nuit, le délire s'empara de Léon : l'agonie fut affreuse, le sang épanché dans la poitrine le suffoquait, et il faisait de violents efforts pour respirer. Retrouvant

sa lucidité au dernier moment, il criait en colère, d'une voix stridente ressemblant à un sifflement :

— Fanchon! Fanchon! donne-moi de l'air... j'étouffe; ouvre donc cette croisée... souffle-moi dans la bouche, que l'air entre dans ma poitrine... Je te dis que j'étouffe!

Et sa tête tomba pour ne plus se relever.

Les témoins et les médecins gardèrent le plus profond silence sur le duel; rien n'en transpira; la mort de Beaunoir fut attribuée à une hémorragie occasionnée par une chute de cheval, et bientôt la plupart de ceux qui l'avaient connu n'y pensèrent plus. Seulement, quelques anciens camarades disaient parfois à leurs amis qu'ils voyaient monter des chevaux rétifs ou mal dressés : Prends garde, et ne va pas faire comme ce pauvre Léon!

Brillat, complétement rétabli quelques semaines après la mort de son adversaire, que tout le monde connut bientôt dans l'atelier, reprit ses travaux, retrouva sa joie sans crainte, sa gaieté affranchie de toute préoccupation. Louise ne pouvait pas comprendre comment Jérôme avait été instruit de ce qui s'était passé, comment le duel avait pu avoir lieu le lendemain du jour où elle était allée chez Beaunoir; elle aurait bien voulu quelques détails, mais elle n'osait en demander, dans la crainte de raviver des douleurs trop récentes; puis ce sang versé l'attristait, lui semblait une tache sur sa vie; elle était placée dans cette triste situation qu'elle ne pouvait ni applaudir à la victoire de son mari, ni donner un regret à celui qui avait succombé. Elle prit le parti le plus sage, celui de se taire.

Quant à Jérôme, il s'imposa après sa guérison la réserve qu'il avait gardée avant sa maladie. Il ne fit jamais la moindre allusion à son duel; pas une plainte, pas un reproche ne sortirent de sa bouche; il éloigna toute explication sur le passé.

Louise fut vivement touchée de cette générosité; son amour devint un culte, une adoration pour lui. La tendresse de son mari, les caresses de son enfant, firent une heureuse diversion aux idées qui se brouillaient dans sa tête. Elle avait compris que l'amour légitime peut seul donner le bonheur; sans chercher plus longtemps la solution d'un problème social qu'elle ne pouvait pas résoudre, elle s'efforçait de se persuader que l'éducation de l'enfant par la mère, les soins qu'elle lui donne, sont les vrais liens qui existent entre eux. Son cœur en murmurait parfois, sa pensée volait ailleurs, ses yeux cherchaient à l'horizon une autre figure aimée; mais dans son impuissance à réaliser un rêve qu'elle n'avait jamais dit, elle s'appliqua à faire résider toute sa vie en Jérôme et son second enfant.

Au milieu de cette vie nouvelle, de ce calme qui avait succédé aux fiévreuses émotions, Mme Brillat reçut d'un notaire de Paris une lettre par laquelle celui-ci l'invitait à passer à son étude pour affaire qui la concernait, style ordinaire de ces sortes d'avis. Jérôme et Louise pensèrent avec assez de vraisemblance qu'il s'agissait de quelque affaire relative à M. Vernon et se rendirent ensemble chez l'officier public.

Le notaire leur donna lecture d'une partie d'un testament par lequel M. Léon Beaunoir avait légué à demoi-

selle Louise Vernon, femme Brillat, une somme de cinquante mille francs et la petite maison du boulevard Beaumarchais, qu'il habitait au moment de son décès.

Jérôme serra les poings en frémissant, fit un geste de colère et de dédain, et, la fureur peinte sur le visage, il ouvrait la bouche pour refuser; Louise lui pressa vivement la main en lui jetant un regard suppliant; le notaire, tout occupé de sa lecture, n'avait rien vu; il continuait tranquillement, ajoutant, suivant les termes de l'acte, que ce legs était fait par le testateur afin de rendre à Mlle Vernon une partie de ce qui avait été enlevé malheureusement à son père par la faillite *involontaire* de feu Beaunoir père.

— C'est une restitution ! s'écria Louise avec une vive émotion; restitution bien tardive et bien faible; faite plus tôt, elle eût sauvé mon pauvre père...

— C'est un remords au moment suprême, pensa Jérôme.

— C'est, dans tous les cas, une restitution bien honorable, car les actes de ce genre ne sont pas fréquents, reprit le notaire ignorant de tout ce drame et répondant à l'observation de Louise, et je ne vous cacherai pas que je l'ai provoquée sans vous connaître par une parole dont je ne soupçonnais pas la portée et dont je suis bien heureux aujourd'hui.

L'officier public voulait procéder immédiatement à la délivrance du legs, mais Brillat prit un prétexte pour l'ajourner; il avait des courses indispensables à faire avec sa femme, il ne pouvait pas rentrer de suite et ne voulait pas porter cet argent dans ses courses à travers

Paris. Cela sembla tout naturel au notaire, qui remit à Jérôme un acte d'acquiescement à la réception du legs par sa femme, acte que Jérôme devrait signer.

Tout ceci convenu, les deux époux sortirent.

Étonnée de cet ajournement et quelque peu impatiente de recouvrer une partie de la fortune de son père, Louise demanda à son mari la cause du retard qu'il apportait à la réception d'une restitution si légitimement due.

— Viens avec moi, lui dit Jérôme, et tu vas comprendre.

Alors il lui demanda si elle se souvenait de l'époque de la faillite de Beaunoir; elle se rappela les circonstances douloureuses qui en fixaient à peu près la date : un changement dans le train de maison, un déménagement, son apprentissage, le départ de son frère et enfin la mort de sa pauvre mère, et Jérôme la conduisit au greffe du tribunal. Grâce aux renseignements fournis par Louise, il fut facile de retrouver chez le syndic le bilan de Beaunoir, et Brillat eut la preuve irrécusable que le legs fait à Louise par Léon n'était ni une réparation, ni une marque de souvenir qu'il eût également repoussées, mais une partie de ce qui avait été frauduleusement ravi à M. Vernon. Les vingt pour cent que celui-ci avait reçus, les cinquante mille francs légués et la valeur de la petite maison du boulevard, où les terrains étaient loin d'avoir la valeur d'aujourd'hui, atteignaient à peine la moitié de la somme dont M. Vernon était créancier.

Jérôme se fit délivrer un certificat constatant le chiffre pour lequel son beau-père avait été porté dans le passif

de la faillite. Alors il signa l'acte d'acquiescement et remit le tout à Louise.

— Tiens, lui dit-il, voilà les papiers, tu iras toucher quand tu voudras; tu prieras le notaire de te payer en billets de banque, ce sera plus facile à porter.

— Tu ne viendras pas avec moi?

— Non; je veux te laisser le plaisir de recevoir toi-même ta fortune; compte bien, car je ne vérifierai pas; mais avant tout, souviens-t'en bien, tu feras lire ce certificat au notaire.

— Mais pourquoi? dit Louise.

— Tu... lui... feras... lire... cela, reprit doucement Jérôme en séparant tous les mots par un temps d'arrêt; je veux qu'il le lise avant de te remettre le legs.

Louise réfléchit un moment et comprit.

— Tu es un ange! dit-elle en jetant à son mari son plus suave regard.

Il n'y eut pas entre eux d'autre explication. Jérôme eût nettement refusé le legs s'il n'eût pas été une restitution; il savait bien que pour avoir le droit d'exiger qu'une femme garde l'honneur de son mari, celui-ci doit en être lui-même le gardien fidèle.

Louise alla seule chez le notaire, préoccupée du désir de savoir quelle position Beaunoir avait faite à Eugène, prête à assurer à son enfant une partie de ce qu'il lui laissait. Jérôme lui avait dit: « Je ne vérifierai pas. » C'était assez entre eux.

Elle pria le notaire de lui lire le testament tout entier, il acquiesça galamment à sa demande, mais en apprenant

qu'Eugène n'avait que le quart de la fortune de Léon, elle pâlit et balbutia en tremblant :

— Mais..... pourquoi..... seulement le quart?

— C'est la loi, madame, dit l'officier publc.

Mais voyant la pâleur et le tremblement de Louise :

— Soyez sans inquiétude, madame, ajouta-t-il à voix basse, son sort est assuré, et sa fortune est brillante.

— Qu'il soit heureux ! murmura la mère en soupirant et en essuyant une larme.

Quelques semaines après, M. et Mme Brillat prirent possession de la maison du boulevard Beaumarchais; les cinquante mille francs apportés par Louise permirent à Jérôme de donner plus d'extension à ses travaux, de soumissionner quelques entreprises. Son intelligence, son activité, étayées par le bonheur intérieur, amenèrent la prospérité, et M. Brillat est aujourd'hui un des riches entrepreneurs de Paris.

Le père et la mère Vauquelin habitent toujours la campagne; la bonne femme, qui aime toujours Jérôme comme son enfant, lui dit quelquefois:

— Eh bien ! n'avais-je pas raison de vous dire que vous seriez heureux?

Le père Vauquelin ne regrette qu'une chose, c'est que sa boutique, fondée par Bourguignon la Prudence, ait été abandonnée par Brillat et soit devenue un débit de vin, un cabaret, comme il dit tristement, que l'on peut voir encore à l'angle du carrefour et de la rue de Thorigny.

Ludovic, l'amant de Fanchon, est devenu préfet dans une des dernières fournées du règne de Louis-Philippe.

Homme instruit, sérieux, élevé dans des principes de liberté, il fut un des rares administrateurs de cette époque qui ne crurent pas devoir renier la Révolution et les grands philosophes qui ont si puissamment aidé à sa venue. Il avait continué à écrire de loin en loin quelques lettres à Fanchon, sans se douter qu'elle fût devenue mendiante; il lui envoyait quelques présents en souvenir de l'année de bonheur qu'elle lui avait donnée.

Il la croyait retournée à sa vie de lorette; toutefois, il songeait à lui faire restituer son bien; par hasard, il fut nommé préfet dans le département qu'habitait la famille de Fanchon, et lorsqu'il vint recevoir les instructions générales du ministre, il se rendit dans la rue Payenne, sans autre intention que celle de s'entendre avec son ancienne maîtresse sur les moyens à prendre pour lui faire rendre ce qui lui appartenait légitimement et la tirer de sa situation précaire et peu honorable; mais il ne la trouva plus.

Fanchon, en outre de l'écrin destiné à Louise, avait reçu un petit legs de Beaunoir. Son goût pour la bonne chère, sa sensualité, allaient se développant. Un matin, on ne la vit pas descendre, elle était morte d'une indigestion.

FIN.

